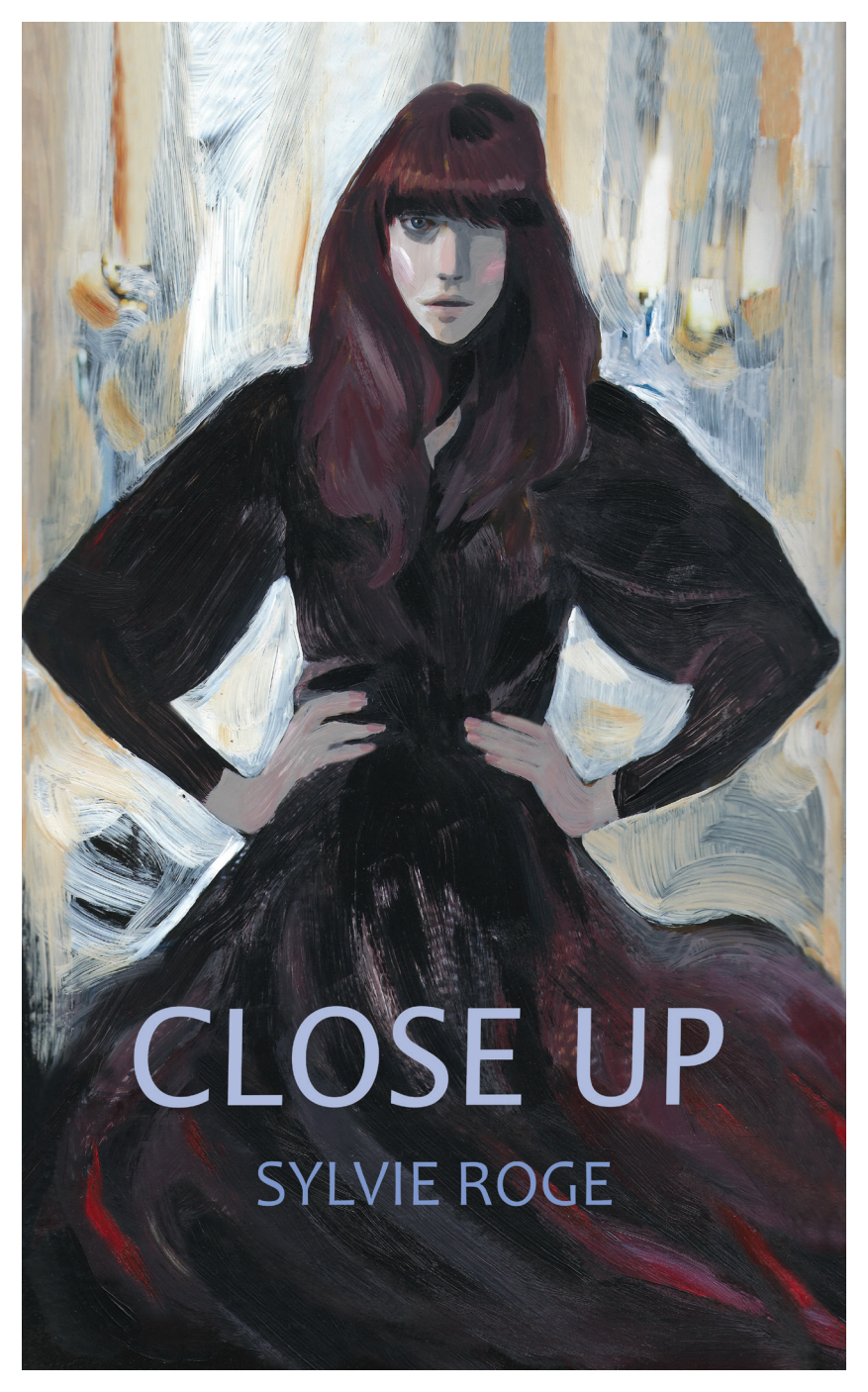




CLOSE UP

SYLVIE ROGE

SYLVIE ROGE

CLOSE UP

RECUEIL DE MICROS FICTIONS

DU MEME AUTEUR

LA FEE ASSASSINE - Roman Graphique

Dessiné par Olivier Grenson

Février 2021 - Editions du Lombard.

SUR LES TRACES DE MAX - Opuscule

Juin 2021 - Editions Lamiroy.

Je remercie mon amoureux, Olivier.

Son écoute, son soutien, ses conseils, cette façon qu'il a de me pousser sans cesse à me dépasser.

Merci aussi pour cette merveilleuse couverture qu'il a imaginée et réalisée pour ce recueil.

Un grand merci à mes relecteurs Maurine, Dany, Monica et Michel Oleffe.

Une pensée toute particulière pour la réactivité et l'efficacité de mon beau-frère, Fabrice, qui est toujours là pour moi.

A OLIVIER

A L'OMBRE DU VIEUX TILLEUL

Je suis partie vivre au bout de la terre.
Là où il n'y a personne.
Pourquoi dit-on au bout de la terre ?
La terre est bien ronde ou je me trompe ?
Il ne peut donc pas y avoir de bout...
Pourtant, je suis au bout de la terre.

J'ai choisi cette retraite forcée.
Ici personne ne devrait plus venir me chercher.
Plus maintenant.

Peut-être qu'au début ils ont essayé de me retrouver
mais j'étais bien organisée.
J'avais tout prévu.
Fran avait disparu.
Volatilisée.
Plus aucune trace de mon passage sur terre.

D'un claquement de paupières, d'un doigt sur la
bouche.
Ni vu, ni connu, ni entendu.
Je les ai bien eus.
Ils n'ont rien vu venir.

Maintenant, je suis seule maître à bord.
Je vogue sur les eaux calmes.
Je n'ai plus aucun compte à rendre.

Je n'ai plus rien à expliquer.
Je peux rêver et me laisser partir dans mes songes sans
aucune entrave.

Je dis que je suis seule mais j'ai pourtant vu un chat.
Un chat noir.
Très beau et très doux.
Je sais qu'il est doux car il est venu se frotter contre ma
jambe.
Il est encore jeune.
Quand j'ai voulu le caresser il a pris peur.
Il est un peu comme moi.
Il se méfie.
Quelqu'un a sans doute déjà dû lui faire du mal.

Il a fait quelques pas pour s'écarter de moi puis, il s'est
retourné et m'a regardé.
Les yeux dans les yeux.
Je lui ai expliqué que je n'étais pas son ennemie.
Qu'il pouvait venir vers moi.
Tout était dans le regard.
C'est puissant le regard.
Pas besoin de mots pour se comprendre.

Il a continué à me scruter.
Je n'ai pas bougé.
Lui non plus.
Ça a duré longtemps.

Au bout d'un très long moment, il m'a toisé une
dernière fois.
Puis, il a tourné le dos.

Il est parti d'un pas chaloupé.
En dandinant du postérieur.
C'est peut-être une chatte avec de telles manières ?

Quand j'étais enfant, je vivais dans un village.
J'étais la seule fille.
A l'école, nous formions une classe unique.
Tous des garçons.
Sauf moi.

Ils m'ont baptisée Fran.
Peut-être pour que je fasse partie de leur groupe.
Pour oublier la fille que j'étais.
Pour oublier les bonnes manières et les petites
attentions.
Peut-être aussi pour me mêler à leurs jeux.
Pour accepter ma présence.
Pour ne pas être obligés de s'adapter à moi.
Pour me fondre dans la masse.
Pour nier mon identité, ma personnalité, peut-être
même ma présence.
Pour ne pas me parler avec douceur.
Pour ne pas tenir compte de mes pleurs.
Pour pouvoir dire des blagues salaces.

Moi, je me suis adaptée.
Je n'avais pas le choix.
Ils me disaient : « Marche ou crève ».
Alors, j'ai marché.

Petit à petit, j'ai marqué mon territoire.
J'ai un peu oublié la personne que j'étais.

J'ai laissé la place à cette fille qui n'avait plus peur de rien.

J'étais devenue celle qu'ils voulaient que je sois.
L'intrépide, la casse-cou, la dévergondée, la dure à cuire.

Plus je me renforçais, plus ils m'en demandaient.
Je pleurais souvent mais jamais devant eux.
Je me retirais dans ma chambre.
Dans la forêt.
Dans les champs.
A l'église.
Au cimetière.
Je cherchais les endroits où ils ne me trouveraient pas.
Où je ne devrais plus accepter leurs défis, leurs menaces, leurs exigences.

Puis, il y a eu ce jour d'orage.
Il faisait très chaud.
Le temps était électrique.
Le ciel gris et menaçant.
C'était le dernier jour de classe avant les grandes vacances.
Nous avons pu quitter l'école plus tôt que les autres jours.
Emile a proposé un dernier jeu dans sa grange.
Nous étions six.
Max, Polo, Yvan, Roland, Emile et moi.
Yvan était le plus âgé et certainement le plus cruel.
Plus les années passaient, plus il inventait des jeux morbides, tordus, déplacés.

Les autres étaient des suiveurs, des petites frappes, des sales gosses mais pas de vrais méchants.
Polo était le plus jeune et certainement le plus doux.

Nous sommes tous entrés dans la grange.
Yvan était le dernier.
Il a fermé la grosse porte de bois.
Plus personne ne pouvait entrer.
Ni sortir.

Tout s'est passé là.
Derrière cette porte.
A l'abri des regards.
Sans qu'aucun cri ne dérange les voisins.
Sans qu'aucune douleur ne soit palpable.
Ni les entraves coupant les poignets.
Ni les cris bâillonnés par les bouches.
Ni les yeux bandés par les mains.
Ni les jambes écartées par les poings.
Ni les langues entrées entre les cuisses.
Ni le sang des lèvres qui éclatent.

Un hurlement a fini par enfin sortir du fond de mes entrailles et seul le ciel m'a entendu.
Le tonnerre, les éclairs, l'orage étaient d'une telle violence que toutes ces cruautés se sont arrêtées, comme prises en défaut.
La nature venait me sauver.
La foudre venait leur faire reprendre leurs esprits.
Yvan a rouvert la porte et ils sont tous partis en courant.

Comme s'ils avaient vu le diable.
Chacun a continué sa vie là où il l'avait laissée.
Sauf moi.

Je suis restée de longues heures dans un coin de la
grange.
Il fallait que je m'oublie.
Que je ne revienne jamais en arrière.
Alors je suis partie, vite et loin.
J'ai quitté mon corps meurtri.
J'ai quitté cette grange.
J'ai été chercher ailleurs ce que je ne pouvais plus
trouver ici.
J'ai sauvé le peu qu'il me restait à sauver.
J'ai sauvé mon âme et je suis partie au bout du monde.
Là où plus personne ne sait qui je suis.
Là où plus personne ne viendra me déranger.
J'ai laissé Fran dans la grange.
Et ma mère cherche désespérément sa fille tous les
dimanches à l'ombre du vieux tilleul.

*

LE DERNIER JOUR AVANT LA NUIT

Il a approché son étrange instrument de mon visage.

Un instrument barbare et froid.

Tout en métal.

Il a écarté mes paupières, une lampe braquée au fond de mon orbite.

Quand il a eu fini avec l'œil droit, il est passé à l'œil gauche.

Sans un mot.

Son examen était très gênant.

Pas douloureux mais gênant.

Ensuite, il s'est écarté en poussant son tabouret à roulettes.

Il m'a regardée dépitée et m'a dit : « Ce n'est pas bon.

Pas bon du tout ».

J'ai attendu.

Il a poursuivi : « Chorôïdérémie. Votre cas est rare.

Hélas, nous n'avons à l'heure actuelle aucun traitement adapté à votre maladie. Les cellules de votre rétine meurent petit à petit et elles ne se régénéreront pas ».

Je le fixais sans bouger.

Ses mots entraient en moi sans vouloir y rester.

Alors, il a continué : « Vous m'entendez ? Vous avez des questions ? »

J'ai réussi à articuler : « Je vais être aveugle ? »

« Oui, je ne vais pas vous mentir, ni vous donner de faux espoirs. Cela peut prendre quelques semaines, quelques mois, peut-être quelques années, mais oui, vous serez aveugle ».

J'ai erré dans la ville.

Marchant sur les trottoirs.

Bousculant les gens.

Regardant droit devant.

Manquant me faire écraser par une moto.

Cherchant ma route.

Ne la trouvant pas.

Cela a duré longtemps.

Si longtemps, qu'en arrivant devant ma porte, il faisait nuit.

Le ciel m'était tombé sur la tête.

Les jours suivants j'ai vécu cloîtrée dans mon appartement.

J'ai dormi.

Dormi, dormi,...

Quand je me réveillais, je reprenais un somnifère.

Puis, je me rendormais.

Après quelques jours, je ne sais combien, j'ai eu faim. J'ai été jusqu'au frigo et j'ai mangé quelques tranches de jambon.

J'ai bu un verre de lait.

Puis, je me suis recouchée et j'ai dormi.

La tête sous l'oreiller.

J'ai souvent entendu le téléphone sonner mais je n'ai jamais décroché.

Pas la force.

Pas envie de parler.

Pas envie de raconter.

A quoi bon ?

Malheureusement la faim venait toujours me taillader l'estomac.

L'envie d'aller aux toilettes aussi. Même si j'ai constaté que je m'étais déjà oubliée plusieurs fois dans mes draps.

Je pense que j'ai mangé tout ce que j'ai trouvé.

Tous les paquets de biscuits, les chocolats, les boîtes de conserve de thon, de cassoulet, de raviolis, de petits pois...

Les potages en tout genre.

Je mangeais dans mon lit, à même les boîtes, sans rien réchauffer.

Ensuite, épuisée, je laissais les boîtes là.

Autour du lit.

Comme une collection.

Une collection de boîtes de conserve...

Combien de temps cela a duré ?

Je n'en ai aucune idée.

Qu'est-ce qui m'a réveillée ?

De grands coups contre ma porte d'entrée.

Des cris aussi : « Police ! Ouvrez ! »

Les cris résonnaient dans ma tête : « Police ! Police !

Ouvrez ! Ouvrez ! Ouvrez ! »

Je me suis traînée jusqu'à la porte.

J'ai tiré la chaîne de sécurité.

Ils sont entrés.

Puis, je ne sais plus...
Le trou noir.

A l'hôpital, ils ont pris soin de moi.
Ils m'ont lavée avec douceur.
Ils m'ont parlé gentiment.
Ils m'ont aidée à reprendre courage.
Ils ont écouté mes craintes, mes angoisses, mes
peurs,...
Ils n'ont pas jugé mon comportement.
Ils ont compris ma détresse.
Ils ont trouvé les mots justes.
Ils m'ont redonné espoir.
Ils m'ont si bien parlé de la vie.
Ils m'ont donné envie de revoir les choses sous un œil
nouveau.

Je suis repartie à la découverte de ma vie.
Avec un regard neuf et innocent.
Presque un regard d'enfant.
Il fallait que j'imprime toutes les images, tout ce qui
m'entourait, tout ce qu'un jour je ne verrais plus.
Que je stocke tout dans ma tête, jusqu'au moindre
détail.
Les choses que je voyais avant, je les regardais enfin.
Emerveillée par tant de beauté.
J'ai pris mon temps pour ne rien perdre.
J'ai commencé par ma ville.
J'ai regardé les rues, les voitures, les enseignes des
magasins, les passants, les arbres, les parcs, les enfants
qui jouent au ballon, les fleurs, les animaux en laisse et
en liberté.

J'ai été voir la mer, le sable, les coquillages, le soleil, les nuages, les bateaux, les baigneurs...

Puis, je suis rentrée chez moi et j'ai continué mon exploration.

Mes vêtements, mes plantes, mes meubles, mes livres...

J'ai regardé toutes les photos que j'avais entassées dans une caisse.

Chacune racontait une histoire.

Mon histoire.

J'ai rappelé l'homme que j'aimais et avec qui j'avais rompu à l'annonce de ma maladie.

Il ne m'a pas posé de question.

Il est venu et nous avons fait l'amour.

Longtemps.

J'ai scruté son corps.

Chaque millimètre de sa peau, chaque point de beauté.

Ses yeux, sa barbe naissante, son sourire, ses mains, la forme de ses doigts...

Je l'ai scanné pour ne jamais rien oublier.

Puis, petit à petit, le crépuscule s'est installé et quelques mois plus tard la nuit est tombée.

Je ne me suis pas fait surprendre.

J'avais tout bien préparé.

Chaque chose était à sa place, bien rangé dans un coin de ma mémoire.

Mes autres sens ont pris le dessus.

Comme pour compenser cette lourde perte.

Le toucher a été mon meilleur allié.

L'odorat m'a même sauvé la vie.
Le goût m'a réconfortée.
L'ouïe m'a consolée et bercée.

Plus rien ne sera jamais comme avant.
Mais c'est avant que j'étais aveugle.

*

NAISSANCE

Au départ il n'y a rien.
Seulement le vide.
Le néant.
Le blanc, l'immaculé, l'infini.
La peur aussi.
La peur que cela reste blanc.
A jamais et pour toujours.
La peur du vide.
La peur que rien ne se passe.
Que rien ne se produise.
Que rien n'émerge de tout ce désir.

Puis vient le premier pas.
Calculé ou jeté.
Précis ou malhabile.
C'est lui qui donne le ton.
C'est seulement après lui que les autres pourront venir
se lover.
C'est l'axe, la fondation.
Le primaire et le primordial.
S'il est mal tracé, mal senti, mal interprété, il fera tout
basculer.

Par contre s'il est parfaitement à sa place et même s'il
est maladroit, il propulsera les autres.
Comme les notes d'une symphonie.
Doux ou rugueux.

Calme ou agressif.
Léger ou appuyé.
Instinctif ou maîtrisé.
Les uns ajoutés aux autres, dans les droites, les
courbes, les sécantes, les arabesques.
Les noirs, les blancs, les couleurs.
Les matières aussi.
Tout se met alors en action.
Se chevauchant au rythme parfois lent ou parfois
frénétique et gourmand.
Le sujet apparaît petit à petit.
Une main.
Un cou.
Un œil ou une bouche.
Des cheveux en cascade recouvrant un dos.
Le galbe d'une hanche.
Une cheville ou même un pied.

Elle apparaît enfin.
Esquisse que l'on voudrait toucher, caresser, faire
sienne.
Elle apparaît parfois un soir ou plus rarement un
matin.
Sous une lumière artificielle ou sous la lumière du
soleil.
S'il est tard elle peut aussi apparaître sous les lumières
que la ville renvoie.

Elle prend vie.
Son regard chargé d'émotions.
Sa posture parfaite.
Son sourire précis.
Ses mèches impeccablement positionnées.

Le moment est unique.

Presque suffocant.

Tant de minutes, d'heures, de jours passés à l'imaginer,
à l'attendre, à la magnifier, à la faire mienne.

A lui donner le meilleur en sachant qu'à tout moment,
un mauvais geste, un empressement peut tout faire
basculer.

Tout anéantir.

Plus son image apparaît, plus elle voudrait me quitter.

Reprendre sa liberté.

Ne plus venir me retrouver dans cet atelier délabré où
les couleurs et les encres se sont mélangées au fil des
jours.

Je ne veux pas la voir partir.

Notre lien est trop étroit maintenant.

Je ne veux pas qu'elle me quitte pour un autre, mais un
autre l'attend déjà quelque part.

Alors je lui demande encore quelques instants.

Un peu de son temps afin de parfaire la pose.

De garder ce moment pour toujours.

De poser le rouge sur ses lèvres avant qu'elle ne me
dise adieu.

Elle accepte encore une dernière fois.

Pour ne pas me froisser.

Pour ne pas être inconvenante avec le vieil homme que
je suis.

Elle me donne encore un peu de sa beauté, de sa
jeunesse pour que je puisse, une fois qu'elle aura quitté
cette pièce, me souvenir de chaque instant.

De son parfum qui planera encore entre mes murs.

Et puis vient le moment décisif.
Elle se baisse pour ramasser son châle qui repose à ses
pieds.
Elle recouvre son corps de toute cette nudité qu'elle
m'a offerte et sort sans un sourire, sans un mot.
Sans même regarder son portrait définitivement achevé.
Je reste quelques instants interdit par tant de cruauté.
Pas un regard pour tout ce temps que j'ai passé à la
scruter, la modeler, lui donner vie.
Tout ce temps où elle seule comptait pour moi.

Je regarde par la fenêtre.
Elle est déjà sur le trottoir dans son gros manteau
d'hiver.
Elle s'éloigne telle une anonyme.
Sans se retourner.
Pas un regard, pas un signe de la main.
Comme si elle m'avait déjà oublié.
Sans doute ne m'a-t-elle même pas connu.

Je me retourne, elle est là. Juste derrière moi.
Immortalisée à jamais.
Pour l'éternité.
Belle et langoureuse.
Elle ne vieillira pas.
Elle restera comme dans mon souvenir.
Sublime et incontrôlable.
Insaisissable.
Inaccessible.
Et jamais mienne.
Elle restera sur mon chevalet pour l'éternité.

LES NUITS SANS ELLE

Chaque nuit elle recommence.

Après s'être fardée durant des heures, elle sort enfin de la salle de bains.

Elle passe la tête dans l'embrasure de la porte de la chambre et me dit qu'elle revient dans quelques instants.

Que ce ne sera pas long.

Juste le temps d'acheter des cigarettes.

Ensuite, elle remontera très vite.

Surtout, je ne dois pas m'inquiéter, cela ne prendra que quelques minutes.

Elle me propose malgré tout d'éteindre la lumière et de ne pas l'attendre.

Je peux dormir sans aucune crainte.

Elle chausse ses talons.

Ceux qui claquent dans les oreilles.

Elle enfle sa veste en fausse fourrure sur sa mini-jupe de cuir ou peut-être de ski.

Je ne sais pas faire la différence entre le vrai et le faux.

Avant de sortir elle vient m'embrasser sur le front.

Elle sent bon.

Elle sent la fleur.

Peut-être le jasmin ?

Elle m'envoie encore un baiser du bout des lèvres.

Ses talons claquent sur le lino.
Puis, c'est la porte qui claque.
Elle n'est déjà plus là.
Le décompte peut commencer.
Combien de secondes, de minutes ou d'heures mettra-
t-elle cette fois ?
Rarement des minutes.
Jamais des secondes.
Souvent des heures.

Je ne peux m'endormir tant qu'elle n'est pas là.
La peur du vide, de l'abandon.
A quoi joue-t-elle avec moi ?
Ai-je de l'importance pour elle ?
Si oui, comment peut-elle me faire subir le supplice de
son absence ?

J'essaye de me concentrer et de gérer ma respiration
mais la panique m'envahit.
Et si un jour elle ne revenait pas...
Je ferme les yeux.
Le noir me tétanise.
Alors, je les rouvre et je regarde les étoiles peintes sur
le ciel de mon plafond.
Elle trouvait ça joli.
Moi aussi.
J'ai beau les compter cela ne sert à rien.
Je ne peux trouver le sommeil si je ne suis pas certain
qu'elle reviendra me prendre dans ses bras.

Le temps s'écoule.
Les minutes deviennent des heures.

J'ai dû m'assoupir un peu.
De lassitude, d'ennui, de chagrin peut-être.

La clé finit enfin par tourner dans la serrure et la porte
par s'ouvrir.

Mais, comme chaque nuit, elle n'est pas seule.
Toujours accompagnée d'un homme différent.
Elle a dû oublier que je vivais ici moi aussi.

Elle n'enlève pas ses talons pour marcher.
Encore et toujours ces talons aiguilles qui claquent sur
le lino.

Elle va à la cuisine chercher deux verres et une
bouteille de vin.
C'est l'heure du petit dernier avant de se quitter.

Elle ne tient presque plus debout.
Moi, je me suis levé.
De là où je suis, je peux tout voir sans être vu.
Maintenant, elle ne pourra plus rien me cacher.

Elle est revenue de la cuisine et a bu avec le nouvel
inconnu.
Elle n'a même pas enlevé ses chaussures, ni sa veste.

Il a commencé à l'embrasser dans le cou.
Ce cou sur lequel sa tête n'a plus vraiment l'air
accrochée.
Ses jambes ne veulent même plus la porter.
Seule sa langue a encore la force d'entrer dans la
bouche de l'inconnu.

Je ne bouge pas.
Comme chaque nuit, j'ai le souffle coupé.

Très vite, il la retourne et la fait basculer.
Son visage s'écrase sur la table à manger.
Ses mains se crispent.
Elle se tient pour l'assaut qu'elle va devoir supporter.
Toujours perchée sur ses talons vernis et dans sa veste
de fausse fourrure.
Son string chancelle sur ses jambes qui paraissent si
fines.
Comme des brindilles.
Elle a l'air sans défense, vulnérable.
Je me sens si inutile et incapable de changer le cours
de sa vie.
Je voudrais lui dire qu'elle n'a pas besoin de faire ça.
Que moi, je l'aime.
Qu'il ne faut pas qu'elle se mette dans de tels états.
Mais je ne peux rien contre la bête qui sommeille en
lui et qui dort déjà en elle.
Mes larmes n'ont pas de poids contre cet animal.
Je le hais.
Je la hais.

Je retourne me coucher.
Rester ne servirait à rien.
Je n'ai jamais rien pu sauver.
Toutes les nuits sont les mêmes.
Je suis juste rassuré. Elle est là.
Elle est rentrée.
Elle ne repartira pas avant demain.
Lui sera parti avant que le soleil ne se lève.
Déjà loin.

Il ne fera plus partie de notre vie.

Il n'est rien.

Moi, je suis là. Même si elle ne me voit pas.

J'ai dix ans et c'est elle ma maman.

*

CHARLES

Comme tu as l'air paisible aujourd'hui.
Serein, apaisé et si calme.
C'est rare quand tu es calme comme ça.
Ça fait plaisir à voir.

Tu es beau dans ce costume et puis tes cheveux sont bien coiffés.
On dirait que tu es prêt pour aller danser ou pourquoi pas pour aller à la messe du dimanche ?
Mais ça fait longtemps qu'on ne va plus à la messe le dimanche.
Tout se perd.
Même les coutumes.
Même les prières.

Tu as bonne mine je trouve.
C'est peut-être cette chemise rose pâle qui fait ressortir ton teint.
C'est bien le rose.
C'est printanier.
Et aujourd'hui c'est justement le 1er jour du printemps.
Ça ne peut pas mieux tomber.

En général, tu cries tout le temps.
Tu te fâches pour un rien.
Un repas trop salé.

Une tasse oubliée dans l'évier.

Un peu de poussière sur le buffet ou quelques minutes de retard peuvent te rendre fou de rage.

Jamais d'inquiétude mais de rage.

Pourtant, je fais mon possible pour tenir notre appartement en ordre.

Pour ne pas traîner en revenant des courses.

Pour que le repas soit prêt quand tu rentres.

Mais malgré tout, tu ne peux t'empêcher de me houspiller et si tu as bu un verre alors je reçois ma raclée.

Comme tu bois tous les jours, je peux être sûre que tu ne vas pas m'oublier.

Parfois ta main est plus légère.

Parfois elle cogne plus fort.

C'est selon tes humeurs, tes envies, ton ivresse.

Au petit matin, tu te demandes pourquoi j'ai des bleus, du sang sur la lèvre, un cocard ou une côte cassée.

Tu prends ton air de petit garçon pris en défaut et tu promets que cette fois c'est la dernière. Mais après ton boulot, tu repasses par le bistro et je sais déjà rien qu'en regardant ta démarche que je ne vais pas rigoler. Rigoler ça fait longtemps qu'on ne l'a pas fait.

Tu te souviens toi quand c'était la dernière fois ?

Oh, ça doit bien remonter à cinq ou six ans.

C'est loin déjà.

Mais j'aime y repenser.

On était heureux en ce temps-là.
Je ne sais pas pourquoi ça a changé.

Enfin, n'en parlons plus.
Je ne voudrais pas briser ce moment de calme à tes côtés.

Je pourrais rester des heures comme ça, à te regarder sans bouger.
C'est tellement reposant.
Un moment unique. Rien que pour toi et moi.
Des moments comme ça se méritent.
Il faut vraiment en profiter.
Oh Charles ! Comme ça m'a manqué !

Tu as remarqué qu'aujourd'hui j'ai fait un effort particulier pour ma tenue vestimentaire ?
J'ai mis la petite robe que tu aimes tant.
Ma petite robe de fête car aujourd'hui est un jour de fête.

D'ailleurs regarde toutes ces fleurs.
Les gens sont gentils.
Ils ont pensé à moi.
Après, je les reprendrai.
Elles seront belles dans notre appartement.
J'espère que j'aurai assez de vases.

Laisse-moi encore te regarder et te toucher.
Oh ! Mais comme tu as froid !
Il ne fait pourtant pas froid ici.
Il fait même très bon.

Mais voilà Monsieur Dussart qui arrive avec son air de circonstance.

Je crois qu'il est temps que je prenne congé.

Que je le laisse s'occuper de toi pour ton dernier voyage.

Dans quelques heures, tu seras rayé de la planète.

Comme si tu n'avais jamais existé.

Je reviendrai chercher ton urne pour la jeter au vide-ordures et demain ma vie pourra enfin recommencer.

Adieu Charles.

*

CHAMBRE 316

A 16h50, je suis arrivée comme tous les jeudis.
Le concierge m'a saluée en me tendant la clé.
Il m'a signalé que j'étais la première.
Ce n'était pas habituel.
Cela m'a fait sourire.

Depuis quelque temps, je suis de plus en plus
empressée de le retrouver.
Ces rendez-vous prennent beaucoup de place dans ma
vie. Peut-être trop.
Il m'arrive d'y penser toute la semaine.
De préparer de nouveaux jeux, d'imaginer de nouvelles
poses, d'espérer que lui aussi aura de nouvelles idées.

Au début, je venais juste me rassasier.
Chercher des caresses, des odeurs, des mains, des
morsures, de la peau, du sexe, de la jouissance.
Il n'y avait aucun sentiment, aucun attachement.
Juste un désir charnel, érotique, bestial.
Des pulsions, des fantasmes, des ardeurs.
Quelque chose de brutal, de sauvage, d'animal.
Rien qui ne ressemble à l'amour.
Plutôt quelque chose d'inavouable, de caché, de secret.
Je n'oserais jamais parler de ce que je vis ici à
personne.
Dès le début, cette rencontre m'a procuré une sorte de
liberté.

Elle m'a aussi rassurée sur le désir que je pouvais susciter.
Une impression d'être maître de mes envies et de les assumer.
Cette chambre d'hôtel est un abri.
Ces murs ne parleront pas.
Pourtant, ils m'ont vu dans tous mes états.
Parfois décoiffée et transpirante.
Parfois attachée.
Parfois debout à m'y cramponner.
Parfois le dos cambré dans l'attente d'une fessée.
Parfois sous la douche.
Souvent les yeux bandés, le caressant avec les doigts ou le gobant avec ma bouche.
Ma langue à la recherche de tous ses orifices pour y pénétrer.

Petit à petit, il a voulu nous filmer.
Au début, j'étais réticente.
Que voulait-il faire de tout cela ?
N'était-ce pas imprudent de lui accorder cette faveur alors que je ne le connaissais pas ?
Et s'il lui venait l'idée de diffuser les images sur les réseaux sociaux.
Que pourrais-je bien dire pour ma défense ?
Mes comportements étaient sans équivoque.
J'étais là de mon plein gré et rien ne laissait supposer une quelconque soumission de ma part.
Mon mari ne serait pas homme à me pardonner.
Sa femme non plus je suppose.
C'est peut-être pour ça que j'ai accepté et aussi parce que cela m'excitait qu'un œil même électronique puisse nous regarder.

Il est en retard aujourd'hui.
Cela n'arrive jamais.
C'est la première fois en deux ans.
Il nous fait perdre du temps.
Je n'aime pas perdre mon temps le jeudi entre
17 heures et 19 heures.
Chaque minute compte.
Nos instants sont précieux, je ne veux pas les rater.
Je lui ai même proposé que nous puissions nous
retrouver les mardis aussi mais il n'a rien répondu.
Il avait l'air embêté. Presque gêné.

Je me suis servie une coupe de champagne.
Il ne devrait plus tarder.
Je regarde ma montre.
18 heures déjà.
Je me sens un peu ridicule dans mes sous-vêtements
de prostituée.
Quand j'y pense, je n'ai même pas son numéro et je ne
suis pas certaine que le prénom qu'il m'ait donné soit
le sien.

Il ne viendra pas.
J'ai été idiote jeudi dernier.
En le quittant, je lui ai murmuré que je l'aimais.
J'ai tout gâché.
Lui venait juste pour baiser.

*

EN SECRET

J'aime quand ils t'installent en face de moi pour le repas.

Tout me paraît moins triste.

Moins sombre.

Moins la fin.

Ce n'est pas toujours facile de pouvoir te parler.

Ils tournent autour de nous comme des vautours.

Chacun de nos gestes est examiné, calibré, interprété.

Quel est encore notre champ d'action ?

A quoi pouvons-nous prétendre ?

Sommes-nous même encore considérés comme des gens responsables ?

Parfois j'en doute tant je me sens surveillé, épié, dépossédé.

Nous ne choisissons plus rien.

Ni ce que nous mangeons, ni ce que nous buvons, ni l'heure à laquelle nous allons nous coucher, pas même le programme à la télé.

Je ne peux pas t'écrire non plus.

Je n'ai pas de papier, ni de stylo.

Ils pensent que je n'ai plus rien à noter.

Que je suis vide de toutes idées et que tout est définitivement embrouillé dans ma tête.

S'ils savaient comme tout est clair.
Si je me rebiffe, ils me donneront un calmant.
Pour m'apaiser, me tranquilliser, me rendre sage
comme un enfant que je ne suis plus depuis tellement
longtemps.
Pourtant quand ils me parlent, j'ai l'impression d'avoir
cinq ans.
A cinq ans, j'avais plus de liberté.

Toi, tu as l'air de tout accepter.
C'est peut-être ton tempérament.
Tu es si calme, si posée.
Tu ne te plains jamais.
Tu me sembles si douce et ton sourire m'émerveille.

Je voudrais tant que nous puissions partager notre
tendresse. Notre amour.
C'est une question de survie pour moi.

Tu n'es pas très bavarde.
Je ne sais jamais si cela vient de toi ou s'ils te font peur.
Peut-être as-tu surtout peur d'être jugée...
Certains nous envient tu sais.
Ils aimeraient tellement être à notre place et ressentir
encore cette flamme dans leur cœur délabré, vieux et
aigri.

Parfois je voudrais t'emmener loin d'ici, mais où
pourrions-nous aller ?
Tu nous vois déjà en pyjama dans la nuit ?
Sans un sou.

Je ne peux pas te faire ça.
Tu mérites tellement mieux.
Alors, j'attends le moment où ils viendront nous
chercher.
Celui où tu seras à mes côtés sous un arbre.
Loin des regards.
Je te prendrai la main et je la caresserai.
Nous regarderons l'infini en espérant nous y retrouver.

Mais, voilà ta fille qui vient te chercher.
A demain ma douce.
J'espère que la nuit ne nous aura pas emportés.

*

DOMMAGE COLLATERAL

Je lui fais peur.
Elle est tétanisée.
J'aime voir cette peur dans ses yeux.
Elle souffre et sa souffrance me réjouit.

Parfois ça la rend malade.
Elle vomit plusieurs fois avant de venir me parler.
D'oser m'affronter.

Ça a toujours été comme ça.
Depuis le premier jour où elle m'a vu.
Elle m'a d'abord regardé avec un air étonné.
Puis elle m'a scruté.
Elle plissait un peu les yeux comme pour mieux
m'observer.
Elle n'a pas tendu la main pour me toucher.
Comme si, déjà, je la dégoûtais.
Nous avons tout de suite vu que nous n'allions pas
nous aimer.
Nous étions incompatibles.

Plus le temps passe, plus je la déteste.
Elle ne représente rien pour moi.

Elle pense toujours que les choses peuvent s'arranger.
Qu'avec un peu de patience, de bonne volonté, de
dialogue, d'écoute, on finira par s'apprivoiser.

C'est peine perdue.
Je ne ferai aucun effort, aucun signe de réconfort.
Rien qui puisse lui donner un peu d'espoir.
Elle ne le mérite pas.
Elle ne me mérite pas.

Elle aurait voulu une fille pour rester dans sa zone de confort.

Cela fait des générations que les hommes ne sont pas les bienvenus dans cette famille.

Aucune d'entre elles n'a su garder le sien.

Ils sont tous partis.

Alors, elles ont décidé que les hommes ne servaient à rien.

Sauf peut-être à procréer.

Mais enfanter d'un garçon est une malédiction.

Alors, elle n'a pas su comment m'approcher.

Et même si elle a essayé de le cacher, dans son regard il y a toujours eu cette profonde déception, cette méprise, ce rendez-vous manqué.

Par peur, elle a aussi oublié de m'éduquer, de me cadrer, de me guider, de faire de moi un homme.

Un seul de mes pleurs, de mes hurlements, de mes caprices lui faisait perdre tout contrôle.

J'en ai bien profité.

Toujours plus et plus fort.

Jusqu'à la haine.

J'ai cherché ses réactions, mais elles n'étaient jamais les bonnes.

Je me suis joué de ses faiblesses.

Elle se trompe depuis le début et maintenant il est trop tard.

Elle ne pourra plus rien changer.

Je suis tel qu'elle m'a fait.

Sans amour, sans attache, sans lien.

Peu importe aujourd'hui ce qu'elle pense de moi.

Son avis n'a aucune importance.

Quand je pourrai, je partirai.

Pour toujours et sans me retourner.

Elle n'entendra plus jamais parler de moi.

Ni moi d'elle.

Je disparaîtrai de sa vie.

Elle de la mienne.

Peut-être que ce jour-là, elle commencera à m'aimer.

*

ENTRE NOUS

Nous, on vit entre nous.
Au bout du village.
Au bout de nulle part.
On est bien ici.
On est tranquille.
On habite la ferme familiale depuis toujours.
Après nous, je ne sais pas...

Nous, on fait partie d'une famille nombreuse.
Nos parents sont morts depuis longtemps mais nous
on est toujours là.

Au début on était six.
Trois garçons et trois filles.
On aurait pu être sept mais un de nous n'est pas arrivé.
Fausse couche.
Ma mère n'en a jamais parlé.
Elle avait autre chose à faire.

On a vécu à la dure.
On a eu faim.
On a eu soif.
On a eu froid.
On a manqué de tout.
On n'a pas été gâtés par la vie, ni par la nature.
Elle, elle nous a bien oubliés.

La seule qui a été un peu plus gâtée, c'est Louissette.
On se demandait même si elle n'avait pas été trouvée.
Elle était tout l'opposé de nous avec ses beaux
cheveux blonds et ses grands yeux bleus.

Nous, on est tous bruns avec des petits yeux porcins.
D'ailleurs, à part Louissette, aucun de nous n'a trouvé
chaussure à son pied.

Elle, elle a rencontré un gars fortuné.
Il est venu la chercher dans sa belle auto et on ne l'a
plus jamais revue.

Parfois, elle écrit des cartes postales à Mathilde ou à
Germaine mais jamais à nous les garçons.

Alphonse c'était l'aîné.
Il est mort à la guerre.
Alors on en parle plus.
Fin. Terminé.

Maintenant, on n'est plus que quatre.
Fernand et moi et puis les filles.
Alors on reste soudé.

Les gens parlent souvent de nous mais il ne faut pas
les écouter.
Ce qui se passe chez nous ne regarde que nous.
En fait, ce qu'ils disent de nous, on s'en fout.
Cela ne va rien changer.
Personne ne doit nous juger.
C'est notre vie privée.

C'est vrai qu'on dort tous dans la même chambre.

Nos lits sont bien alignés.

C'est vrai aussi que quand on a froid, on va se réchauffer.

Les filles ne s'y sont jamais opposées.

A part Louissette.

Alors, on a dû un peu la forcer.

En fait, personne n'aurait jamais rien su si Germaine ne s'était pas fait avorter.

Alors, depuis, on fait bien attention à se retirer.

Et tant pis pour ceux qui ne nous comprennent pas car nous on continuera à vivre comme ça.

*

FEMME AU FOYER

Le matin c'est toujours la course.
Je dois lever les enfants, les faire déjeuner, les débarbouiller un peu et les habiller.
Préparer leurs collations pour la journée.
Vérifier les cartables.
Tout doit être prêt pour 7h30. Heure à laquelle mon mari les fait grimper dans la voiture et part les déposer à l'école.

Une fois qu'ils sont tous partis, je prends ma douche et je m'active pour passer l'aspirateur, vider le lave-vaisselle et exécuter quelques tâches ménagères.
Les grandes courses, nous les faisons en famille le samedi.

A 9h30 tout doit être sous contrôle afin que je puisse aller m'occuper de Wendy.

Je monte alors dans la chambre pour la retrouver.
Elle m'attend sagement dans son petit couffin.
Je commence toujours par l'embrasser.
Ensuite, je lui prépare son biberon.
Je la prends dans mes bras et je m'installe confortablement sur le trône de la Reine des Neiges.

Quand elle a fini de téter, je lui prépare son bain.
Il ne doit pas être trop chaud.
Il ne faudrait pas la brûler.

Quand le bain est terminé, je choisis ses vêtements.
C'est le moment le plus excitant, mais c'est aussi le moment qui prend le plus de temps.
Il y a tellement de possibilités.
Parfois cela demande plusieurs essayages.
Je lui mets sa robe rose à fleurs puis, je la change pour la blanche en dentelles ou pour le petit pantalon à carreaux.
C'est très difficile de choisir.
Il faut toujours bien assortir les chaussons sinon c'est du travail bâclé.

Quand tout me semble parfait, je l'installe dans sa chaise haute et nous pouvons commencer à jouer.

Je colorie un papillon.
Je termine un puzzle.
Je lui lis un conte de fée.
Parfois je lui chante une chanson.
Elle rit beaucoup de me voir ainsi jouer les stars avec une brosse à cheveux en guise de micro improvisé.

Parfois, je la gronde car elle a été vilaine.
Alors, je lui tire les cheveux.
Je prends un crayon et je lui enfonce dans les yeux.
J'ai même été jusqu'à lui arracher un bras et je lui ai dit que si elle recommençait, je la jetterais par la fenêtre.

De toute façon des comme elle, il y en a plein les magasins et surtout dans deux jours, c'est la Saint-Nicolas alors, j'irai chercher Cynthia.
Elle au moins, dit « Maman » quand on lui touche le bout du nez.

Il est 15h30.

Les enfants vont rentrer.

Il faut que je range les jouets.

Personne ne doit savoir à quoi j'ai passé la journée.

*

POUR ELLE

Certains disent que j'ai fait un pacte avec le Diable.
D'autres ne veulent plus me parler.
D'autres encore disent qu'on ne peut pas me faire
confiance.
Qu'ils regrettent amèrement de m'avoir fait leurs
confidences.
Que je suis un imposteur.
Un menteur.
Que je ne suis plus fréquentable.
Qu'ils n'auraient jamais cru que j'étais capable de les
trahir.

Je ne peux pas les en blâmer.
J'ai été moi-même le premier étonné par la façon dont
tout a commencé.

Je suis curé à Saint-Paul.
C'est un choix, une vocation, un désir profond.
Déjà enfant, je savais que j'étais un appelé.
Que Dieu vivait en moi.
Que j'étais là pour le louer.

J'ai tout fait comme il fallait.
J'ai d'abord beaucoup étudié.
J'ai appris à écouter.
A chanter et surtout à prier.

J'ai essayé de rallier les gens.
De les faire revenir dans mon église qui depuis
quelques années était désertée.

Mais un jour, elle est entrée et, en un instant, elle a
balayé toutes mes certitudes.
J'ai commencé à douter de mes convictions, de mes
croyances, de mes engagements.

Elle m'a fait vaciller.
Elle m'a envoûté plus qu'aucun Dieu n'aurait pu le
faire.
Elle a éveillé l'homme qui était en moi.

J'ai eu beau implorer Dieu pour qu'il la chasse de mes
pensées.
Mais elle revenait sans cesse.
Elle hantait mes jours et mes nuits.

J'ai bien tenté de lutter.
De résister.
De la rejeter.

J'ai même été jusqu'à lui faire promettre de ne plus
venir prier dans ma paroisse.
Mais elle a refusé.
Elle ne voulait rien écouter.
Elle était certaine que nous étions faits pour nous
rencontrer et bien décidée à tout tenter pour me faire
succomber.

Alors, je reconnais que j'ai été faible.

Peut-être vous ai-je terriblement déçu, mais je ne reviendrai pas en arrière.

Pardonnez-moi.

Priez pour moi.

Et dites-moi que cette fois, je ne me suis pas trompé.

*

VIVRE SANS TOI

Cela fait trente ans que je te suis partout.
Je connais tout de toi.
Même ta vie avant moi.
Tu es tout pour moi.

Dès que je me lève le matin, j'ai besoin d'entendre ta voix.
Elle me met de bonne humeur.
Elle me donne le courage de me laver, de m'habiller, de déjeuner et de partir travailler.

Ta photo trône sur mon bureau.
Comme ça, tu m'accompagnes toute la journée.
Tu sembles si fort, si puissant, si protecteur.
Je voudrais tellement être dans tes bras.
Ce serait merveilleux.

Je travaille dur tu sais.
Je fais souvent des heures supplémentaires.
Mais tout ce que je fais, je le fais pour toi, pour pouvoir te rejoindre où que tu sois.

Ma passion est dévorante.
Elle me demande de gros sacrifices mais ce n'est rien par rapport au plaisir que tu m'apportes.

Si mon patron veut me faire travailler alors que j'ai rendez-vous avec toi, je me fais porter pâle et tant pis pour lui.

Personne ne peut m'empêcher de te voir.

Personne.

Quand je ne peux vraiment pas te suivre, je cherche partout des traces de toi.

J'achète tout ce qui se rapporte à toi.

Les tasses, les porte-clefs, les posters, les coussins, les bagues, les bijoux, les vieux disques et les derniers CD.

J'ai tout rassemblé dans mon deux-pièces.

Chaque centimètre carré est rempli de toi.

J'ai même eu la chance d'attraper ta bouteille d'eau.

Je me demande si tu ne l'as pas fait exprès afin que je puisse poser mes lèvres là où tu as posé les tiennes.

La nuit je dors dans un t-shirt à ton effigie cela me rapproche encore de toi.

Parfois dans la foule j'ai l'impression que tu me vois et quand tu dis « je t'aime », j' imagine que tu t'adresses à moi.

J'en ai voulu à toutes les femmes que tu as aimées.

Mais chaque fois, tu les as quittées.

Alors j'étais triste pour toi mais aussi rassurée qu'elles n'aient pas su te rendre heureux.

Tu vaux tellement mieux.

Moi, j'aurais pu te combler.

Que deviendrais-je si tu disparaissais ?
Que me resterait-il ?
Tu es mon Dieu, mon guide, mon idéal.
Tu es mon idole.

Tu ne disparaîtras pas.
Tu es immortel.
Tu es une légende.
Et les légendes ne meurent pas.

*

L'ACCIDENT

Ils sont venus en pleine nuit.
Ils ont sonné plusieurs fois.
Je dormais profondément.
Je n'ai pas tout de suite compris.
Alors ils ont encore sonné.

Je me suis levée.
J'ai ouvert la porte et je les ai vus.
Ils étaient deux.
Habillés de même.
Costumes, cravates, bottines et képis.
Des décorations peut-être aussi...
Je ne me souviens plus.

Ils ont décliné leurs identités puis ils m'ont parlé de toi.
Je n'ai pas très bien compris ce qu'ils te voulaient.
Ou ce qu'ils me voulaient.

Ils m'ont demandé si j'étais bien ta femme.
C'est une des seules questions à laquelle j'ai acquiescé.
Ils avaient l'air contrit en me demandant d'enfiler mon manteau, de prendre mon sac et de les suivre.

Je n'ai pas posé de question.
J'avais l'impression qu'aucune question n'était la bienvenue.

Qu'il valait mieux que je me taise.
Ce silence était lourd, pesant, dérangeant et palpable.
Suffocant même.
Pas un mot n'est sorti.
D'aucune bouche.

Après un temps qui m'a paru totalement incertain, ils
ont arrêté le moteur et se sont longuement regardés.

Ils m'ont dit de ne pas bouger.
D'attendre.
Ils m'ont dit qu'ils allaient venir me chercher.

Alors, j'ai attendu.
Je ne sais quoi, mais je n'ai pas bougé.
Comme si je savais déjà que ne pas bouger valait
mieux que de les suivre.

Au bout d'un moment, ils sont revenus.
Ils ont ouvert la portière arrière de la voiture et m'ont
demandé de venir avec eux.

Ils semblaient maintenant plus pressés.
Comme s'ils voulaient se débarrasser de moi.
Il y avait urgence.
Le moment était venu pour eux de me quitter.
De m'abandonner là.

Au bout de quelques minutes je me suis extirpée de la
voiture.
Ils m'ont fait entrer dans ce lieu trop éclairé pour la
nuit.

Trop silencieux.
Trop froid.
Glacial.
Ce lieu aux couleurs blafardes.
Aux tentures mauves de mauvais augure.

Une femme m’attendait au bout du couloir.
Elle était stricte.
Pas sévère mais stricte.
Solennelle peut-être.

Elle était impeccable dans son tailleur noir.
Ses cheveux tirés dans un petit chignon parfait.
Comme si la nuit n’avait aucune emprise sur elle.

Elle a pris mes mains dans les siennes.
Elles étaient chaudes.
Les miennes gelées.

Elle m’a dit que je devais être forte.
Qu’elle avait fait tout ce qu’elle pouvait pour te rendre plus vivant.
Que je risquais malgré tout d’être très choquée.
Elle s’est retournée, a ouvert une porte et m’a laissée entrer.

Tu étais là.
Allongé sous un drap.
Tu semblais avoir terriblement froid.
Tes lèvres étaient bleues.
Tes yeux fermés.
Ta peau marbrée.

Ta chaleur envolée.
Ton sourire figé.
Ton cœur arrêté.

C'est seulement là que j'ai réalisé que c'était la dernière
fois que je serais près de toi.

*

LA NUIT DU LOUP

C'était à la tombée de la nuit.
Ou peut-être un matin.
Je ne me souviens plus très bien.
Je dormais.

C'était la première fois.
Ou peut-être la première fois dont je me souviens.
Je ne sais pas si je rêvais ou si j'avais l'impression de rêver.
Ou de cauchemarder.

Les sensations sont si confuses.
Les gestes pourtant bien posés.
Sans hésitation.
Sans peur.
Sans honte.
Sans pudeur.

Seulement empli de désirs, de besoin de possession.
Quelque chose de maladif et de compulsif.
D'irrépressible.
D'animal.
D'insensé.
De complètement déplacé.

Ses doigts ont d'abord touché ma joue.
Une sensation agréable.
Protectrice.
Paternelle.
Bienveillante.
Ils se sont ensuite promenés dans mes cheveux.
Doucement.
Calmement.
Gentiment.
Ne laissant aucune place à la peur.
Assez rapidement, ils sont descendus sous les
couvertures pour palper mon corps naissant.
Ma fragilité.
Ma pureté.
Ma virginité.

Sans vergogne, ils m'ont pénétrée.
Profondément.
Impulsivement.
Frénétiquement.
Ne laissant plus aucune place à la douceur.
Devenant triviaux et barbares.

Tétanisée, je n'osais bouger.
Il ne fallait pas provoquer l'animal bien éveillé à cette
heure de la nuit.

Alors, je n'ai pas crié.
J'ai fermé les yeux.
J'ai bouché les oreilles.
Je me suis cramponnée à ma poupée et j'ai prié pour
que ma mère vienne le chercher.

Mais rien ne s'est passé.

Elle n'est pas venue et la nuit suivante il a recommencé et ça ne s'est plus arrêté.

En grandissant, ce jeu ne l'amuse plus.

Il le trouvait ennuyeux.

Il me trouvait trop passive.

Trop peu impliquée.

Alors, il a changé les règles.

C'était à moi de le caresser.

De le palper.

De le masser.

De le gober.

De lui donner le plaisir qu'elle ne lui donnait plus depuis longtemps.

Elle, ça l'a bien arrangée de ne rien entendre, de ne rien voir et de ne rien dire.

De rester calfeutrée devant sa télé.

Le volume poussé au maximum.

Une nuit, il m'a demandé de le menotter.

Il disait que les sensations seraient encore plus intenses.

Elle, elle regardait un concert de rock afin de ne pas être dérangée.

J'ai accepté de l'attacher et je lui ai même proposé de lui bander les yeux.

Il était au comble de sa joie, de son excitation, de son érection.

Une fois qu'il était bien installé, j'ai sorti le couteau que j'avais caché depuis plusieurs mois sous mon matelas et je me suis approchée.

Il était tout émoustillé, s'attendant au plaisir extrême que cette mise en scène allait lui procurer.

Je n'ai pas hésité.

J'ai pris son sexe dans ma main gauche.

Il a frémi de plaisir.

De ma main droite je l'ai sectionné d'un coup sec et rapide.

Sans aucune hésitation.

Sans aucun remord.

Sans aucune faiblesse.

Sans aucun dégoût.

Il a hurlé comme une bête.

J'en ai profité pour lui enfoncer son attribut au fond de sa gorge déployée.

J'ai tenu bon jusqu'à l'étouffement.

Elle, elle écoutait toujours Johnny à la télé.

Elle ne m'a pas entendue entrer.

Je me suis approchée et quand elle s'est retournée, j'ai enfoncé la lame dans son œil gauche.

Le temps qu'elle réalise, je lui coupais l'oreille droite.

Elle baignait dans une mare de sang.

Je l'ai laissée se vider mais avant qu'elle ne trépasse, je lui ai arraché la langue.

Il fallait que je lui enlève tous ces organes dont elle n'avait pas su se servir pour me protéger.

Ainsi, nos comptes étaient réglés.

Quand les secours sont arrivés, ils m'ont réconfortée,
protégée, cajolée.

A aucun moment ils ne m'ont soupçonnée.

On ne soupçonne pas une enfant de douze ans d'un
assassinat sanglant.

Maintenant, je n'ai plus peur du loup.

Je sais que je peux le dompter.

*

PERE TIMEO

Il est parti un vendredi.

Comme tous les vendredis.

Il n'y avait rien d'exceptionnel à cela.

Nous, nous avons continué à travailler comme tous les vendredis et comme tous les autres jours de la semaine.

Pour nous chaque jour se ressemble.

Nous nous levons à 5h30 du matin et nous

commençons toujours par une prière au Créateur.

Nous le vénérons et lui demandons sa protection.

Nous lui promettons notre vie en échange de sa bienveillance et son pardon pour les fautes que nous commettons ou celles que nous avons commises dans le passé.

Après quelques ablutions sommaires, nous nous dirigeons vers le réfectoire où nous prenons un petit déjeuner.

C'est pour nous le repas principal.

Le midi nous nous suffisons d'un potage léger et le soir d'une tranche de pain au fromage et d'une tasse de café ou de thé.

Nous travaillons tous ensemble pour le bien-être de notre communauté.

Nos tâches sont variées et nous devons en changer chaque jour afin de mener à bien chaque poste de cette maison.

Nous cultivons nous-mêmes nos légumes.

Nous nous occupons de nos poules, de nos lapins, de nos chèvres,...

Nous récoltons la laine de nos moutons afin d'en faire des vêtements.

Nous produisons notre pain, notre beurre, notre fromage, notre lait, nos œufs, nos viandes,...

Nous vivons en totale autarcie.

Nous n'avons jamais besoin de sortir de notre tanière, c'est le Père Timéo qui s'occupe de vendre tous nos produits sur les marchés.

Notre communauté compte actuellement quarante-sept personnes et parfois quand le Père Timéo rentre le dimanche, il nous ramène de nouvelles ouailles.

Il sait y faire, il a toujours la parole juste.

Il est très difficile de lui résister.

Nous sommes majoritairement des femmes et des enfants.

Il y a aussi quelques hommes mais nous essayons de les éviter.

Le Père Timéo préfère que nous vivions chacun de notre côté.

Femmes et enfants dorment dans les mêmes alcôves. Nous sommes une dizaine par alcôve, parfois plus.

Chaque soir, l'une d'entre nous ou même un enfant, peu importe son sexe, peut aller rejoindre le Père Timéo dans sa chambre.

Ensuite, il nous est totalement interdit de communiquer sur ce qu'il s'y est passé sous peine de devoir quitter sur le champ la communauté.

De toute façon, il nous est impossible de partir.
Nous n'avons pas les clés.

Moi, je sais juste ce qu'il s'est passé quand il m'a demandé de le retrouver.

Je suis entrée dans sa chambre.
Il faisait noir et seules des bougies éclairaient la pièce.
Il avait fait brûler de l'encens.

Il m'a dit qu'il allait prier pour moi et me purifier, mais pour cela, il fallait que j'enlève ma chemise de nuit et que je vienne m'allonger sur une planche de bois.

Il m'a dit que j'avais plus de chance que le Christ, notre Seigneur.
Que je n'allais pas être crucifiée mais seulement attachée et que je ne devrais en aucun cas crier car Satan viendrait me chercher.

Il n'était pas agressif.
Il m'a expliqué tout cela comme il explique tout ce qu'il a à nous communiquer.
Avec beaucoup de conviction et de persuasion dans la voix.
Alors, j'ai obtempéré.
Il m'a fait boire le sang de Dieu dans un calice.

Puis, il a levé un crucifix au-dessus de mon visage en psalmodiant des chants d'un autre âge.

Il a fait des va-et-vient au-dessus de mon corps.
Longtemps et toujours en chuchotant.

Il m'a dit que j'étais prête.
Que je pouvais enfin accueillir le Seigneur.
Que j'étais digne de le recevoir et il m'a enfoncé le crucifix dans le vagin.
Il le bougeait d'avant en arrière en répétant : « Le Christ t'a choisie, tu es son élue ».
Cela a duré très longtemps.

Plus il faisait entrer le Christ en moi, plus son autre main s'agitait sous son aube.
Quand une grande tache est apparue sur le tissu, il a ralenti son va-et-vient.

Il m'a dit que j'étais une gentille fille et que pour me remercier le Christ désirait encore me faire un dernier plaisir.
Il a pris une bougie et a fait couler la cire chaude sur le bout de mes seins.
Il appelait cela le baiser de Dieu.

Je me suis toujours demandée si le rituel était le même pour chacune d'entre nous et ce qu'il en était des enfants et même des hommes...
Mais vu que nous ne pouvions pas en parler, nous n'en parlions pas.

Le dimanche, il aurait dû rentrer.
Comme chaque dimanche.
Mais, on ne l'a pas revu.

On s'est un peu inquiété, vu qu'il nous avait confisqué
d'entrée tous nos GSM, nos cartes de crédit, nos
voitures et l'argent que nous avions tous apportés.

Nous avons dû attendre deux semaines avant de voir
arriver un serrurier suivi de la gendarmerie du village.

Le Père Timéo avait été arrêté sur le marché, vendant
des GSM, des véhicules et des faux-papiers à des
gens aux mœurs dépravées. En échange de quoi, il
recevait la drogue qu'il nous faisait boire le soir dans sa
chambre afin que le Seigneur puisse nous pénétrer.

Aujourd'hui, nous avons été libérés mais nous ne
savons où aller, nous avons tout perdu.
Le Christ nous a tous abandonnés.

*

LE DERNIER REGARD

Femme caucasienne.

Type Hispanique ou Portugais.

1M69. 41 KG.

Cheveux longs foncés.

Presque noirs, parsemés de gris.

Estimation de l'âge : entre 40 et 50 ans.

Difficile à définir.

Dentition très abîmée, sans doute par faute de soins.

Les lèvres sont teintées de mauve.

Après analyse, il s'agirait de taches de vin de mauvaise qualité.

Incisive supérieure gauche cassée net.

Manque également une canine inférieure droite.

Constat d'un abcès purulent sur la dent de sagesse inférieure gauche.

Les yeux sont légèrement en amande de couleur bleu-gris.

Assez jolis et contrastant avec l'ensemble de l'individu.

L'état global de la patiente est particulièrement sale.

Beaucoup de lentes sur la tête ainsi que des plaies ouvertes sans doute dues aux démangeaisons que celles-ci ont dû provoquer.

On remarque d'ailleurs, qu'au-delà de la crasse sous les ongles, de petits bouts de croûtes sont accrochés, venant du cuir chevelu qu'elle s'est arraché.

Le corps est fortement odorant, avec un manque d'hygiène évident depuis plusieurs semaines voire plusieurs mois.

La pilosité en atteste.

Les jambes, les bras, les aisselles et le sexe sont particulièrement fournis.

On remarque également quelques morpions au niveau pubien, ainsi que d'autres piquûres et petites lésions laissées par des insectes en tous genres (puces, araignées, punaises,...)

Le corps présente trois morsures que j'attribuerais sans doute à des rats.

L'une d'entre elles est refermée mais les deux autres sont très infectées.

Il ne faut pas exclure ces infections comme motif du décès.

A suivre...

Sinon, quelques bleus sur les jambes et les bras mais aucun coup significatif de lutte et rien qui puisse justifier la mort de la patiente.

Deux très grosses escarres au niveau du fessier.

Cela renforce l'idée que cette femme a dû être très souvent en position assise voire couchée.

Les pieds sont rugueux et présentent plusieurs ongles incarnés.

Ceux-ci l'empêchant peut-être de marcher.

A l'analyse des organes internes, l'estimation de l'âge semble plus proche de la petite quarantaine.
Les poumons ont dû fumer plus que de raison et le cœur est de petite taille.

Le bol gastrique pourrait être révélateur de sa présence sur ma table aujourd'hui.

Une très petite quantité d'aliments ingérés baignent dans du vin frelaté.

Les ingrédients analysés sont des pelures de banane et d'orange. Un petit bout de viande avariée et une pomme de terre non cuite et non épluchée.

Un peu de terre a également été retrouvé.

Cette femme n'a pas toujours vécu comme ça.
C'est son corps qui me l'a raconté.

Elle a dû enfanter au moins deux fois, il y a de nombreuses années.

Une césarienne atteste également mes dires.

Comment se fait-il que personne ne s'inquiète d'elle ?

Que personne ne l'ai recherchée, réclamée ?

Elle m'a été apportée par la police.

Elle a été retrouvée sur la décharge à la sortie du supermarché.

Le corps penché sur le bord d'un container.

La tête enfouie au milieu des détritux.

C'est le dernier regard sur notre monde qu'elle a eu.

Pour l'instant personne n'est venu l'identifier.

Une fois mon travail terminé, j'ai voulu lui rendre sa dignité.

Je l'ai recousue soigneusement et je l'ai lavée à grandes eaux.

J'ai brossé ses cheveux et je l'ai légèrement maquillée.

Je l'ai épilée afin que son corps soit à nouveau celui d'une femme et non d'un animal.

Je lui ai enfilé une blouse opératoire pour qu'à nouveau elle soit respectable.

Je devais lui attribuer un numéro de dossier mais je n'en ai pas eu le courage.

Alors je l'ai baptisée Anna car elle me semblait venir de là-bas et Bella car il avait fallu si peu de chose pour qu'à nouveau cette femme soit belle et digne.

Ce soir, avant de rentrer, je suis passé par le supermarché.

J'ai acheté deux-trois bricoles et j'ai demandé à la jeune caissière si elle n'avait rien remarqué près du supermarché.

Elle a d'abord eu l'air surprise, puis elle a réfléchi... mais non... rien à déclarer.

J'étais prêt à m'en aller quand elle a lancé.

« Ah ! Monsieur ! Je ne sais pas ce que vous cherchez mais la seule chose qui a changé c'est qu'on a réussi à se débarrasser de la mendiante du supermarché ! »

*

LE 31 DECEMBRE

Je ne savais pas trop quelle date choisir.

Depuis quelque temps, toutes auraient pu convenir et en même temps aucune ne sera jamais la bonne.

Alors, j'ai fait pour le mieux...

On croit toujours faire pour le mieux et parfois on se trompe.

Mais cette fois, je n'ai pas le droit à l'erreur, ni au doute.

Je dois être sûre de moi, sinon je risque de faire trop de dégâts.

Cette décision n'a pas été simple à prendre même si elle a été longuement réfléchie.

Pesée.

Discutée.

Analysée.

Controversée.

Déformée.

Rediscutée.

Restructurée.

Reproposée.

Modifiée.

Mais jamais annulée.

Nous avons toujours su qu'elle serait un jour ou l'autre d'application, et que ce jour-là plus aucune hésitation ne serait à remettre en question.

Combien de fois ai-je douté du bien-fondé de tout cela ?
Combien de fois me suis-je dit qu'il aurait été plus simple de ne jamais en avoir parlé ?

De ne pas avoir à choisir le jour, la date, l'heure, le lieu, la façon, les modalités,...

Mais voilà...

A un moment il faut prendre ses responsabilités.

Ne plus reculer.

Etre fort pour deux.

Pour l'autre.

Pour soi.

Etre fort pour que les choses finissent une fois pour toutes.

Laisser la place.

Tirer sa révérence.

Sans remords, ni regret.

J'avoue que c'est loin d'être facile, mais ce soir, ma décision est prise et je ne reculerai pas.

J'ai tout prévu pour que cette soirée nous soit douce et malgré tout légère.

J'ai commandé nos plats préférés chez notre traiteur attitré.

Celui qui a toujours été là depuis soixante ans déjà.

Je n'ai pas lésiné.

J'ai pris tes douze huîtres et ma petite boîte de caviar, nos langoustines et deux demi-homards.

Un peu de râble de lièvre arlequin et surtout du champagne et beaucoup de vin.

Je n'ai rien laissé au hasard.

Je me suis juste occupée du dessert et fatalement j'ai préparé celui que tu préfères.

De la mousse au chocolat mais cette fois j'y ai ajouté tous les ingrédients qui nous emmèneront vers l'au-delà.

L'effet ne devrait pas être immédiat.

Je voudrais encore avoir le temps de me glisser dans tes bras.

De te dire à quel point je t'aime et de te dire que ma vie a été belle et pleine de curiosités à tes côtés.

Te dire aussi que j'aurais voulu que rien ne s'arrête mais que si la maladie est venue se glisser entre nous, je ne suis pas prête à la laisser t'emmener. Pas prête à rester là, les bras en croix.

Puisqu'elle n'a pas voulu m'écouter, je ne lui laisserai pas le dernier mot.

Alors ce soir s'est décidé, c'est sans me retourner que je pars avec toi.

*

RETOUR A L'EXPÉDITEUR

Cela faisait deux ans maintenant que les questionnaires se succédaient.

Étions-nous riches ou pauvres ?

Propriétaires ou locataires ?

De confession chrétienne, juive, musulmane, orthodoxe, ou athée ?

Avions-nous des tendances intégristes ?

Souffrions-nous de maladies honteuses ou cancéreuses ? Consanguines, héréditaires ou génétiques ?

Depuis combien de temps étions-nous mariés ?

Avions-nous encore des rapports sexuels ?

Si oui, combien de fois par semaine ? Par mois ?

Avions-nous des enfants ?

Nos parents étaient-ils vivants ou décédés ?

Étions-nous allergiques au gluten, au lactose, au sulfate ?

Plutôt végétariens, végétaliens, végétans,... ?

Avions-nous des tendances homosexuelles, bisexuelles,... ?

Avions-nous parfois des pensées pédophiles ?

Combien de fois par an partions-nous en vacances ?

Souffrions-nous d'eczéma, d'asthme, de psoriasis ?

Étions-nous plutôt films d'auteur, de SF, d'amour, d'action, pornographique ?

Quelles étaient nos couleurs préférées ?
Avions-nous des animaux domestiques ?
Pratiquions-nous un sport ?
Combien de langues parlions-nous ?
Avions-nous déjà été opérés ? Si oui, de quoi ?
Et quand ?
Souffrions-nous d'agoraphobie, de claustrophobie,
d'anorexie,... ?
Jusqu'à quel âge avions-nous été à l'école ?
Étions-nous titulaires de diplômes supérieurs de type
universitaire ?
Avions-nous un emploi stable ?
Nous était-il déjà arrivé d'être licenciés ?
Si oui, combien de temps étions-nous restés sans
emploi ?
Avions-nous des hobbies ?
Une attirance particulière pour l'art ?
Habitions-nous près d'un parc ?
Étions-nous établis en ville ou à la campagne ?
Avions-nous un jardin ?
Existait-il une école à proximité de notre domicile ?

Aucun sujet n'avait été laissé au hasard.
Chaque élément comptait.
Chaque question avait son importance.

Nous, nous étions juste désespérés.
Les dossiers n'en finissaient pas, le temps passait et
rien n'aboutissait jamais...

Jusqu'au jour où le téléphone a sonné.
Tu allais enfin arriver.

Il ne manquait plus que notre signature au bas de quelques documents.

Une simple formalité et notre vie allait changer.

Le vendredi 9 janvier à 15h30, nous étions au rendez-vous.

Surexcités, tremblant de la tête aux pieds, le cœur battant la chamade...

Assis sur un banc nous attendions enfin de te rencontrer.

La porte s'est ouverte et tu es apparu.

C'est à cet instant précis que ma vie a chaviré.

Que mes idéaux se sont envolés.

Que l'enfer a commencé.

Tu étais exactement l'opposé de tout ce que j'avais espéré, attendu, imaginé, fantasmé depuis des mois et des années.

Jamais de ma vie, je n'avais vu un enfant aussi laid, aussi repoussant, aussi écœurant.

Tes cheveux étaient laineux.

Ta bouche édentée.

Ton strabisme divergent.

Tes oreilles décollées.

Tu étais petit et gros et tes bras semblaient totalement disproportionnés.

Tu étais l'être le plus hideux que l'on puisse imaginer et tu allais devenir mon fils !

Comment allais-je pouvoir t'aimer ?

Aucun questionnaire ne m'avait préparé à toi.

Tu étais une tragédie.

Tu étais la représentation de mon pire cauchemar.

L'accompagnatrice te tenait par la main.

Comment arrivait-elle à te toucher ?

La simple idée qu'elle allait te lâcher et que j'allais devoir te tendre la main et t'emmener m'était insoutenable.

Je me voyais déjà déambuler dans les rues avec l'être le plus repoussant qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Cela dépassait de très loin mes capacités.

Je n'osais même pas regarder ton « futur père ».

Je sentais que pour lui aussi le choc était cataclysmique.

L'accompagnatrice nous a présentés.

Tu t'appelais Mahmoud et vu ton âge déjà avancé, il nous était demandé de ne pas en changer.

Ce serait un trop grand traumatisme pour toi.

Et nous, notre traumatisme ! Qui allait s'en soucier ?

Comment allais-je expliquer à ta maîtresse que tu avais six ans et pas de dents ?

Que tu t'appelais Mahmoud Lambert comme ton nouveau père.

Que tu arrivais de Gambie et que tu ne connaissais pratiquement aucun mot de français.

J'ai regardé ton accompagnatrice et je n'ai pas pu résister.

Je lui ai dit qu'il fallait d'urgence tout annuler.

Que nous refusions de t'adopter.

Elle aussi m'a regardée.

D'abord de façon incrédule, puis irritée, puis bouleversée, puis furieuse.

Elle me trouvait inconsistante, malhonnête, immature, sans cœur et injurieuse.

Elle me disait que j'avais menti sur la profondeur de mes désirs, dans mes réponses aux questionnaires, sur la véracité de mes convictions.

Elle me disait aussi que j'étais indigne d'être mère et indigne de la confiance qu'elle avait mise en moi.

Elle me disait surtout que si je ne t'acceptais pas, elle me ferait rayer de toutes les listes d'adoption.

Ta vue m'était tellement horifiante que je n'ai pas essayé de me défendre.

Je n'étais même pas blessée par ses propos.

Je voulais juste partir vite et loin.

Ne jamais t'avoir rencontré et oublier ton image.

Te rayer de la carte de mes souvenirs et reprendre ma vie là où je l'avais laissée.

Avec mon compagnon, nous nous sommes regardés et dans un élan de complicité nous avons commencé à marcher vers la sortie.

Surtout ne pas se retourner.

Surtout ne plus te regarder.

Surtout t'oublier.

Nous avons traversé le grand couloir et une fois arrivés de l'autre côté, un cri s'est élevé.

On aurait dit le cri d'un animal blessé mais en réalité c'était ta voix.

Tu as crié « Maman » et puis « Papa ».
Tu paraissais désespéré.
Ton appel était déchirant mais nous y avons résisté.

Je n'ai jamais su ce qu'il t'était arrivé.
Je n'en ai jamais parlé à personne.
Je n'en suis pas fière mais l'idée d'être ta mère m'était
totalement insupportable.

Aujourd'hui, j'ai quatre-vingt-neuf ans et je me
demande parfois ce qu'il est advenu de toi.
Mon égoïsme t'a-t-il permis de rencontrer une famille
qui a su t'aimer ou t'ont-ils rapatrié dans ton village
natal, près de ta mère biologique ?
As-tu été un homme heureux ?

La seule qui a tenu parole était ton accompagnatrice.
Elle ne m'a plus jamais contactée.
Elle m'a fait barrer de toutes les listes d'adoptants.

Elle, elle n'a eu qu'une parole et elle l'a respectée.

*

LA CAVE DE MON PERE

Durant des années je n'ai pas compris pourquoi tout avait changé.

Je n'avais que six ans quand ma vie a basculé.
Six ans quand on m'a pris mes parents.

Nous étions heureux.

Nous vivions dans une grande maison retirée du monde et de l'agitation.

J'allais avec ma mère chercher les œufs dans le poulailler.

J'accompagnais mon père à la pêche le dimanche et les jours fériés.

Nous allions nous promener en ville et nous nous arrêtions dans les cafés.

Mes parents connaissaient beaucoup de monde et parfois cela durait longtemps.

Dans ce cas, j'avais le droit de boire des cocos, des orangeades et des grenadines.

Je savais que ce n'était pas très bon pour la santé mais pendant qu'ils vidaient des fûts, je finissais des sachets de chips et je mangeais des œufs durs que je faisais craquer sous mes doigts en les roulant sur le comptoir du bar.

Une fois épluchés, je les trempais dans la moutarde ou je les couvrais de sel.

C'était bon !

J'étais heureux !

Ma mère semblait très amoureuse et mon père très sûr de lui.

Ils étaient pour moi un exemple de ce que j'espérais un jour réussir dans la vie.

Beaucoup de gens venaient nous visiter.

Souvent des inconnus, des étrangers. Plus rarement des amis.

Ils arrivaient toujours après le repas du soir, à l'heure où j'allais me coucher.

Ils discutaient un peu avec mon père.

Ils échangeaient quelques billets puis je ne sais pas ce qu'il se passait.

Moi, je dormais.

Je me souviens juste que ma mère venait me lire une histoire et me border et que mon père venait toujours m'embrasser.

C'était comme ça et aucun invité n'y aurait rien changé.

Je m'endormais serein et apaisé, certain que rien ne pouvait m'arriver.

Un matin de juillet, la gendarmerie est arrivée.

Ils se sont arrêtés dans la cour.

Je jouais sur le pas de la porte d'entrée avec le camion que mon père m'avait ramené de son dernier voyage à Cambrai.

Ils ont dit à ma mère qu'ils allaient tout fouiller.

Ils ont aussi demandé où était mon père.

Elle a un peu bafouillé et puis elle s'est mise à pleurer.

Je ne l'avais jamais vue dans cet état.

Pourquoi tant de larmes ?
Parce que mon père n'était pas là ?
J'ai trouvé les policiers très sévères, comme si mes
parents avaient fait quelque chose de travers.

A un moment, un nouveau combi est arrivé.
Une dame jeune et blonde est venue vers moi.
Elle m'a dit que nous allions partir tous les deux.
Que j'allais aller rejoindre d'autres enfants dans un
endroit merveilleux.

Moi, je ne voulais pas.
Je voulais rester là.
Je n'avais rien fait pour qu'on vienne me chercher.
J'avais été gentil, poli et très sage comme ma mère et
mon père me l'avaient toujours enseigné.
Mais malgré mes pleurs et mes cris, elle m'a emmené.

On m'a fait changer de nom, de prénom, de lieu et de
date de naissance.
De pays, de patrie, d'amis.
Pendant des années je n'ai plus su qui j'étais.

A dix-huit ans, j'ai eu le droit de retrouver mes parents.
On m'a informé qu'ils avaient été incarcérés pour viol,
pédophilie, enlèvement de mineurs et séquestrations
aggravées.

Je n'ai pas été les voir.
Tout ce que j'ai appris sur eux m'a sidéré, tétanisé,
horrifié, dégoûté,...

Ma mère si douce, si aimante.
Mon père si attentionné.

Je vivais avec des monstres sans n'avoir jamais rien
remarqué.

*

PRESUME COUPABLE

Quand je t'ai rencontré, je suis tombée amoureuse de ton charisme, de ton phrasé, de ton éloquence, de ta bienséance, de ton autorité.

Tu étais si sûr de toi, si critique.

Tes propos étaient fondés, calibrés, travaillés, mesurés.

Tu avais une manière de t'exprimer qui laissait tout le monde pantois.

Après toi, plus personne n'osait rien ajouter.

Tu étais beau et élégant dans ta robe.

Tu semblais tout savoir, tout maîtriser.

Rien ne te faisait peur.

La partie adverse n'avait qu'à bien se tenir.

Tu ne comptais pas leur faire de cadeau.

De cinq ans mon aîné, je venais te regarder plaider et j'espérais un jour te ressembler.

Tu connaissais les lois sur le bout des doigts.

Chaque article.

Chaque paragraphe.

Chaque alinéa.

Rien ne pouvait t'échapper.

Pour moi, tu étais le plus grand et le plus emblématique des avocats.

Un exemple que personne ne pouvait égaler.
J'aurais pu passer des heures à t'écouter.
Je te trouvais juste et tellement proche de la réalité.
Je t'admirais et je n'étais pas la seule.

Tu as défendu tant de causes, tant de drames, tant de familles dans le désarroi.

Mais ça ne te suffisait pas.
Toi, tu voulais la reconnaissance.
Pas celle de tes pairs, du barreau, de la cour, des jurés ou des magistrats.
Celle des médias, de la presse.
Celle de la haute société.
Tu voulais faire la Une des journaux télévisés.

Alors tu as décidé de défendre l'indéfendable.
L'ignoble.
L'innommable.
Le pervers.
La pourriture.
L'ordure.
L'abjecte.
Le détritrus de notre société.
Celui qui ne mérite même plus d'être entendu.
Toi, tu l'as défendu.
Toujours avec la même hargne, les mêmes convictions, les mêmes stratagèmes.

Tu aurais tout fait pour que ton visage soit connu et reconnu.
Pour que la pire crapule soit libérée.

Celle que rien ne peut plus innocenter.
Celle que tout le monde voudrait oublier.
Celle qui, par ses actes, a perdu toute humanité.
Pour y arriver, tu as continué à paraphraser.
A nier l'évidence.
A trouver l'erreur.
A tenter de démontrer la faille.
A chercher le vice de procédure.

Aujourd'hui quand je t'écoute, cela n'a plus rien à voir
avec un plaidoyer.
C'est une mascarade, une pièce de théâtre, une abjecte
mise en scène.

Plus tu es médiatisé, plus tu penses t'élever dans la
société et laisser ton nom à la postérité.
Plus je me suis mise à te détester.

Tu sembles chaque jour plus sûr de toi.
Tu es de plus en plus éloquent, mais plus à bon
escient.
Tu penses pourtant que cela me rend fier de toi mais
chaque fois que je te vois, mon cœur hait tout ce que
tu es.

Quand tu rentres, je feins de dormir.
Il m'est devenu insupportable de sentir ton souffle, ta
présence et encore moins tes mains sur mon corps.
Ta vue m'est devenue insoutenable.

L'homme que j'ai tant aimé, tant admiré a disparu.
Je n'éprouve plus que mépris, écœurement et dégoût à
ton égard.

Le 20 mai, quand tu es rentré avec ton air supérieur et ta bouteille de champagne à la main, tu pensais que j'allais te féliciter. Que nous allions fêter la victoire du salopard que tu avais fait relâcher.

Moi, je t'attendais avec mes valises bouclées.
Prête à te quitter.

Il m'était impossible de rester un instant de plus à tes côtés.

*

UNITE 812

Ma maman vit ici depuis quelques temps.
Je ne sais plus très bien depuis quand mais cela fait
déjà très longtemps.

Elle est partie un vendredi pendant que j'étais à l'école.
Ce soir-là, j'étais contente de voir mon papa devant les
grilles de la cour de récré.

C'était la première fois qu'il venait me chercher.
Il m'a prise dans ses bras et il m'a serrée très fort
contre lui.

Il m'a dit qu'il m'aimait et qu'il serait toujours là pour
moi.

J'ai trouvé ça gentil.

Puis, il m'a donné la main et nous avons marché sur le
trottoir.

En passant devant la boulangerie, il m'a acheté un
gâteau au chocolat.

Avec maman, on ne fait jamais ça. On attend d'être
chez nous pour prendre le goûter qu'elle m'a préparé.
Mais le gâteau était très bon et j'ai tout mangé.

En entrant dans l'appartement, il n'y avait personne.
C'était bizarre tout ça...

Mon papa avait l'air un peu gêné. Je me demandais
bien ce qu'il essayait de me cacher.

Finalement, il m'a dit de venir sur ses genoux. Il avait des choses à m'expliquer.

Je n'ai pas tout compris car cela paraissait un peu embrouillé.

Ce que j'ai retenu c'est que ma maman était très fatiguée.

Qu'elle avait besoin de calme et de repos et que des gens allaient bien s'occuper d'elle dans une clinique spécialisée.

Il m'a dit aussi que nous irions la voir mais que je devrais être très sage et bien me comporter.

Ne pas pleurer et ne pas crier.

J'ai dit que j'étais d'accord.

Tout pourvu que je puisse la retrouver.

Le samedi, nous sommes partis de bonne heure.

Nous avons quitté la ville et nous avons roulé longtemps à travers les champs.

Le trajet était monotone et je me suis endormie.

A mon réveil, nous étions devant un gros bloc de béton.

C'était étrange de voir une telle construction au milieu de nulle part.

Il n'y avait personne à l'extérieur.

Tout était calme, comme si personne ne vivait là.

Pour entrer nous avons dû sonner et mon papa a dû montrer sa carte d'identité.

Ici les gens devaient être très fatigués car ils étaient tous en pyjama et en peignoir en pleine journée.

Certains semblaient si fatigués qu'ils ne savaient même plus marcher alors on les avait mis dans des fauteuils à roulettes.

D'autres étaient pires encore, ils étaient dans leur lit et semblaient complètement divaguer.

Presque tous avaient des fils qui reliaient leur bras à des portiques métalliques.

Au bout des fils, il y avait des sachets plastiques.

Dedans, il y avait du liquide.

Souvent de l'eau. Parfois de la grenadine.

Certains avaient même du liquide bleu.

J'aurais bien voulu savoir quel goût il avait celui-là mais je n'ai pas osé le demander.

Au bout du couloir, nous avons pris l'ascenseur et nous sommes montés au 8ème étage.

Sur les portes il était écrit : UNITE 812 -
ATTENTION DANGER

Nous avons à nouveau dû sonner et une dame en blanc est venue vérifier nos identités.

Dans ce couloir-là, les gens paraissaient beaucoup plus agités.

Certains criaient.

D'autres tapaient sur les murs.

Une dame se cognait la tête contre une table.

Un monsieur courait dans le couloir, les fesses au vent et une dame en blanc essayait de l'attraper en brandissant sa culotte de pyjama et en criant : Revenez Monsieur Dumas !

Que pouvait bien faire ma maman dans cet endroit ?
Surtout si elle avait besoin de calme et de sérénité...

Quand nous sommes arrivés dans sa chambre, je ne
l'ai pas tout de suite reconnue.

Elle était allongée sur le dos sans même un oreiller.
Sa tête était maintenue au lit par une sorte de sangle de
cuir.

Ses mains et ses pieds aussi.

L'infirmière a dit à mon père qu'elle venait juste de se
calmer mais que maintenant elle allait dormir jusqu'à
demain et qu'on ne pouvait plus la réveiller.

Nous nous sommes assis à ses côtés.

Nous l'avons regardée.

A un moment, j'ai proposé à mon papa de l'embrasser
en me disant que peut-être cela allait la réveiller.

Il m'a souri, du sourire le plus triste que j'ai eu à
regarder.

Au bout d'une demi-heure nous sommes repartis.

Il ne servait à rien de rester.

La dame en blanc nous a dit que la prochaine fois cela
irait mieux.

Au moment de monter dans la voiture, nous avons
beaucoup pleuré.

Puis, d'épuisement, je me suis endormie et mon papa
a roulé.

Nous sommes rentrés chez nous, tristes et épuisés.

Ensuite le temps a passé....

Cela fait presque trois ans que nous vivons son enfermement.

*

ZOLA

Je suis là...
Allongé sur le sofa...
Je suis bien...
Je ne me soucie de rien.
Je sommeille.
Je somnole.
Parfois je bâille.

Je suis rassuré car je sais que tu es là, près de moi.
Tu prépares le repas et ça sent bon.
J'avoue que j'ai de la chance, tu es une très bonne cuisinière.

Je me détends.
Je regarde un peu la télé.

Pour l'instant, il pleut mais si j'en crois la météo cela devrait s'arranger.
On pourrait peut-être sortir...
Aller se promener...
Si tu veux on pourrait faire les magasins, cela ne me dérange pas tant que ça.
Evidemment, je préfère une balade dans les bois ou les prés, mais j'aime aussi quand nous allons en ville et que nous regardons les vitrines.
Celle du boucher, du boulanger, du fromager mais celle que je préfère c'est celle du charcutier.

Quand nous entrons le saluer, il nous laisse toujours goûter une tranche de jambon, un petit bout de pâté ou une salaison qu'il vient de créer.
C'est un joli moment de découverte.

Ensuite, nous rentrons.

Heureux de notre promenade et remplis de l'air que nous avons respiré.

Je me repose un peu pendant que tu fais mijoter le dîner.

Nous nous entendons bien.

Notre amour est sans condition.

Après le repas, tu t'installes près de moi.

C'est bon de sentir ta main sur mon corps.

Tu es douce et câline.

J'ai tant de chance de t'avoir rencontrée.

Tu n'as que moi.

Je n'ai que toi.

Nous étions faits pour nous rencontrer.

Tu avais ta vie, pas toujours simple, pas toujours rose.

Moi, j'avais la mienne, dans cet endroit pas trop mal tenu mais sans confort et sans amour.

Je ne sais toujours pas pourquoi tu m'as choisi mais je t'en serai éternellement reconnaissant.

Tu n'es certes pas la plus jolie maîtresse et je n'ai pas le plus beau pédigree.

C'est à cause de lui que tu m'as appelé Zola.

Mon nom devait commencer par Z et Zola c'est imposé à toi.

Je trouve que tu as bien choisi.

Il me donne l'impression d'être intelligent voire même érudit.

Je te remercie pour tout ce que tu fais pour moi et quoi qu'il arrive je te resterai fidèle.

Si j'en crois ce que j'ai vu, cela doit te changer des hommes que tu as connus.

Tu ne seras jamais seule et tu n'auras jamais froid.

Je sais à quel point tu es attachée à moi.

Et moi, je ne pourrais plus vivre sans toi.

*

DE BETON ET DE FER

On me dit dure, inflexible, intransigeante, véhémence, sévère, tranchante, cassante, impétueuse, rigide.

Trop peu malléable.

Trop droite.

Trop sérieuse.

Trop fière.

Trop snob.

Trop bourgeoise.

On m'a déjà traitée de salope, de pute, de connasse, de poufiasse, de garce, de monstre, d'avorton, de chienne, de raclure, de détrit, de nullité, de parvenue, de fille de Satan ou de fille à papa, d'impure, de mécréante, de frigide, de ménopausée, d'angoissée, de mal baisée,...

On m'a dit aussi d'aller me faire enculer, foutre, voir chez les Grecs, chez les Turcs, chez les noirs... selon l'origine de mes interlocuteurs.

On m'a promis de me couper un doigt, une oreille, la langue, la tête.

De m'attraper dans un coin ou de s'occuper de moi à la sortie.

De me prendre en otage et de me torturer jusqu'à ce que mon père ne puisse plus me reconnaître.

De me violer dans les bois juste à côté et de me laisser pour morte.

De me vitrioler ou de me brûler.

De me faire suivre et de venir m'égorger dans mon sommeil.

De me crever.

Certains ont essayé la méthode douce en me flattant sur mes beaux yeux, mon chemisier ou mes boucles d'oreilles, ma coupe de cheveux si j'ai l'audace d'en changer.

D'autres ont essayé avec des mercis Madame, je vous jure Madame, je ne le ferai plus Madame, je vous en prie Madame, mettez-vous à ma place Madame, c'est pas moi Madame, je suis innocent Madame,...

Dans ce cas-là ils arrivent même à verser une larme et les plus entraînés à pleurer.

D'autres tremblent de la tête aux pieds.

D'autres encore feignent le malaise, un cœur qui s'emballe, une douleur subite, un problème respiratoire voire une chute pour les plus audacieux.

Le tout est de ne pas flancher, ni avec les plus virulents, ni avec les plus fourbes.

Ne pas avoir peur des uns et ne pas craquer pour les autres.

Rester sûre de soi.

Analyser chaque expression du visage, chaque geste, chaque parole afin de détecter les mensonges, les manigances, les faussetés.

Parfois, ce n'est pas facile. On peut s'y tromper.

Il faut toujours rester vigilant pour sa propre sécurité et celle des autres.

Je n'ai pas droit à l'erreur.

Une erreur ne me serait pas pardonnée.

Chaque rendez-vous peut être le dernier.

Mais malgré tout cela, il faut pouvoir rester objective,
à l'écoute.

Ne pas se fermer à la possibilité qu'un être peut
malgré tout changer, évoluer, tenter de s'en sortir pour
redémarrer un jour une nouvelle vie quelque part.

C'est peut-être pour cet infime quota que je supporte
tout ça.

Pour cela aussi que chaque jour, je me lève à 5h30 du
matin.

Que mon petit-déjeuner se résume à trois cigarettes et
deux tasses de café bien serré.

Qu'à 6h30, je suis dans le train et qu'à 7 heures,
je franchis les grilles pour démarrer ma journée
d'insultes, d'injures, de pardons, de mensonges, de
menaces,...

Pourquoi ai-je choisi cette vie ?

Pourquoi n'ai-je pas d'homme, d'enfant, de chien ?

Pourquoi n'ai-je jamais été plus loin que Nîmes ?

Pourquoi mes amis m'ont-ils tous fuit ?

Pourquoi ai-je cette sensation de fragilité, de
vulnérabilité, d'inutilité ?

Je me sens si démunie, si déprimée, si faible.

Pourquoi ai-je accepté chaque jour de me faire
enfermer comme si moi aussi j'avais commis
l'irréparable ?

Pourquoi ma seule amie est ma cigarette et mon seul
ami mon verre de vin ?

Personne ne sait que derrière ma carapace, derrière cette femme forte qui représente la loi et la justice, derrière cette directrice de prison se cache une femme tétanisée qui ne sait plus comment s'évader de l'enfermement dans lequel elle s'est, jour après jour, emmurée.

Je voudrais fuir ce monde carcéral.

Fuir ces hommes, ces murs, ces barreaux, ces verrous, ces mitards, ces clés, ces cellules,...

Fuir ce monde de violence, de peur, de douleur, de hargne,...

Retrouver une vie simple.

Une vie où je pourrais être libre.

Emplir mes poumons d'air et mon regard de toutes les beautés du monde.

Voyager et, pourquoi pas, rencontrer un homme.

Faire l'amour, encore et encore.

Rire et chanter et ne plus sentir la boule qui m'opprime le ventre et m'empêche de respirer.

Cesser de voir la noirceur, le gris, le béton et le fer qui m'entoure.

Retrouver un monde en couleur.

Humer les fleurs, les fruits et l'odeur de la mer.

Regarder le ciel et son immensité.

Cesser d'avoir peur au bruit d'une porte ou d'un volet qui claque dans la nuit.

Cesser de me faire bouffer.

Demain, je donnerai ma démission.

Je sais que je pleurerai mais c'est la seule solution pour sauver ma peau.

Quinze ans de prison, sans jamais avoir tué, c'est long... beaucoup trop long.

Demain c'est décidé, je m'en vais.

*

C'EST MA VIE

Je m'appelle Elisabeth mais personne ne m'a jamais appelée comme ça.

Ma mère m'appelait Lili et mon père Eli.

Plus tard, à l'école, mes amies m'appelaient Beth ou Betty.

Mon premier petit ami m'appelait Lisa et mon premier amour Elisa.

Aujourd'hui j'ai soixante ans et tout le monde m'appelle Zaza.

Je vis dans un deux-pièces à Bruxelles.

Entre le Gare du Nord et la Gare du Midi.

Ce n'est pas luxueux et assez petit mais ça me suffit car je n'y passe que peu de temps.

Je viens ici pour finir ma nuit et faire la grasse matinée.

Vers 11 heures, je me lève pour prendre mon petit-déjeuner et me délasser dans un bain bien chaud.

Vers 12h30, je pars à pied rejoindre mon « bureau ».

Je ne commence jamais à travailler avant 14 heures mais j'aime arriver avant l'heure afin de voir mes collègues, mes complices, mes amies, mes confidentes.

Nous nous donnons rendez-vous chez le petit Paki pour refaire le monde et pour échanger sur la nuit que nous venons de passer.

Parfois on traîne un peu.

Les après-midi sont généralement assez calmes.
On peut se permettre d'arriver avec un léger retard.

Ici, nous avons toutes des surnoms.
C'est plus convivial et plus facile pour les clients.

C'est souvent Nana qui donne le signal de départ.
Alors on s'embrasse et on se souhaite bon courage et bonne fortune.

On vérifié que tous nos GSM sont bien allumés car dans notre métier ce petit appareil est devenu une sécurité.

A 15 heures, au plus tard, je pars ouvrir mon enseigne.

La première demi-heure, je travaille à bureau fermé.
C'est le temps qu'il me faut pour changer de peau.
Pour qu'Elisabeth, Beth, Betty, Lili, Eli, Lisa, Elisa deviennent Zaza.

Je prends bien soin de mon maquillage et j'enduis mon corps de lait d'amande douce.

Je me parfume légèrement. Il ne faudrait pas gêner le client.

J'enfile mes sous-vêtements.

Je choisis toujours la couleur en fonction de mon humeur.

J'affectionne particulièrement le fuchsia et le rouge pour le soir mais en journée je me préfère en noir, en perle ou en ivoire.

Je me recoiffe et quand je me sens présentable je tourne la clé, j'allume les lumières et j'ouvre les tentures.

Je m'installe sur mon tabouret. Il est très important que je sois assise confortablement car, comme je n'ai plus vingt ans, j'attends parfois un peu plus longtemps mon client.

Il finit toujours par arriver.

J'ai mes habitués.

J'ai aussi quelques petits nouveaux et quelques gars de passage.

C'est assez flatteur, à soixante ans, de voir encore le désir dans les yeux du chaland.

Entre 17 heures et 19 heures, il y a toujours un pic d'affluence.

Ça correspond à la sortie des bureaux et à une furieuse envie de baiser avant de rentrer retrouver leur femme et leur nichée.

Ensuite ça se calme jusqu'à 21 heures.

Celles qui ne sont pas prises en profitent pour se restaurer chez Dédé.

Il faut toujours garder quelques enseignes allumées.

Il ne faudrait pas que nos clients partent à la concurrence.

Les temps sont durs depuis que les filles de l'Est sont arrivées.

Cette viande fraîche a fait beaucoup de tort à notre métier mais vu qu'elles sont toutes maquées on n'a pas intérêt à broncher.

Nous, nos macs ont les a tous virés.

Notre liberté a un prix et il ne faudrait pas tout gâcher.

Voilà, ça c'est ma vie.
Mais ne vous inquiétez pas.
Je l'ai choisie et je l'aime comme ça.

*

LA DIFFERENCE

Souvenez-vous quand Bernard a perdu Caroline dans ce terrible accident de voiture en décembre 2014.

Quelles ont été nos réactions ?

A tous.

Sans exception.

Nous avons volé à son secours dès le premier jour.

Certains étaient avec lui à l'hôpital.

D'autres l'ont accompagné à la morgue pendant que nous réconfortions leurs parents et leurs enfants.

A compter de ce jour, nous ne l'avons jamais lâché.

Nous l'invitions à manger ou lui préparions des petits plats s'il ne voulait pas sortir de chez lui.

Nous allions à tour de rôle récupérer ses enfants et les gardions chez nous pour le goûter, les devoirs, le repas du soir, la nuit et même parfois le week-end.

Dans toutes les bouches on entendait :

« Le pauvre, il est si jeune ! »

« Ils allaient si bien ensemble. »

« Que va-t-il devenir ? »

« Quelle tragédie ! »

« Comment va-t-il faire maintenant ? »

« Et les enfants ? »

« Et son travail ? »

« Il a tant de choses à gérer ! »

« On ne le laissera jamais tomber ! »

Il ne se passait pas un jour sans que l'on ne s'inquiète de lui et de sa famille.

Je nous vois encore autour de la piscine, l'été 2015, pour le BBQ auquel Béa et Max nous avaient tous conviés.

Quand Bernard est arrivé, avec dans la main gauche, une bouteille de champagne et dans la droite, la main de Marion, personne n'a bronché.

Nous nous sommes bien sûr tous discrètement regardés mais personne n'a moufté.

Pas un seul ami n'a considéré que Bernard avait exagéré en nous imposant une nouvelle compagne.

Personne ne semblait gêné en pensant que seulement six mois nous séparaient de ce jour fatal où tout avait basculé.

Bien au contraire.

Dans la cuisine, on chuchotait :

« Elle est pas mal ! »

« Tu crois que c'est sérieux ? »

« J'espère qu'elle aime les enfants. »

« C'est bien pour lui, cela va lui changer les idées. »

« Il a droit au bonheur. Il n'a que trente-neuf ans ! »

« De toute façon Caroline ne reviendra pas... »

« C'est un bon moyen de faire son deuil. »

« Elle a de jolis yeux, tu ne trouves pas ? »

« Oui, elle a l'air sympa. »

« Ça fait plaisir de le voir à nouveau sourire ! »

Tout le monde semblait enchanté.
Personne n'avait rien à contester.
Même ses enfants semblaient déjà heureux de cette
nouvelle maman.

Il y a maintenant quatorze mois que j'ai perdu Nicolas.
Bien sûr, vous avez tous été là.
Mais quand je vous ai présenté Simon, rien ne me
préparait à ça.

Plus de la moitié d'entre vous m'a abandonnée et
ceux qui sont restés n'hésitent pas à me faire certaines
réflexions comme :

« Tu ne crois pas que c'est trop tôt ? »
« Tu as déjà oublié Nicolas ? »
« Peut-être que tu ne l'aimais plus vraiment... »
« Moi, je ne pourrais jamais me comporter comme
toi. »
« Tu sais, on parle de toi et pas toujours de façon
sympa. »

Effectivement j'ai aussi entendu que j'étais :

« Une pute ! »
« Une traînée ! »
« Que je ne méritais pas Nicolas. »
« Que c'était une honte ! »
« Qu'une femme bien ne faisait pas ça ! »
« Que je donnais un mauvais exemple à mes enfants. »
« Que mon mari devait se retourner dans sa tombe. »

Alors, mes « amis » aujourd'hui je vous le dit, si c'est ça que vous pensez de moi, je veux que vous sachiez que :

« Je vais refaire ma vie. »

« J'aime Simon et Simon m'aime. »

« Vous ne pourrez rien y changer. »

« J'ai aimé Nicolas à la folie mais il n'est plus là et je n'ai aucun pouvoir de le ramener vers moi. »

Alors, si vous ne m'acceptez pas comme ça... tant pis.

Moi, je continue ma vie.

Avec ou sans vous.

Mais certainement pas sans lui.

*

LA VILLA

Cet été avait quelque chose de particulier.

Je n'étais encore jamais venue dans cette villa sans ma famille près de moi.

Chez nous, c'était une tradition.

Depuis trente ans, nous passions le mois de juillet sur une petite île grecque complètement retirée de l'agitation.

Si je me souviens bien, la première fois que nous y avons débarqué, j'étais enceinte de mon fils aîné, Thibaut.

Il vit maintenant sur un autre continent, avec sa femme et ses enfants.

Ensuite, j'ai eu Thomas.

Il est pilote de ligne pour une compagnie dans les Emirats.

Puis, il y a eu Félix, le petit dernier.

Celui que l'on n'attendait plus vraiment mais que l'on espérait secrètement.

J'ai une très jolie famille.

J'ai été très heureuse.

Cela aurait pu continuer mais le destin en a décidé autrement.

Disons plutôt que le démon de midi est passé par là et qu'il a pulvérisé tout ça...

Ce démon porte un nom.

Alice.

Alice était l'assistante dentaire de mon mari.

Après avoir été sa maîtresse pendant quelques mois, elle est aujourd'hui la femme qui dort dans ses draps.

C'est fou quand j'y pense, Thibaut et elle sont nés la même année.

Evidemment, elle n'est pas partie qu'avec mon mari.

Elle a aussi pris ma maison avec piscine à Neuilly, l'appartement au ski, la Jeep,...

Elle a pris ma place.

Elle a pris ma vie.

Après les moments de colère, de pleurs, de supplications, d'implorations, il me reste la tristesse, la déception, l'amertume.

Il me reste surtout les souvenirs...

Ces souvenirs qui prennent plaisir à constamment voyager dans ma mémoire.

Impossible de les arrêter.

Il y en a tellement.

Pour Alice aussi, il y en a trop.

C'est pour cela qu'elle ne voulait pas venir passer l'été dans cette villa.

Sans doute avait-elle peur que mon fantôme vienne la hanter.

Finalement comme la location était déjà payée, Paul m'a proposé de venir m'y reposer.

Quand je pense à ce qui nous est arrivé, je me dis qu'il est comme la majorité des hommes, cultivant cette peur du vieillissement.

Cette peur de ne plus être séduisant.

Cette peur de ne plus attirer le genre de femmes qu'il attirait avant.

C'est sans doute humain...

Même si je trouve cela pathétique, grossier, vulgaire et presque puéril, ou finalement... complètement ridicule.

Evidemment, il est persuadé que son histoire est différente.

Qu'elle l'aime pour ce qu'il est et non pour son argent.

D'ailleurs, il semblerait qu'ils parlent déjà d'un enfant.

Lui trouve cela merveilleux.

Il ne comprend pas que ce bébé servira juste à le ferrer.

A faire en sorte qu'elle aussi ait un héritier.

C'est fou ça !

On l'a vu cent fois chez les autres et Paul était le premier à en rigoler.

Il était si sûr de lui, si sûr de son amour pour moi et si sûr que cela ne nous arriverait pas.

C'est étrange d'être ici.

Sans lui.

Sans les enfants.

Pour eux, c'est différent... ils sont adultes maintenant...

Mais sans Paul...

C'est compliqué.

Il était mon complice, mon allié, mon confident, mon mari, mon amant, parfois mon frère...

Nous avons tout fait ensemble.

Les fous, les quatre cents coups, le tour du monde, la java...

Nous avons les mêmes amis, les mêmes envies, les mêmes passions...

Je lui racontais mes histoires...

Il me racontait ses implants, ses couronnes, ses patients...

J'avais l'impression qu'on ne s'ennuyait jamais...

Comme c'était trompeur...

Cet après-midi, j'ai été faire quelques courses pour le repas du soir.

C'était terrible.

Tout le monde me regardait et me demandait si Paul allait bien.

S'il arriverait bientôt... et si nos enfants seraient avec lui.

Certains espéraient déjà nous inviter pour manger une moussaka.

D'autres me donnaient du tzatziki et du tarama car ils savent à quel point il aime ça.

Je n'ai pas eu le courage de leur parler de nous...
De leur expliquer.
Je n'ai pas eu le courage de leur dire que c'était la
dernière fois.
Que nous ne reviendrions jamais ici.
Que notre amour était fini.

En fin d'après-midi, j'ai fermé les volets.
J'ai fermé la porte.
J'ai bouclé mes valises.
Je suis partie à pied jusqu'au port.
J'ai attendu le bateau en regardant tous ces endroits où
nous avions dîné, ri et dansé.
Tous ces endroits où nous nous sommes aimés.

Revenir ici sans lui était une très mauvaise idée.
La pire que l'on puisse avoir.

Ici, il est partout...
Il est en tout...
En chaque couleur, en chaque son, en chaque chanson,
en chaque sourire, en chaque rire, en chaque bouche,
en chaque vague,....

Je lui en veux tellement de nous avoir abandonnés....
De m'avoir abandonnée.

Je quitte cet endroit.
Je quitte cette villa.

Ici, sans lui, cette île n'existe pas.

SOMBRES RETROUVAILLES

Je l'ai immédiatement reconnu.

Malgré toutes ces années, il n'avait pas tellement changé.

Quelques petites rides au coin des yeux et quelques cheveux gris lui donnaient encore plus de charme que dans mes souvenirs d'adolescent.

Son sourire éclatant, ses dents blanches parfaitement alignées, ses yeux de braise, son regard ténébreux, son teint hâlé.

Rien n'avait foncièrement changé.

Il y avait aussi cette prestance, cette grandeur, cette ligne parfaite, ce corps élancé qu'il avait pris soin de sculpter.

C'était vraiment un plaisir de le rencontrer par hasard dans ce supermarché.

Nous avons échangé quelques mots et nos numéros. Nous nous sommes promis de nous revoir bientôt et nous nous sommes embrassés avant de nous quitter.

Trois jours plus tard, il m'a téléphoné pour me proposer un déjeuner.

Nous avons trouvé une date pas trop éloignée et le jour dit nous nous sommes retrouvés dans une brasserie près de la Bastille.

Nous avions tant de choses à nous dire.

Nos vies, nos familles, nos métiers,...

Il voulait tout savoir.

Alors, je lui ai raconté mon choix pour des études de droit.

Ma rencontre avec ma femme, avocate au barreau de Paris. Nos deux enfants beaux et intelligents.

Notre appartement de 200 mètres carrés à Neuilly.

Nos prochaines vacances au ski,...

Il était heureux pour moi.

Heureux de savoir que j'avais bien réussi.

Que la vie semblait m'avoir donné tout ce qu'un homme peut espérer.

Que je le méritais car j'étais quelqu'un de bien.

Ensuite, il m'a beaucoup parlé de lui.

De son travail de chirurgien à la Salpêtrière.

De son divorce après quinze ans de mariage.

De sa fille qui vivait maintenant principalement avec sa mère et son beau-père.

Il avait perdu ses parents mais malgré tout cela, il se disait heureux.

Nous n'avons pas vu le temps passer et nous nous sommes quittés un peu frustrés.

Il restait encore tellement de choses à évoquer.

Quelques jours plus tard, j'avais déjà envie de le revoir.
Alors, cette fois, c'est moi qui l'ai appelé.
Il était très occupé mais il allait s'arranger pour que
l'on puisse passer une soirée ensemble.

Le mardi suivant nous nous sommes retrouvés dans
un restaurant des Champs-Élysées.

Il avait tant de questions à me poser et moi tant de
plaisir à lui raconter mon parcours, mon métier, ma
destinée.

Je lui ai dit à quel point je vivais la vie dont j'avais
toujours rêvé, la chance que j'avais eu de rencontrer
ma femme.

Que depuis qu'elle était près de moi, j'étais un homme
comblé.

Qu'elle était si belle, si attentionnée, si élégante, si
cultivée.

Que notre coup de foudre durait depuis vingt ans
et que chaque jour en me réveillant à ses côtés, je
remerciais mon ange gardien de me l'avoir envoyée.

Il trouvait cela merveilleux.

Lui aussi vivait une idylle mais la sienne était cachée.

Il était tombé éperdument amoureux d'une femme
mariée.

Il était convaincu qu'elle était celle qu'il attendait
depuis toujours.

Qu'elle était son alter ego, sa passion, son grand
amour.

Il ne s'était jamais senti aussi bien avec quelqu'un et
sexuellement leurs corps avaient été créés pour s'aimer.
Evidemment, il y avait une ombre au tableau.

Le mari.

Elle le lui avait décrit comme un despote, alcoolique, jaloux et possessif.

Un raté, un moins que rien.

Il m'avoua qu'il avait déjà envisagé de le tuer mais que je ne devais pas m'inquiéter, il savait raison garder.

J'étais très étonné et même choqué par ses confidences puis je me suis dit qu'il s'agissait peut-être d'un signe de confiance.

En même temps, en tant qu'avocat cela ne me plaisait pas qu'il me parle de ça.

Que cherchait-il à me demander ?

J'ai mis tout cela sur le compte d'un repas trop arrosé et en le quittant, j'étais heureux de retrouver ma femme et mes enfants.

Cette soirée m'avait pas mal perturbé et j'avais décidé de ne plus l'appeler, mais très vite il m'a relancé.

Sa maîtresse avait réussi à se libérer et il avait très envie de me la présenter.

Il avait également insisté pour que ma femme vienne se joindre à nous.

Cette idée me permit de relativiser.

En présence de nos compagnes, il n'allait certainement pas aborder de sujets déplacés.

Nous avions rendez-vous à 19 heures au Café de la Paix.

A 18h30, ma femme m'a appelé. Elle était désolée mais sa réunion n'était pas terminée et elle craignait de ne pouvoir nous rejoindre que plus tard dans la soirée.

J'étais très contrarié mais je ne pouvais plus reculer.
J'étais coincé.

Je suis parti à mon rendez-vous.
Comme il faisait très beau en cette fin de journée d'été
et que j'étais le premier, je me suis installé sur la terrasse
et j'ai commandé un vin blanc.

Quand je les ai vus arriver, mes bras m'en sont tombés.
Cette femme pour qui il aurait tué était la mienne.

Elle était pendue à son bras et riait à gorge déployée.
Leur complicité était telle que je n'ai eu qu'une idée, fuir
cet endroit.
Partir sans me retourner.

Cette rencontre dans ce supermarché avait-elle
réellement été le fruit du hasard ou savamment
orchestrée ?
Avait-il eu dès le départ l'intention de nous confronter
ou comptait-il sur cette confrontation pour que je la
quitte et qu'il puisse la récupérer ?
M'avait-il tendu un guet-apens ou ignorait-il que cette
femme était la mère de mes enfants ?

Je ne le saurai jamais...
Je ne suis pas rentré chez moi.
J'ai fui ma vie, ma famille, mon pays.
Le soir même j'ai pris un vol à Orly.
Le choc était trop violent.
Je veux être amnésique à présent.

*

VOIE SANS ISSUE

C'était l'été dernier.

Je devais retrouver mon père et ma belle-mère à Aix-en-Provence pour les grandes vacances.

Je n'étais pas très emballée.

Je n'avais pas envie de leur servir de baby-sitter pendant qu'eux allaient s'éclater dans les endroits branchés.

Ma mère m'avait dit de me méfier.

C'était toujours comme ça avec les nouvelles meufs qui se font engrosser.

Elles espèrent juste un héritier et une fois qu'il est là, elles recommencent à se pomponner, à faire la fête et à s'enivrer.

Mon père m'avait promis que je ne craignais rien, qu'elle était tellement folle d'Anaïs, qu'elle ne voulait plus la quitter.

J'ai même cru comprendre que ça commençait à l'agacer.

Fini les grasses matinées, les sorties et les galipettes au petit-déjeuner.

Il m'avait même laissé entendre que sa belle idylle avait déjà beaucoup changé.

Moi, je ne savais pas trop où je mettais les pieds.

J'espérais juste qu'on me foute la paix.

Que je puisse bouquiner, bronzer, dormir et bouffer.
Quinze jours pour moi.
Je les avais mérités.
Bac avec mention.
J'avais bien bossé.

Je l'ai tout de suite repéré.
Il arpentait le quai en tirant son bagage d'une main et
en scrutant son Iphone de l'autre.
Le train n'était pas encore entré en gare et je n'avais
rien d'autre à faire qu'à le regarder.

Il avait de l'allure dans son blouson de cuir bien taillé
et son jeans bleu foncé. Son pull à col roulé et son
écharpe marine et beige qui s'accordaient parfaitement
à ses bottillons cognac.
Sa démarche était assurée.
Il avait une classe innée.
Il était beau et il le savait.

Il était beaucoup plus vieux que moi mais ça ne me
dérangeait pas.

Quand le train est arrivé, je l'ai perdu de vue.
Chacun tentait de trouver son entrée, sa voiture, son
siège.

Quand je me suis enfin installée, il était là.
Juste en face de moi.
Il ne m'avait toujours pas remarquée et il ne savait pas
que je l'observais depuis son arrivée.

Il lisait des magazines et semblait très inspiré.
Il a envoyé quelques SMS et a somnolé.

Il ne me voyait pas.
J'étais transparente.

J'ai tenté de lui toucher le pied mais il l'a reculé.
Dès qu'il levait les yeux, j'essayais de les capter.
J'ai esquissé un sourire auquel il n'a pas sourcillé.
Il semblait hermétique aux charmes que je tentais de déployer.
A un moment, je me suis mise moi aussi à somnoler.

Quand je me suis éveillée, il avait disparu.

Peut-être était-il descendu lors d'un arrêt ?
Peut-être était-il au bar ?
Instinctivement, je me suis levée pour le chercher.
J'ai traversé le couloir qui me séparait du bar, j'espérais l'y trouver.
Il n'y était pas.
J'ai repris le chemin en sens inverse.

En passant devant les WC, j'ai été happée.
Il était là.
Face à moi, dans cette toilette.
L'endroit était si étroit que nous y étions collés.
Je n'osais respirer.
J'avais rêvé de ce moment, mais maintenant je le trouvais inconvenant.

Il m'a immédiatement arraché mon chemisier et m'a léché les seins.

En même temps, il glissait ses doigts sous ma jupe et se frottait contre moi.

Cela m'excitait et me révoltait.

Nous n'avions pas échangé un mot, pas un sourire, pas un regard, pourtant il entrait maintenant en moi avec violence.

Son excitation était animale et malhabile.

Je me sentais bafouée dans mon adoration.

Je l'avais pris pour un homme bien, un gentleman.

Pour lui, je n'étais sans doute qu'une petite traînée.

Une simple allumeuse.

C'est vrai que j'avais tout fait pour l'attirer et j'en étais encore plus ravagée.

J'en prenais conscience pendant qu'il me retournait et qu'il faisait cogner ma tête contre la chasse d'eau.

Mes cris et gémissements étaient assourdis par le roulis incessant de ce train qui poursuivait sa course vers le Sud.

Dès qu'il a jouit, il s'est retiré.

Il s'est rincé les mains.

Il s'est rajusté et sans me regarder, il a quitté les WC.

Je me suis assise sur la lunette des toilettes et j'ai pleuré.

Je n'avais pas réalisé ce que j'avais éveillé en lui
alors que j'étais pleine d'illusions en entrant dans ce
compartiment.

Je n'ai plus osé regagner ma place.
Je suis restée assise sur la cuvette, j'avais trop honte de
me montrer.

Les passagers venaient parfois frapper.
Je ne répondais pas.
Ils ne s'acharnaient pas.
Ils allaient plus loin sans se soucier de ce qu'il s'était
passé là, dans cet endroit.

Quand nous sommes enfin arrivés, j'ai attendu
longtemps avant de sortir et d'aller récupérer mes
affaires.

J'avais peur de le croiser.
Peur de son regard.
Peur de ma culpabilité.
Mais, il avait une nouvelle fois disparu.

J'ai fini par descendre sur le quai.
Mon père était là.
Il m'attendait.

J'ai fait semblant de rien.
C'était mon secret maintenant.
Il allait falloir le porter.

J'ai regardé autour de moi et au loin je l'ai vu marcher.
Droit.

Avec cette allure que j'avais tant admirée.

J'étais partagée entre un sentiment de dégoût et une
fierté de lui avoir appartenu.

Plus jamais je n'ai souri à un inconnu.

*

CE MATIN-LA

Quand le réveil a sonné, je n'avais aucune envie de me lever.

Pourquoi avais-je accepté ce déplacement ?

Ma sœur ne me manquait pas plus que ça et j'aurais pu passer les fêtes de fin d'année bien tranquillement chez moi au lieu de partir la retrouver à l'autre bout de la terre.

Mais maintenant c'était trop tard.

Je ne pouvais plus reculer.

Bientôt, je m'envolerai et au bout de neuf longues heures j'arriverai à destination.

Fourbu, chancelant et épuisé.

J'ai pris, malgré tout, un petit-déjeuner léger.

Je me suis douché longtemps en sachant déjà que je devrais attendre avant de pouvoir sentir à nouveau l'eau couler sur mon corps.

Je me suis habillé de façon décontractée afin de vivre au mieux les heures que j'allais devoir passer assis dans un siège beaucoup trop petit, ne sachant comment mettre mes jambes de géant dans cet espace confiné. Non, décidément je ne partais pas le cœur léger. Pas comme quand on part retrouver la femme que l'on aime ou une destination que l'on a rêvé de visiter.

Le taxi que j'ai hélé a eu du mal à se frayer un chemin dans les embouteillages du matin.

J'en étais même venu à espérer qu'il n'y arrive pas et que je rate cet avion, mais le chauffeur, lui, était bien décidé à honorer sa course et il m'a déposé avec un grand sourire devant le hall des départs.

Sa joie ne m'a pas contaminé.

J'ai récupéré mon bagage et je suis entré dans le terminal.

Il était bondé. Bondé de gens pressés, enjoués, heureux de partir ou encore ensommeillés. Ou peut-être tristes de se quitter ?

J'ai repéré mon vol sur le grand tableau des départs et je me suis dirigé vers le comptoir d'enregistrement.

La file était déjà longue et je me suis retrouvé coincé entre une famille avec deux enfants et un couple de trentenaires que rien ne semblait perturber.

L'attente me paraissait interminable.

Les enfants de devant étaient particulièrement turbulents.

Ils n'arrêtaient pas de se chamailler et de se bousculer.

Les parents ne disaient rien, comme s'ils ne voyaient pas ce qu'il se passait là, sous leurs yeux.

Sans doute démissionnaires ou trop fatigués pour faire régner un peu d'ordre de si bon matin.

Le jeune garçon ne pouvait s'empêcher d'embêter sa sœur en lui tirant les cheveux ou en la pinçant en douce.

Elle, évidemment, hurlait et tentait de se dégager, mais il était beaucoup plus grand et bien décidé à la pousser dans ses derniers retranchements.

Pour se défendre, elle lui envoyait des coups de pied.

Parfois elle l'atteignait.

Parfois pas.

Mais quoi qu'il en soit aucune réaction des parents ne venait calmer la situation.

J'ai bien failli m'interposer, mais peut-être par lâcheté, j'y ai renoncé.

Je n'allais de toute façon pas pouvoir refaire leur éducation.

J'ai laissé tomber et j'ai préféré me retourner pour regarder le jeune couple qui ne cessait de se bécoter.

On les aurait crus seuls au monde.

Ils ne devaient pas se connaître depuis bien longtemps ou peut-être étaient-ils amants ?

Seuls les amants ont de tels comportements.

Elle lui susurrait des mots doux au creux de l'oreille.

Il lui caressait la main du bout des doigts, sans doute pour lui procurer des frissons et amorcer l'envie d'une caresse plus approfondie.

Ces deux-là se foutaient bien du monde qui les entourait.

A part eux, rien ne comptait.

J'aurais tout donné pour éprouver le plaisir qu'ils semblaient ressentir à cet instant.

La file progressait par petites poussées.

J'étais à nouveau concentré sur les deux enfants, que l'attente n'avait pas calmés, quand une terrible déflagration a éclaté.

Le sol a tremblé.
Les plafonds ont vacillé.
Les lampes se sont mises à clignoter.
Une fumée noire a tout envahi.
A ce chaos est venu s'ajouter les cris, les pleurs, les
hurlements. L'odeur de la mort et du sang.
Quelque chose s'était produit mais j'étais incapable d'y
donner une signification.

J'étais à présent au sol, couché sous une pluie de
gravats.
Une sensation de solitude m'a envahi.
Où était donc passés tous ces gens ?
Je ne distinguais plus rien, comme anesthésié par
le bruit, par les cris, par la violence que je pouvais
ressentir au fond de mes entrailles.
Par la peur aussi.
Cette peur de ne plus rien contrôler. De ne plus rien
maîtriser.
Cette peur de savoir à cet instant que plus rien ne
serait jamais comme avant.
La poussière est retombée et c'est là que toute
l'horreur m'est apparue.

Les deux enfants avaient fini de se disputer.
Elle gisait maintenant la tête au sol.
Lui, le corps démembré.
Les parents avaient retrouvé leur voix dans un
hurlement de terreur et de souffrance ultime.
Les jeunes amants étaient, eux, couchés l'un contre
l'autre pour l'éternité.

Et moi, j'étais là, au milieu de tout ça.
Il me semblait n'avoir rien perdu.
A part peut-être la raison.

*

L'ETRANGER

La plage était déserte.
Je me suis déshabillée.
J'ai étendu mon drap de bain.
J'ai enduit mon corps d'huile de monoï.
Je me suis allongée pour profiter de cet instant de
douceur et de grâce dans cet endroit paradisiaque où
seul le bruit des vagues et le chant des oiseaux venaient
parfaire cette journée de fin d'été dans cette crique
éloignée de toute civilisation.

Ce n'était pas la première fois que je venais ici.
Généralement, j'étais toujours accompagnée par des
amis ou un membre de ma famille.
Mais, cet après-midi j'avais besoin de liberté, de
solitude, de calme, de silence.
J'avais besoin de me retrouver.
De faire le point ou de ne penser à rien.
De vivre l'instant présent.
De déconnecter.

Durant la première heure j'y suis arrivée.
Puis, un homme a débarqué.
Il marchait le long de l'eau et progressait dans ma
direction.

Rien que sa vue, sa présence, son intrusion était une agression.

Il allait entrer dans ma bulle et anéantir ce moment unique que j'avais eu tant de mal à programmer.

Plus il se rapprochait, plus je me sentais oppressée, perturbée, gênée.

J'ai espéré qu'en me voyant il allait renoncer à avancer ou passer discrètement son chemin sans me regarder mais au contraire il a continué sa progression d'un pas bien décidé.

J'ai attrapé mon paréo et je m'y suis enroulée.

Quand il est arrivé près de moi, il avait l'air fatigué.

Il était très cerné et semblait même avoir pleuré.

Ce n'était pas quelqu'un d'ici, son teint était trop basané.

Il m'a demandé ce que je faisais là, pourquoi j'étais sur sa plage. A cet endroit.

Il prétendait que cette parcelle était la sienne.

Qu'ici, il était chez lui.

Que lui seul pouvait s'y asseoir et y méditer.

J'avais beau lui signifier que cette plage n'était pas privée, que j'avais autant le droit que lui de m'y installer, il ne voulait rien écouter et me demandait de la quitter afin de pouvoir y passer le reste de la journée sans y être dérangé.

Je n'ai pas accepté.

Alors, il a abandonné et s'est assis près de moi.
Il espérait que ce geste allait me faire décamper mais
j'étais bien décidée à ne pas bouger.

Nous étions là, côte à côte.
Deux étrangers que rien ne devait rapprocher.

J'ai tenté de faire abstraction de lui et je me suis
recouchée.
Lui regardait toujours la mer.

Au bout d'un moment, il s'est mis à parler.
Il m'a raconté ce qui s'était passé.
C'est ici que sa femme et sa fille s'étaient noyées l'hiver
dernier.
Ils arrivaient de Somalie et ne savaient pas nager.

Depuis, il venait chaque jour pour tenter d'encore
partager quelque chose avec leurs esprits engloutis.

Je lui ai demandé pardon.
Pardon pour ce que mon peuple et moi n'avions pas
fait pour lui et sa famille.
Je lui ai dit que désormais je ne viendrais plus le
troubler à cette heure de la journée.

J'ai ramassé mes affaires, je m'apprêtais à m'en aller.
En passant devant lui, il m'a pris la main et il m'a
demandé de revenir demain.
J'étais la première personne avec qui il avait pu parler
de ce drame qu'il avait vécu dans ce pays inconnu.

Puis, il s'est levé et m'a embrassée le bout des doigts.
Pour lui, c'était un signe d'amitié.

Depuis je suis souvent revenue, mais je ne l'ai jamais
revu.

*

PIRE QUE LA MORT

Quand il est entré dans le prétoire, tout le monde s'est tu.

Un silence absolu.

Dans ce silence on pouvait palper la haine que nous ressentions tous pour lui.

Nous nous sommes d'abord regardés, comme pour nous donner la force d'affronter sa présence.

Il était là, à deux pas, dans le box des accusés.

Lui n'avait pas le courage de lever les yeux.

Ses yeux rougis d'avoir trop pleuré sur son propre sort.

Il était redevenu celui qu'il avait toujours été.

La comédie, il savait la jouer.

Certains d'entre nous s'y étaient laissés prendre pendant des années.

D'autres s'étaient alarmés mais sa sournoiserie avait eu raison de nous et d'elle surtout.

Il ne l'a pas tuée.

Il a fait bien pire que ça.

Il lui a laissé la vie sauve afin qu'elle puisse jour après jour profiter du calvaire dans lequel il l'a plongée.

Pour que jamais elle ne puisse l'oublier.

Pour que ses souffrances soient tellement insupportables que son présent ressemble à l'enfer sur terre.

Pour qu'elle nous supplie de la laisser nous quitter.

Dans un premier temps, il a tout nié mais trop de preuves ne lui permettaient plus d'échapper à la réalité.

Oui, c'était bien lui qui avait agi.

Oui, tout était prémédité.

Oui, c'était sa jalousie qui l'y avait poussé.

Il la trouvait si belle, si désirable qu'il était certain qu'elle ne lui serait jamais fidèle.

Qu'elle ne serait jamais vraiment sienne.

Non, il n'avait jamais rien pu lui reprocher mais il était persuadé que c'était juste parce qu'il n'avait jamais pu l'attraper en flagrant délit de tromperie.

Combien de fois lui ai-je conseillé de porter plainte ?

Combien de fois lui ai-je dit de le quitter ?

Finalement, elle m'a écoutée.

C'est là que tout a basculé.

Comme je regrette d'avoir cru être plus forte que lui.
D'avoir pensé un instant qu'elle pouvait encore lui échapper et vivre autrement ou simplement comme avant.

Avant d'avoir rencontré ce dégénéré.

Je me souviens très bien de la dernière soirée que nous avons passée ensemble.

Juste elle et moi.

Nous voulions fêter sa nouvelle vie pleine de promesses.

Boire, rire et chanter.

En fin de soirée, je l'ai raccompagnée.

Nous avons marché le long des quais en énumérant la liste de nos projets, de nos envies, de nos priorités.

Des voyages que nous allions faire ensemble ou séparées.

Devant sa porte nous nous sommes embrassées mais pas comme si c'était la dernière fois.

Je suis partie sans crainte, sans angoisse et sans me retourner.

Si je l'avais fait, j'aurais vu qu'il était là, tapi dans un coin de l'entrée.

Prêt à l'agresser.

Elle se souvient avoir cherché ses clés.

Quand elle a allumé, il était face à elle, une bouteille à la main.

Elle a pensé qu'il était venu s'enivrer dans son hall d'entrée mais très vite tout s'est enchaîné.

Il a projeté le liquide vers elle.

Elle ne s'est même pas protégée.

Ce n'est que quand la substance a touché ses chairs qu'elle a réalisé.

Sa peau se décomposait sous la giclée.
La douleur était si vive qu'elle s'est écroulée.
Lui, il a fui en la laissant se consumer.

Aujourd'hui, elle est venue dans ce prétoire pour
entendre, de la seule oreille qui lui reste, le verdict des
jurés.

Pour voir d'un œil son bourreau et pour montrer son
visage tel une bougie fondue en fin de soirée.

Pour qu'on n'oublie jamais ce qu'il lui a fait, elle a
brandit une photo d'elle avant ce funeste moment.
Il fallait leur montrer qui se cache derrière cette femme
vitriolée.

*

ZONE DE NON DROIT

Ma mère m'a viré.
Comme ça, sans préavis.

Elle m'a dit :
« Dégage, j' veux plus t'voir !
T'es qu'un fainéant. Tu f'ras rien d'ta vie.
Va t'camer ailleurs que sous mon toit.
Ici c'est chez moi, il y a plus d'place pour toi.
Prends tes cliques et tes claques et fous-moi l'camp.
Si tu veux t'pourrir la vie avec toutes tes saloperies, tu
pourriras pas la mienne !
Et t'avises pas de revenir en douce parc'que j'ai d'jà
appelé le serrurier, t'as plus rien à faire ici ! »

Quand elle a eu fini de me dire tout ça, elle m'a lancé
mon baluchon et ma guitare.
Cette conne n'a même pas réalisé qu'en la jetant du
haut de l'escalier, elle l'avait complètement bousillée.

C'était la seule chose qu'il me restait de mon père.

Je l'ai quand même emportée.
De toute façon, je n'avais plus grand chose à part ça.

Je savais pas trop où aller alors j'ai zoné.

Il faut dire que depuis quelque temps plus grand monde ne peut me calculer.
J'ai pas mal déconné et mes amis n'ont plus envie de couvrir mes délires.
Tout ça a commencé aux abords du bahut.
Des types sont venus me trouver pour me proposer un peu de Beuh.
Rien de bien méchant.
Juste de quoi quitter ce monde trop terre à terre et aller planer dans les airs.
J'ai accepté deux ou trois fois.

Après, ils sont revenus.
Ils m'ont proposé un truc plus dur.
Qu'ils m'ont donné gratuitement, en tout cas dans un premier temps.

C'était super mais dès que je m'y suis accroché, je me suis rendu compte du prix que ça allait me coûter.
Pour payer, j'ai commencé à voler tout le monde, partout et tout le temps.
J'ai volé ma mère, mes amis, l'épicier,...
J'ai même vidé le portefeuille de ma mémé.

J'ai jamais cru que j'en arriverais là.
Je me croyais plus fort que ça.
Je pensais que j'allais juste me faire des trips de temps en temps mais je suis très vite tombé dedans.

Maintenant, il m'en faut tous les jours.
Les dealers m'ont ferré et je ferais n'importe quoi pour ne pas en manquer.

Pour en trouver, c'est pas très compliqué.
Il suffit d'aller de nuit comme de jour sous le périph'.
Porte de la Chapelle.

Là-bas, c'est une véritable jungle.
Ça grouille de partout.
Il faut se faufiler entre les SDF, les toxicos, les
migrants et puis quelques mecs comme moi qui
pensent encore pouvoir s'en sortir sans trop de dégâts.

Ici même les flics ne viennent pas.
On est dans une zone de non-droit.

Je viens sur « La Colline », comme on l'a baptisée,
pour y acheter un kit de crack que je vais fumer dans
les toilettes d'un bar-tabac.
Pour l'instant on ne m'a pas encore repéré, mais une
fois qu'on le saura, on ne me laissera plus entrer dans
cet endroit.
Je me rends compte que je suis en train de sombrer
mais j'arrive plus à y échapper.

Je voudrais juste que ma mère vienne me chercher.
Mais j'y crois plus.
Je lui ai fait trop de mal, trop de déshonneur, trop de
pleurs.
Elle ne pourra pas me pardonner.

Ça me fout les boules.
Ça me fait chialer.
Ça me rend dingue.

Alors pour me calmer, je fume ma cocaïne, mon ammoniaque et mon bicarbonate de soude bien mélangés.

J'espère juste m'envoler et ne plus remettre les pieds dans ce quartier.

*

LA LIGNE DU TEMPS

J'ai honte parfois.
Honte de moi.
Honte de ce que je vis avec toi.
Honte de t'aimer.
Honte de vouloir te posséder.

J'ai honte aussi quand je me dévêts.
Honte de te montrer mon corps flétri.
Honte qu'il soit abîmé par les années.
Honte de t'infliger de le caresser, de l'aimer, de le pénétrer.

Honte des mensonges que je déploie pour passer du temps avec toi.
Honte de ne pas être rassurée ni par ton amour, ni par tes paroles, ni par tes baisers.

Parfois, je voudrais ne jamais avoir commencé cette histoire insensée.
Ne jamais avoir rencontré ton regard.
Ne jamais avoir répondu à ton sourire.
Ne jamais avoir succombé à tes avances.

Revenir en arrière ou pourquoi pas, changer la ligne du temps.

Dieu sait que j'ai essayé de te résister mais tu étais si entreprenant, si persuasif, si sûr de tes sentiments.

J'avoue que ce grain de folie est très tentant et excitant.
Tu es si séduisant et envoûtant.

Souvent, je suis intriguée par ta maturité.
C'est comme si tu avais déjà vécu plusieurs vies avant.
Alors que moi, j'ai le sentiment de ne pas avoir suffisamment profité de la mienne.

Parfois, tu as des idées folles.
Tu voudrais que je quitte tout.
Que j'abandonne ma famille, mon métier, mes amis.
Tu voudrais partir je ne sais où.
Partir loin d'ici.
Loin des gens qui parlent de nous.

Tu dis que ça ne te fait pas peur.
Que tu sais ce que tu veux, ce qui te rendra heureux.
Que personne ne te manquera.
Que ta vie, ta famille, ton univers, ton atmosphère c'est moi.
Que tu n'as besoin de rien d'autre que ça.

Parfois, j'ai envie d'accepter.
De tout plaquer.
De tout recommencer ailleurs.
Avec toi à mes côtés.

A d'autres moments, je me trouve puérile de penser que cela pourrait exister.

Un endroit juste pour toi et moi.
Un endroit où personne ne serait là pour nous juger.

Depuis quelque temps, je me demande souvent si le
moins compliqué ne serait pas de te quitter.
De reprendre ma vie sans histoire, sans étincelle, sans
fard.
De t'oublier.
De ranger ma vieille carcasse au placard.
De laisser tomber ces projets de départ.
Cela me fait pleurer d'y penser.

Tu es mon rayon de soleil, ma plage, mon ciel étoilé.
Tu es ma féminité, mon envie, mon bonheur, ma
sensualité.
Tu es ce que personne ne pourra plus jamais me
donner.
Tu es la vie, la jeunesse, la beauté.
C'est pour tout cela que je veux te garder près de moi.

*

UNE VIE SANS HISTOIRE

Le matin, mon réveil sonne à 5 heures.
Comme tous les matins depuis trois ans.
C'est un rituel.

Pendant que le café coule dans le percolateur et que
l'odeur se répand dans mon minuscule appartement,
je prends ma douche, j'enfile un survêtement et je me
maquille sommairement.
Inutile d'en faire trop.
De toute façon, personne ne s'en apercevra là-bas.

Je remplis un thermos pour la journée et je prépare
mes tartines avec ce que je trouve dans le frigo.
Salami, fromage ou reste de pâté.
J'y ajoute un fruit.
Ils disent que c'est bon pour la santé.

A 6h15, je monte dans le train où je tente de finir ma
nuit qui me manque déjà.

A 7 heures, j'entre dans le bâtiment.
L'odeur m'envahit instantanément.

Je me dirige vers les vestiaires.
Je me change rapidement.

J'enfile ces affreux vêtements obligatoires et cette charlotte ridicule que je suis obligée de garder sur la tête toute la journée.

C'est pitoyable d'être déguisée comme ça, mais on n'a pas le choix.

C'est une question d'hygiène et de sécurité.

Une fois métamorphosée, j'introduis mon badge dans la pointeuse et ma journée de travail peut commencer.

J'arrive à côté de ma machine et je me tiens prête à prendre le relais.

La synchronisation doit être parfaite.

Un retard, un mauvais geste et c'est le chômage assuré.

Avec le bruit assourdissant, nous ne pouvons pas nous parler.

Ma collègue sait que je suis là, même si elle ne m'entend pas.

Tout en enfilant mes gants blancs, je viens me coller à elle.

Ma main doit être prête à emboîter la sienne.

A répéter ce mouvement qu'elle fait depuis des heures maintenant.

Je m'échauffe quelques instants.

Mon bras doit prendre la cadence.

Mon geste doit être précis.

Quand je le sens, je la pousse légèrement.

C'est pour elle le signal.

Sa nuit va enfin s'achever.

Elle va pouvoir quitter son poste et rejoindre les siens.

Du moins, si quelqu'un l'attend quelque part.

Je n'en sais rien.

Je ne la connais pas.

Elle non plus ne sait pas qui je suis.

Nous ne nous sommes jamais parlées.

Nous ne pourrions même pas nous reconnaître sans notre attirail de travail.

Elle sait juste que je suis là.

Prête à la délivrer, comme d'autres viendront me délivrer plus tard.

Quand j'ai trouvé mon rythme, elle peut se retirer.

Épuisée, elle part sans rien dire, sans un sourire, sans un regard.

Maintenant, je ne peux plus reculer, je dois me lancer.

Une minute pour placer trente pralines par rangée.

Sans les écraser, sans les faire tomber.

Elles doivent être parfaitement alignées pour qu'elles entrent dans la boîte qui les attend au bout du tapis roulant.

Parfois, je me prends à rêver.

Même si rêver peut être dangereux.

En rêvant, un faux mouvement est vite arrivé.

Mais, parfois, je rêve quand même et j' imagine ces gens avec des boulots passionnants.

Ils se rencontrent dans de beaux restaurants pour élaborer des projets intéressants.

Ils prennent l'avion comme je prends mon train le matin.

Ils partent en voyage sur des plages aux noms
imprononçables et reviennent reposés et bronzés.
Ils vivent leur vie sans jamais imaginer la mienne.

Je ne suis pas jalouse.

J'essaye juste de comprendre pourquoi ma vie se
résume à aligner des chocolats qu'ils mangeront avec
délectation en se racontant des histoires.

L'histoire de leur vie.

Des histoires que moi, je ne connaîtrai pas.

*

ELLE

Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'elle n'était pas comme les autres.

Sa façon de marcher, de se poser, de se déhancher, de rire, de parler,...

Tout était différent, interpellant, intimidant, déstabilisant, attirant.

Quand elle me regardait, je ne savais jamais vraiment ce qu'elle pensait.

Parfois, je la trouvais indifférente, parfois à l'écoute, parfois rêveuse, parfois calme et en attente.

Mais en attente de quoi ?

Je passais mon temps à l'observer, à la suivre, à la chercher, à la scruter.

J'essayais de percer le mystère qu'elle éveillait en moi.

Pour les autres, elle n'était rien qu'une fille de l'internat.

Une élève de plus dans le pensionnat.

Elles la trouvaient même renfermée, taiseuse, isolée dans un monde auquel nous n'appartenions pas.

J'essayais parfois de m'approcher d'elle, mais autant elle m'attirait, autant je craignais son rejet.

Mes sentiments étaient toujours controversés.

Plus le temps passait, plus ma passion pour elle m'envahissait, me déstabilisait, me dévorait.
Elle éveillait en moi des sentiments particuliers.
De ceux que l'on n'éprouve pas pour quelqu'un du même sexe que soi.

Un soir, elle a quitté le dortoir.
Je n'ai pas pu m'empêcher de la suivre.

Il faisait très froid cette nuit-là et j'étais partie sans rien.

Pieds nus sur les carrelages.

Une simple robe de nuit de coton me couvrait le corps.

Très vite, j'ai perdu sa trace.

Où était-elle passée ?

J'étais tellement gelée que j'ai abandonné mes recherches.

C'est en retournant sur mes pas qu'elle m'est apparue, juste là, devant moi.

Elle semblait m'attendre dans ce couloir éclairé seulement par la lueur de la lune.

Quand je suis arrivée à sa hauteur, elle m'a légèrement poussée contre le mur.

Elle me regardait d'un petit air amusé.

J'avais le souffle coupé.

Je ne sentais aucune violence dans la façon dont elle me tenait les mains, comme si elle voulait me maîtriser alors que je n'osais pas bouger.

J'étais tétanisée mais en attente de savoir ce qu'elle comptait faire de moi.

Je voyais ses yeux qui brillaient comme des perles dans la nuit.

Son petit sourire aussi.

Nous sommes restées comme ça durant un moment. Nos corps collés l'un à l'autre, et malgré le froid dans ces couloirs mal isolés, une chaleur montait en moi.

Une chaleur que je ne connaissais pas.

Une excitation qu'il n'était plus possible de réfréner.

Elle a dû le sentir, elle aussi, car c'est là qu'elle m'a embrassée.

Pour elle cela ne devait pas être la première fois.

Elle maîtrisait parfaitement la situation.

Je me suis laissée faire.

Je me suis laissée emporter.

Elle a baladé ses doigts sur mon corps avec une infinie douceur, une infinie tendresse et une grande agilité.

Ces caresses-là ne me suffisaient pas.

Je voulais beaucoup plus que ça.

J'ai pris sa main pour la guider.

Je l'ai menée là où mon corps était le plus brûlant.

Elle était prête à éteindre l'incendie qu'elle avait allumé.

Une fois comblée, je me suis calmée.

Elle aussi.

Nous avons regagné nos lits sans faire de bruit.

Au matin, la directrice est venue la chercher et à midi elle était partie.

Moi aussi, j'ai été convoquée.

Une vidéo avait révélé notre nuit.

Tout avait été filmé.

La direction préférerait me garder.

Ici, je serais moins tentée.

Elle craignait que dehors j'aie la retrouver.

Il fallait absolument éviter le scandale.

C'était sa priorité.

Que penseraient les gens si la fille du Maire avait accepté de tels attouchements ?

*

MADE IN JAPAN

Quand j'entends mes collègues se plaindre de leur femme, je me dis que j'ai beaucoup de chance.

Déjà ma femme, elle ne travaille pas.
Elle est toujours à la maison à m'attendre.

Si je m'arrête au bistro du coin, elle ne me fait aucun reproche, quels que soient l'heure et l'état dans lequel je rentre.

Elle ne passe pas son temps dans les boutiques, chez l'esthéticienne ou chez le coiffeur.
Tout ce qu'elle a besoin, on le trouve sur Internet.

Souvent, le week-end ou le soir, on surfe à deux et on regarde s'il y a des choses dont elle aurait envie.
Des accessoires qui la rendraient encore plus belle.

Elle aime beaucoup changer de couleur et de coupe de cheveux alors, nous lui choisissons des perruques afin qu'elle puisse être parfois brune, parfois blonde, parfois rousse aux cheveux longs, carrés ou ondulés.

Côté vêtements, elle aime tout ce qui est moulant et sexy.
Elle n'est pas très pantalon.
Je crois qu'elle n'en a qu'un.

C'est un pantalon de cuir qui lui va d'ailleurs très bien.
Sinon, elle préfère les mini-jupes et les tops en satin.

Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est la lingerie.
Nous pouvons passer des heures à regarder les nouveautés des grands couturiers, mais finalement elle reste plutôt économe.

Elle se choisit quelque chose de joli mais sans exagération.

Elle sait que nos moyens sont un peu limités.

Ma femme passe beaucoup de temps devant la télé ou sur son lit à se reposer.

C'est sans doute ça le plus embêtant.

Elle ne fait jamais les courses, ni le dîner.

Elle ne fait pas le ménage non plus.

Mais je ne lui en veux pas.

Dès notre rencontre, c'était prévu comme ça.

Nous nous sommes rencontrés sur Internet et au bout de trois clics, c'était décidé, elle venait emménager chez moi.

Depuis qu'elle est arrivée, on ne s'est jamais disputés.

Pas un mot plus haut que l'autre.

Quand je rentre fatigué ou énervé, elle sait la fermer.

Elle respecte mon tempérament et mon caractère pas toujours évident.

Pas comme mes ex que je devais toujours recadrer.

Jamais contentes, toujours à ronchonner.

Avec certaines, j'ai parfois perdu patience et ma main a souvent dérapé.

Avec ma femme, ce n'est jamais arrivé.

J'ai appris à me contrôler et elle sait comment se comporter pour que ma violence ne vienne pas en permanence tout gâcher.

Et puis, surtout, quel que soit le moment de la journée, ma femme a toujours envie de baiser.

Elle ne m'a jamais fait le coup de la migraine ou quoi que ce soit dans ce goût-là.

D'ailleurs, elle n'est jamais malade.

Ma femme, c'est une « made in Japan ».

C'est écrit sur sa fesse gauche à côté de la pipette que je peux utiliser si je veux la dégonfler et la ranger dans son carton, celui que j'ai toujours gardé depuis son arrivée.

On ne sait jamais...

En cas de défaut, il faut pouvoir la renvoyer.

*

L'IDIOT DU VILLAGE

On dit que je suis l'idiot du village.
Que j'ai un grain.
Que je ne suis pas tout à fait juste.

On plaint ma mère.
On plaint mon père.
On plaint mon frère.
Mais, moi, personne ne me plaint.
Pour eux, je suis né comme ça et plus rien ne peut me
changer.
C'est inné.

Moi, je m'en fous de ce que pensent les gens.
Je sais qui je suis et je n'ai rien à cacher.
Pas comme tout ce beau petit monde qui fait toujours
semblant.
Qui se croit très intelligent.
Qui fait des courbettes.
Qui est bien-pensant.
Ce petit monde qui préfère ne pas me voir, mais
comme je suis là, il est bien obligé de m'accepter.

Ils pensent tous que je suis taré.
Ils ne se méfient pas de moi.
Ils ne soupçonnent même pas que j'en connaisse plus
sur eux qu'ils ne peuvent l'imaginer.

En fait, je suis partout et nulle part à la fois.
Je vois tout, je sais tout, j'entends tout.
Personne ne s'inquiète de moi.
Je suis un crétin. Point.

Ils ne m'ont jamais accepté à l'école de mon village.
Ils trouvaient que cela ne me servirait à rien.

Alors, l'été, je vais m'installer sur le banc juste en-
dessous de la fenêtre de la classe de Mademoiselle
Ludovica et j'écoute sans faire de bruit les leçons de
lecture, d'écriture, de calcul.
Je ferme les yeux et je m'imprègne de sa voix.
Je suis tel un aveugle.
Mon ouïe s'est tellement développée que même une
mouche me fait sursauter.

En hiver, quand les fenêtres sont fermées, je m'arrange
pour apporter du bois et pour nourrir le feu de la
classe, histoire que ces petits morveux ne prennent pas
froid.

Au moins, comme ça, je ne perds pas ma journée à
rêvasser et je continue à étudier sans que personne ne
sache que je suis là.

Ma mère croit que je me promène dans les bois ou que
j'aide un fermier à étaler le fumier.

Parfois, je voudrais lui dire que je ne suis pas si bête
que ça.
Qu'elle devrait avoir plus confiance en moi.
Qu'elle serait épatée !

Qu'il m'arrive même de faire des dix en calcul mental.
Mais tout ça, elle ne le sait pas.
Elle pense toujours avoir enfanté un dégénéré.

Le curé vient souvent nous visiter.
Celui-là, je le déteste.
Combien de fois n'a-t-il pas dit à ma mère qu'il fallait
prier pour que Dieu, dans toute sa miséricorde, vienne
me chercher ?
Alors, le soir, ma mère prie tout bas.
Elle est persuadée que je ne l'entends pas, mais
maintenant que j'ai l'oreille aiguisée, elle ne peut plus
rien me cacher.

Pour l'instant, je ne dis rien.
J'attends le bon moment pour leur montrer que je ne
suis ni un nigaud, ni un attardé.
Jour après jour, je leur prépare en secret un livre que
j'écris maintenant depuis plusieurs années.
Ils vont être étonnés quand ils vont apprendre que le
boulangier aime palper les gros tétons de sa voisine
de palier, que le Maire tape dans la caisse de la
communauté et puis surtout, surtout que moi je sais
qui a tué le petit-fils de la mère Fourier.
C'est encore ce satané curé.
Il avait tellement peur que l'enfant puisse un jour
parler qu'il a préféré le faire tomber dans la fosse
septique.
Celle qu'il a aménagée au fond de son jardin.
Là où personne n'oserait jamais aller regarder.

Quand ils sauront tout ça, je ne sais pas qui sera le plus fada.

Eux ou moi ?

*

LE VELO DE MA MERE

Moi, je suis née sur une petite île au milieu de l'Océan Indien.

Ici, il fait toujours beau ou presque.

Parfois, il pleut et c'est comme si un déluge s'abattait sur notre communauté.

La pluie n'empêche jamais la chaleur de nous écraser, de nous étouffer, de nous suffoquer.

Mais la pluie nettoie tout sur son passage et emmène les bouteilles en plastique, les bidons d'huile à frire, les excréments et les détergents.

La pluie fait le vide de tout.

Elle emporte tout vers la mer.

Cela nous évite de devoir nous en occuper.

Mon île est comme un village.

Ici, nous nous connaissons tous même si nous sommes plus de huit cents.

Il y a énormément d'enfants.

Nos mères n'ont que ça à faire.

Le travail, s'il y en a, est réservé à nos pères, nos oncles, nos cousins, nos frères.

Souvent, il arrive que l'on enterre des enfants.

Ils ne sont pas faits pour vivre ici.

Ils meurent faute de nourriture, de dysenterie, de maladie. Faute de soins, tout simplement.

Leur fragilité ne leur permet pas de vivre dans cette île qui n'a rien d'un paradis.

Nos mères pleurent quelques instants et caressent déjà leur ventre arrondi par le nouvel arrivant.

Heureusement, nous les filles, nous ne restons pas longtemps des enfants.

Dès que possible, nous sommes mariées au plus offrant.

En général, notre valeur se compte en poulets, en brebis ou en bidons d'essence pour faire rouler les mobylettes déglinguées que nos aînés ont été acheter sur le continent.

Ma mère, elle, a été mariée à treize ans.

Pour ses noces, elle a été gâtée.

Elle a reçu un vélo.

Un vélo peint en rose fuchsia avec, sur le devant, la décalcomanie d'une petite fille blonde qui s'appelle Barbie.

Au bout des poignées de son guidon pendent de jolis rubans de coton roses et blancs.

Quand maman prend de la vitesse, je m'accroche à elle pour ne pas m'envoler telles ces ficelles qui volent dans le vent.

Son vélo, je n'ai pas le droit d'y toucher.

J'ai seulement le droit de le regarder.

Ce vélo, c'est la seule chose qu'elle possède, à part moi et mes deux frères qui sont déjà plus âgés.

Très tôt le matin, nous le chevauchons et nous empruntons les pistes qui mènent à l'école située au centre du village.

En face de l'école, il y a le cimetière où je vois souvent des gens prier pendant que d'autres retournent la terre.

En fin de cérémonie, ils déposent des pierres.
Elles sont petites s'il s'agit d'un enfant, arrondies sur le dessus s'il s'agit d'une maman ou pointues si elles représentent nos pères.

A l'école, nous apprenons l'arabe, l'anglais et le dhivehi, la langue traditionnelle de mon île. Les mathématiques aussi et puis surtout le Coran.

A midi, notre Imam nous libère.

Les après-midis sont beaucoup trop chaudes pour travailler alors ma maman vient me chercher sur son beau vélo rose pour me ramener dans notre petite maison de tôle ondulée.

Parfois, quand je sors de ma classe, j'ai un peu de mal à la retrouver.

Sur mon île, toutes les mamans sont vêtues de noir et portent le voile intégral.

J'avoue que, dans cette foule de mamans, ce que je reconnais le plus facilement c'est son vélo, mais dès que je l'ai repérée, je me glisse dans ses bras pour l'embrasser et, à cet instant-là, je suis certaine de ne pas me tromper.

Ma mère a un parfum qui lui appartient. Il est tellement rassurant que je m'enivre en le respirant et puis, il y a sa main.

Même si elle est gantée, quand elle la passe sur ma joue, tout son amour vient me caresser.

Un jour, moi aussi je serai une de ces femmes en noir et j'espère que ma fille me reconnaîtra même si je ne reçois pas un aussi joli vélo pour la faire voyager sur mon île.

Elle s'accrochera à mes hanches, la tête collée contre mon dos, respirant mon odeur qu'elle reconnaîtra et qu'elle ne pourra jamais oublier.

*

LA MAISON DE PAPIER

Quelle conne !
Mais quelle conne !
Comme je m'en veux d'avoir été aussi conne.
De n'avoir rien vu venir.
Comment peut-on être aveugle à ce point ?

Il faut dire que tu as bien joué ton jeu.
Impossible de te démasquer.
En tout cas, tu t'es bien foutu de moi.
Tu t'es joué de nous tous.
Tu as su nous berner pendant plus de deux ans.
Jamais rien n'a filtré.

Toi, toujours si avenant, attentionné, aimant.
L'ami sur qui on peut compter.
Le gendre idéal.
L'amant irréprochable.
Le fils dévoué.
Le collègue dont on ne peut plus se passer.
L'irréprochable, le parfait, le génial.
L'amusant, le plaisant, le ponctuel, le souriant.

Tout cela s'est envolé comme un incendie dans une
maison de papier.
Aucune fondation n'a résisté.

Tu m'as laissée là sans aucune explication.
Sans un mot.
Sans une lettre.

Ce qui devait être le plus beau jour de ma vie c'est
transformé, en un éclair, en tsunami.
Tout a été emporté.
Mes rêves, mes illusions, ma confiance, mes
convictions, mon amour, mes projets, mes demain.
Notre vie.
Surtout la mienne.

Tu as tout anéanti.

Pourquoi m'as-tu fait ça ?
Pourquoi avoir attendu si longtemps ?
Pourquoi aujourd'hui et maintenant ?
Pourquoi ne m'as-tu pas parlé ?

Peut-être aurais-je pu te comprendre.
Peut-être aurais-je pu mieux accepter.
Qui sait ? Peut-être serions-nous même devenus amis...
Pas tout de suite, évidemment, mais peut-être plus
tard, une fois que mon chagrin se serait estompé et
que ma colère aurait diminué.

Mais Bon Dieu ! Pourquoi m'as-tu fait ça ?
Je n'en reviens pas...

Regarde un peu dans quel état je suis...
Dans quel état tu m'as laissée...
Jamais je ne pourrai te pardonner.

Honte sur toi et sur ceux qui savaient et qui ne m'ont pas avertie. Car, tu n'as pas pu le cacher à tous. Certains ont bien dû se douter de quelque chose, voire même te croiser quelque part.

Comme j'aurais voulu t'aimer moins.

Je me sens telle une rescapée d'un cataclysme.
Une rescapée qui aurait préféré y rester tant la douleur est insupportable.
J'ai tellement pleuré depuis ce matin que je n'ai plus de larmes.
Elles ont imbibé ma robe de mariée.
Mon rimmel m'a défigurée et même mon chignon s'est barré.

J'étais tellement impatiente que tu me voies et que tu sois fier de moi.
Fier de savoir que j'allais devenir ta femme et que nous allions nous aimer pour l'éternité.
Mais toi, tu as profité de ce moment pour filer sans te retourner.
Sans même voir tout le gâchis que tu as semé par ton absence.

Tu es un lâche méprisant et égoïste.
Tu es le diable, tu es Satan, tu es un démon.

Si je pouvais déjà te haïr autant que je t'ai aimé.

Le pire c'est que je ne peux rivaliser.
Je n'ai aucun argument.

Si au moins tu m'avais quittée pour une autre j'aurais tout fait pour t'en dissuader.

Mais contre lui, je ne suis rien.

Je ne peux rien.

Je suis dans l'impossibilité de te retrouver.

Parfois, je me dis que j'aurais préféré que tu continues à vivre dans ton mensonge plutôt que de me faire subir ta vérité.

*

MAMIE GATEAU

J'ai toujours dit que celui ou celle qui touchera à un seul cheveu de sa tête le regrettera amèrement.

Je l'ai toujours dit et je l'ai toujours pensé.

Sincèrement.

Comme je fais toujours ce que je dis et que je n'ai qu'une parole, je n'ai pas pu résister et mon plan je l'ai maintenant élaboré.

Elle semble souvent si triste, si désespérée.

Si petite aussi.

Elle n'est encore qu'un bébé.

Pourquoi tant d'acharnement, de méchanceté ?

Elle ne demande rien, juste à s'amuser, rire et jouer, mais ces sales gosses ne sont heureux que dans la cruauté.

Combien de fois les ai-je avertis qu'elle est le trésor, le bijou, l'amour de ma vie et qu'ils ont intérêt à la laisser, mais ils ne veulent rien entendre et leur institutrice ne fait rien pour les empêcher de lui nuire.

Chaque jour, en allant la chercher, j'ai la boule au ventre.

Qu'ont-ils encore bien pu inventer pour que je la retrouve en pleurs, souvent son vêtement déchiré ou des bleus aux genoux de l'avoir trop fait tomber ?

Elle est bien trop petite pour se défendre, ma tendre poupée.

Pourtant ce n'est pas faute de leur avoir parlé.
Rares sont ceux que je n'ai pas invectivé ou tiré par leurs oreilles de cancre mal lavés.
Mais ils se croient toujours plus forts et vont se réfugier derrière leur mère ou leur père en leur disant que je ne suis qu'une vieille sorcière.

Ses parents non plus ne l'aident pas. Toujours à prétexter que ce ne sont encore que des enfants et qu'il faut les laisser se débrouiller.
Et quoi ? Ils vont me la massacrer et moi, je vais rester là sans bouger ?
C'est hors de question.
Dans ses veines coule mon sang et je donnerais ma vie pour la protéger.

Comme personne ne veut m'écouter, j'ai décidé d'agir pour que plus jamais ces garnements ne puissent l'empêcher de vivre dans la douceur, la bienveillance, la beauté.

Alors, c'est décidé, le jour de la Saint-Nicolas, elle n'ira pas en classe.
Je la garderai près de moi.
Nous irons nous promener et je lui offrirai tout ce qu'elle voudra. Ensuite, je l'emmènerai au cinéma voir un dessin animé puis, pour son goûter, nous prendrons une glace au chocolat. Sa préférée.
Durant ce moment délicieux qui ne sera qu'à nous, nous ne penserons pas à tous ces morveux.

Eux, dégusteront les gâteaux que je leur aurai apportés
au matin dans le costume que j'ai déjà loué.

Ils ne se méfieront pas du gentil Saint-Nicolas.

Comme ils sont gourmands et très mal élevés, ils n'en
laisseront pas une miette.

C'est repus et gavés qu'ils rentreront chez eux et
s'endormiront pour ne plus jamais se réveiller.

Tout ça, ils l'auront bien mérité.

Je les avais prévenus.

Tant pis pour eux.

Ma petite-fille est sacrée.

Il ne fallait pas y toucher.

*

RURAL

Parfois, je me demande ce que je fais là...
Pourquoi je vis encore avec toi ?
C'est étrange ce sentiment de t'aimer et de te détester
autant.

Je passe ma vie à tes côtés.
Tu es vieille, tu es moche, tu ne te laves plus.
Tu n'as même plus de dents.
Tu cuisines encore et ça c'est ce que tu fais sans doute
le mieux.

On n'a pas grand-chose à se dire toi et moi.
Normal vu qu'il ne se passe rien ou pas grand-chose.
Ici, à part toi et les animaux, il n'y a rien.
Alors, les soirées sont longues devant la télé.
Souvent, même ça, ça ne t'intéresse pas. Après
quelques instants, tu t'endors et très vite tu ronfles,
juste là, à côté de moi.
Finalement, j'en ai tellement marre que je te laisse
seule et je monte me coucher.

En fait, ça a toujours été comme ça. Pas grand-chose
n'a changé depuis toutes ces années.
Evidemment, tu étais un peu moins âgée et moi aussi,
cela va de soi, mais on a toujours vécu l'un contre
l'autre sans trop se poser de questions.
La vie a suivi son cours et nous l'avons suivi aussi.

Parfois, je regrette de ne pas être parti. De ne pas avoir tout plaqué et de ne pas avoir été faire ma vie dans un endroit où j'aurais pu évoluer. Un endroit où j'aurais pu rencontrer des gens de mon âge et pourquoi pas fréquenter une fille gentille avec qui j'aurais pu me marier.

Mais non, il a fallu que le vieux se prenne un coup de corne dans le nez et ma voie s'en est vue toute tracée.

On aurait aussi pu tout vendre et avoir une vie tranquille, mais ça tu ne l'as pas accepté.

Alors, tu m'as condamné.

Condamné à travailler pour toi, à vivre avec toi, à ne jamais rencontrer personne, à ne pas connaître l'amour, à m'occuper de toi jour après jour.

Parfois, je me dis que si tu meurs, je pourrais enfin reprendre ma liberté.

Je vendrais tout et j'irais me reposer quelque part.

Je ne sais pas où...

Je pourrais même peut-être faire ma vie...

Qui sait ? Il n'est peut-être pas trop tard...

Et puis, je réfléchis et je me dis que sans toi, je serais sans doute perdu.

Qu'ici c'est chez moi et que je n'ai connu que ça.

Que c'est peut-être paumé mais qu'on y vit plutôt bien comparé à ce qu'on voit à la télé.

Que j'ai pas de nana mais que ça m'évite aussi d'avoir des ennuis.

Que t'es peut-être pas bien causante mais que je suis sans doute pas le plus avenant.

Que finalement je t'aime bien et que si tu devais partir demain, je serais bien dans le purin pour changer un peu du pétrin.

Alors, ne t'inquiète pas. Demain, je serai là.

*

A TROIS, TU PARTIRAS

La première fois que tu me l'as proposé, j'ai flippé.
Je ne voulais pas, mais comme j'étais très amoureuse,
j'ai accepté.

La première fois que je l'ai vu, il m'a plu.
Il n'était pas très costaud et pas très grand.
Il ressemblait encore à un enfant.
Pourtant, il était déjà majeur et vacciné.

La première fois qu'il m'a pénétrée, j'ai aimé, mais ce
que j'ai préféré c'est le regard que tu portais sur moi.

Quand tu as voulu te joindre à nous, c'était beaucoup
plus gênant.
Je te voulais pour moi et je n'avais aucune envie de
te partager, mais tu ne nous as pas vraiment laissé le
choix et je me suis abandonnée.

La deuxième fois, j'étais beaucoup plus tendue.
Sans doute parce que je savais déjà ce qu'il allait se
passer.
Lui aussi semblait plus hésitant.
Peut-être par peur de représailles ou par peur de ne
pas être payé.

La troisième fois, je t'ai demandé qu'il s'en aille.
Tu as refusé.

J'ai senti que nous n'étions plus dans un jeu amoureux.
Tu l'as obligé à faire des choses auxquelles il n'était pas
préparé.

Ni lui, ni moi n'avons osé nous opposer.

Toutes les autres fois, je ne les ai plus comptées.
Après quelque temps, il a fait partie de ma vie.
Toi, plus vraiment.

Je ne sais pas quand j'ai cessé de t'aimer.
A quel moment j'ai fait abstraction de toi ?
A quel moment je me suis attachée à lui ?
A quel moment je lui ai proposé de le voir ailleurs que
dans notre lit ?
A quel moment il m'a dit « Oui » ?
Quand avons-nous fait l'amour sans toi ?

Ça, par contre, je m'en souviens très bien.

Tu ne m'as pas manqué.
Je m'étais tellement habituée à lui que tu n'avais plus ta
place.
Tu l'avais perdue.
Il te l'avait volée.
Ou, tout simplement, il t'avait remplacé.
Tu avais trahi notre amour pendant que j'apprenais à
l'aimer.
Trop de perversités avaient rompu nos liens.

Il a fallu du temps pour que tu t'en rendes compte.
Il en a fallu encore plus pour que je t'annonce que
j'allais te quitter.

C'est sans doute le courage qui m'a manqué, mais un
jour, rien que de te voir m'a débectée.
Je t'ai trouvé ignoble, vicieux et orgueilleux.
Je t'ai trouvé mesquin, sans amour et sans âme.
Lui, par contre, avait tout.
Il ne demandait rien.
Il n'avait jamais aimé.
Avec moi, il était sûr de ses sentiments.
Il cherchait à me connaître, à me rencontrer.
Je lui suffisais.
A part moi, rien n'existait.
Il était à l'inverse de toi.
Après quelque temps, il a eu envie de me faire un
enfant.

Maintenant, nous sommes trois.
Toi, tu es seul avec tes vices et tes tourments.

Quel dommage que tu n'aies pas su m'aimer
simplement.
Juste pour ce que j'étais.
Cela m'aurait suffi.

Aujourd'hui, tu cherches les expériences et tu ne
trouves que la médiocrité.
Tu es sans engagement.
Tu es passé à côté de ta vie.
A côté de toi.
A côté de tout et surtout à côté de moi.
Tu es passé à côté de la vérité.
La vérité d'aimer.

QUELQUES NOTES DE MUSIQUE

En entrant dans la gare Saint-Lazare, mon regard s'est immédiatement posé sur un merveilleux piano à queue que je n'avais encore jamais vu avant.

Il avait dû être installé durant la nuit car hier encore il n'y était pas.

En le voyant, un souvenir très ancien est venu frapper à la porte de mes pensées et m'a ramené il y a bien longtemps quand je n'étais encore qu'un enfant.

Un petit garçon blond et renfermé.

Un enfant unique, très peu entouré.

Un enfant toujours avec ses parents.

Un enfant très seul.

Un enfant agenouillé devant la petite table du salon télé.

Il pianote sur un piano improvisé.

Une longue feuille de papier sur laquelle on a tracé des touches blanches et noires pour lui faire croire qu'il peut enfin se laisser aller et jouer toutes les symphonies qui s'animent et chantent en lui.

Il est encore si petit qu'il s'acharne et pense qu'à force d'entraînement, un son finira bien par sortir de cet étrange instrument.

Mais rien.

Malgré toute sa bonne volonté le piano ne veut rien lui donner.

Pas un son, pas un bruit.

Il a beau tendre l'oreille mais mis à part le gazouillis d'un oiseau ou le cliquetis de la pluie contre la vitre de la pergola, rien ne vient.

Son piano reste hermétiquement muet.

Au fil du temps, ce pauvre piano se retrouve tout écorné.

Certaines notes noires se sont effacées et la longue feuille est à plusieurs endroits déchirée.

Dépité, il est obligé d'accepter que ce funeste instrument ne lui donnera jamais ce qu'il attend.

Pour ses sept ans, il reçoit un tout petit piano blanc, si petit que même ses petits doigts à lui sont trop imposants pour pouvoir jouer toutes les mélodies qu'il a imaginées depuis plus de quatre ans.

Mais quand enfin la première note vient percuter son tympan, il la perçoit comme une terrible détonation.

Lui, qui a composé tant de sonates sans que jamais un seul son ne sorte de son piano improvisé, reçoit cette note-ci comme une agression. Une véritable déflagration.

Son monde de mélomane s'en voit complètement chamboulé.

Tant d'années à magnifier chaque mesure, à élaborer le tempo parfait, la cadence irréprochable, à réécrire ses partitions, pour finalement découvrir le son ignoble de ce minuscule piano blanc.

Cet affreux piano, il préférerait ne jamais l'avoir reçu.
La déception est immense.

Le découragement et la désillusion aussi.

Pour l'oublier, il décide d'aller l'enfermer dans un placard et de ne plus jamais y toucher.

Ce n'est qu'à l'âge de seize ans que mes doigts se sont posés pour la première fois sur un véritable clavier pour ne plus jamais s'arrêter de jouer.

C'est étrange, j'avais complètement occulté cette période de mon enfance.

Je me suis alors approché de ce piano de gare où il était écrit : « Si vous en ressentez le désir, n'hésitez pas à vous faire plaisir. Venez-vous asseoir et me caresser. Je ne demande qu'à jouer. »

Je n'ai pas résisté.

J'ai pris place sur le petit siège carré.

J'ai ouvert le rabat et je me suis vu à six ans, dans notre appartement, devant mon piano de papier.

Je n'ai eu aucun mal à me lancer.

Toutes mes plus belles compositions me sont revenues et j'ai joué les yeux fermés durant un temps totalement incertain.

J'ai repris le contact avec la réalité quand j'ai entendu un tonnerre d'applaudissements.

Quand j'ai rouvert les yeux, ils étaient plus de deux cents.

Tous s'étaient arrêtés pour écouter le petit garçon blond qui jouait sur une feuille de papier aux notes noires délavées.

*

MAUDIT MANEGE

Quand ils sont arrivés dans notre petite ville tout le monde était à sa porte pour les voir passer.

On n'avait jamais vu défiler tant de grands camions colorés et décorés. Ils étaient ornés de petits canards, de carabines, de monstres effrayants, de voitures peintes à la main, de personnages de Disney, de super-héros ou de poupées articulées.

Chez nous, aucune fête foraine ne s'était jamais arrêtée.

Exceptionnellement, le Maire avait accepté que la foire s'installe dans les prairies de notre bourgade et tout le monde était très content.

Il faut dire qu'en temps normal, il ne s'y passait rien mis à part le dimanche quand le marché venait s'installer sur la grand'place.

Le reste du temps il n'y avait aucune activité.

Mes parents nous avaient promis que nous pourrions y aller et nous attendions avec excitation la découverte de ce monde enchanté que nous avions cent fois imaginé et dont mon frère, plus âgé que moi de sept ans, m'avait déjà souvent parlé.

Lui, il avait déjà eu la chance d'y aller mais c'était il y a très longtemps. Si longtemps que je n'étais même pas née.

Ils sont arrivés un jeudi et nous avons dû attendre le samedi après-midi pour pouvoir nous y promener. C'était féérique.

Chaque carrousel, chaque attraction, chaque échoppe donnait envie de s'y arrêter.

Ça sentait si bon le croustillon, la barbe à papa et la pomme d'amour que papa nous a proposé d'en acheter.

Mes parents ont pris des croustillons, mon frère Jean, la barbe à papa et moi, j'ai fait le mauvais choix, la pomme d'amour que mes petites dents n'arrivaient pas à percer. J'arrivais juste à lécher le sucre rouge mais impossible de la croquer.

Mon papa a bien vu ma déception alors il a échangé avec moi et j'ai pu manger ses croustillons.

On a bien rigolé car j'avais du sucre blanc partout et même jusque dans le nez.

Mon frère m'a laissé goûter sa barbe à papa et j'ai adoré ça.

J'avais l'impression de manger les nuages.

Maman a proposé que l'on fasse d'abord le tour et que l'on choisisse chacun trois attractions qui nous faisaient envie.

Moi, j'avais envie de tout mais maman a dit qu'il ne fallait pas exagérer. Alors, à tour de rôle nous avons choisi.

Jean voulait essayer les autos-tamponneuses.

Moi cela ne me plaisait pas de me faire bousculer.

Il a pris un jeton et nous l'avons regardé prendre des chocs par devant, par derrière et aussi sur le côté. Il faisait des grimaces à chaque fois qu'une autre auto venait le percuter et moi, ça me faisait bien rigoler. Parfois, il restait calé et riait beaucoup quand son volant se mettait à tourner comme un fou.

Mes parents semblaient si heureux de le voir s'amuser. Moi, j'applaudissais chaque fois qu'il percutait un plus grand que lui et je criais : « Vas-y Jean-Jean ! Tu es le meilleur ! »

Il me faisait un signe de la main et continuait son chemin.

Puis un grand coup de klaxon a mis fin à son premier choix et nous avons repris notre balade parmi les badauds. Certains ont salué mes parents ce qui nous empêchait de progresser.

Moi, cela ne m'intéressait pas de m'arrêter pour parler, je n'étais venue ici que pour prendre du bon temps et m'amuser et puis, surtout, j'avais repéré le premier manège qui me faisait rêver.

C'était le carrousel d'Alice au Pays des Merveilles.

Elle était dessinée en grand sur des panneaux géants.

On devait s'installer dans un service à thé. Il fallait prendre place dans une tasse et au milieu, il y avait un énorme sucre qui permettait de la faire tourner. Toutes les tasses tournaient elles aussi à contre-sens sur un immense plateau. Cela donnait une impression de vertige dans ce service dansant.

Maman est venue avec moi car pour faire tourner le sucre géant, il fallait de la force et, moi, je n'en avais pas suffisamment.

J'avoue que j'ai aimé même si j'ai eu l'impression que mes croustillons allaient tous remonter.

Après, Jean a choisi le tir à la carabine.

Il a gagné. Avec ses points, il avait le choix entre un petit revolver à plomb, un gros sac de billes ou un poisson rouge dans un sachet en plastique.

Malgré les réticences de maman, il a absolument voulu le poisson rouge qu'il a baptisé « Hercule » sans aucune hésitation.

C'était à nouveau à mon tour de choisir et comme j'avais encore le cœur tout retourné, j'ai demandé une pêche aux canards et je me suis bien amusée.

J'ai comptabilisé tant de points que j'ai pu emmener une jolie poupée aux lèvres maquillées.

Pour que le temps ne passe pas trop vite et surtout parce que papa avait très soif, nous nous sommes arrêtés pour boire une limonade.

C'était aussi le moment pour Jean et pour moi de décider sur quel manège nous voulions terminer cette merveilleuse journée.

Moi, je n'arrivais pas à faire un choix. J'aimais bien les chevaux de bois mais le palais des horreurs me faisait très envie aussi.

Maman a tranché en me faisant comprendre qu'à mon âge voir des monstruosité n'était même pas à envisager.

Jean, lui était bien décidé. Il voulait tester la dernière nouveauté, un manège appelé « La Pieuvre » où chaque tentacule montait et descendait tout en tournant et virevoltant à grande vitesse.

Quand je l'ai vu, j'ai eu envie de l'accompagner mais je ne pouvais pas, il fallait avoir au moins 1 mètre 30 pour pouvoir y accéder.

J'étais un peu triste et déçue car sur ce manège-là tout le monde semblait tellement s'amuser.

Les gens criaient, riaient et la musique jouait très fort. Le forain demandait tout le temps : « Vous en voulez encore ? »

Et tous répondaient en cœur : « Oui, oui, encore !!!!! » Cela me donnait vraiment envie mais je ne pouvais pas.

C'était interdit.

Mon père, lui, a décidé de l'accompagner.

Le manège n'était fréquenté en majorité que par des adultes et il n'envisageait pas de laisser son fils de treize ans vivre seul ce moment.

Mon frère m'a confié son poisson qui tournait inlassablement dans son petit aquarium de fortune sans se soucier de l'agitation de ces humains hystériques.

Papa et Jean se sont installés et une barre métallique de sécurité est venue se refermer sur eux.

Je n'avais encore jamais vu ça, même pas au cinéma.

Un monsieur, responsable de l'attraction, a fait le tour pour s'assurer que tout le monde était prêt pour « Le Grand Départ » et « La Pieuvre » s'est mise à tourner au son angoissant et frénétique de la musique.

Je tenais d'un côté les ficelles d'Hercule et de l'autre la main de maman. Elle, elle tenait ma poupée.

Le manège allait de plus en plus vite et les nacelles se sont mises à monter et à descendre.

Je voyais la tête de Jean, il criait et parfois, il fermait les yeux.

Finalement, cela ne semblait pas si amusant que ça...

Le forain a demandé s'ils en voulaient encore et je n'ai pas bien vu ce que papa et Jean ont répondu.

Ce que j'ai vu c'est qu'au moment où ils étaient tout en haut, la barre de sécurité s'est soulevée et Jean est parti dans les airs comme un oiseau.

Un oiseau qui ne savait pas voler.

Mon papa a essayé de le rattraper mais c'était trop tard. Il était parti.

Par miracle, la barre s'est refermée mais le carrousel ne s'est pas arrêté.

Il a encore continué à tourner, tourner et tourner encore et encore.

Mon père hurlait que l'on arrête ce maudit manège mais il continuait à tourner sans s'arrêter.

Ma mère était bouche bée. Plus aucun son n'arrivait à en sortir. Ses lèvres étaient pleines de sang d'y avoir planté ses dents.

Moi, je cherchais Jean et je ne le voyais pas.
J'avais lâché le petit sac d'eau et Hercule se tortillait sur le sable puis, très vite, il n'a plus bougé.

Ils ont mis toute la nuit à rechercher mon grand frère et, au petit matin, ils nous ont rapporté son corps meurtri et sans vie.

Ils l'avaient retrouvé accroché dans un arbre à 400 mètres de la fête foraine.

C'était le jour le plus terrifiant de ma vie et aucun de nous ne s'en est jamais remis.

*

SUR LA ROUTE DES ANGES

Quand j'ai su qu'elle attendait un bébé, je l'ai détestée.
C'était pour moi une trahison.

Elle trahissait tout l'amour et le respect que je lui
portais.

Elle me sacrifiait pour quelqu'un d'autre, quelqu'un qui
ne valait rien, quelqu'un qui n'existait même pas.

Je vivais cela comme un abandon, une terrible
séparation.

Elle était mienne et elle n'avait pas le droit de
rompre le lien qui nous unissait depuis tout ce temps
maintenant.

Durant les neuf mois de grossesse, j'ai refusé
de l'embrasser et si elle m'embrassait j'allais
instantanément m'essuyer ou mieux me laver si j'en
avais la possibilité.

J'avais aussi décidé de ne plus lui parler et je ne
répondais que par monosyllabes. Oui et non étaient
devenus mes seuls alliés.

Quand elle m'a dit que ce serait un garçon, je le
détestais déjà, mais si cela avait été une fille cela aurait
été pire.

Je ne voulais pas la partager. Elle était à moi et je savais
que l'autre allait venir me voler une partie d'elle que je
ne voulais pas négocier.

Elle allait devoir s'occuper de lui comme elle s'était occupée de moi. Avec le même amour, la même patience, les mêmes gestes.

Ils allaient partager des moments d'intimité auxquels je ne serais plus la bienvenue.

C'était insupportable.

S'il le fallait, je lui ferais payer, bien plus cher qu'elle ne pouvait l'imaginer, la détresse dans laquelle cette naissance allait me plonger.

Je lui ai pourri la vie.

J'ai recommencé à faire pipi au lit.

Je mangeais comme un bébé.

Je me comportais mal partout où nous allions.

J'étais arrogante et indisciplinée.

Je me roulais par terre à la moindre occasion et principalement dans les magasins pour que tout le monde dise qu'elle m'avait mal éduquée.

J'aurais inventé n'importe quoi pour me venger du mal qu'elle me faisait.

Je la haïssais d'avoir voulu un autre enfant.

Je ne comprenais pas pourquoi je ne lui suffisais pas.

Le jour de sa naissance tout le monde est venu le voir.

Moi, je suis restée dans le couloir.

Il ne m'intéressait pas.

Déjà, il accaparait toute l'attention et tous les regards.

Moi, tout le monde m'avait oubliée.

A part peut-être ma mamie qui m'avait apporté des bonbons.

Mais elle, ça ne comptait pas.

Moi, ce que je voulais c'était ma maman et c'était sans concession.

Il fallait que je me débarrasse au plus vite de cet étranger.

Il fallait que ce cher petit ange reprenne la route qu'il avait empruntée pour venir jusqu'ici et qu'il cesse de m'empoisonner la vie.

Une fois parti, tout redeviendrait comme avant.

Je serais à nouveau la gentille petite fille à sa maman.

Tout était de sa faute !

Il n'avait qu'à pas exister !

Sa venue parmi nous était un fiasco.

Alors, j'ai élaboré des plans pour qu'il reparte sur le chemin sur lequel il n'aurait jamais dû s'aventurer.

J'ai pensé à l'asphyxier avec son oreiller. A le laisser tomber du haut de l'escalier. A le faire s'étouffer avec son biberon. A l'ébouillanter dans l'eau de son bain.

J'ai aussi eu l'intention d'aller le promener dans sa poussette et de le laisser glisser dans la rue pentue en espérant qu'une voiture ne puisse l'éviter.

Mais tout ça, c'était avant que je le voie.

Quand il est arrivé chez nous, c'était la première fois que je le voyais pour de vrai.

Il était si petit et semblait si doux que j'avais du mal à refreiner mon envie de le toucher.

Maman l'a mis dans mes bras et c'était comme s'il m'appartenait déjà.

Je ne voulais plus le lâcher.

Il était à moi et plus personne ne pouvait le toucher.

Je l'ai aimé instantanément et, même elle n'avait plus de poids contre cet amour-là.

Très vite, il m'a souri de son sourire angélique et ingénu.

Il était beau comme un Dieu et j'ai terriblement regretté tout ce que j'avais pu penser.

Aujourd'hui, il se marie et j'ai à nouveau ce sentiment d'être dépossédée de l'être aimé.

Cette femme vient me le voler et j'élabore une fois de plus des plans terrifiants.

Je l'imagine tombant dans un ravin ou électrocutée par son fer à repasser ou ratant tout simplement une marche de l'escalier.

C'est plus fort que moi. Je ne peux m'empêcher de penser à ça.

Quand je me sens délaissée, je suis prête à tuer.

*

PARDONNEZ-MOI

Durant cinq ans j'ai menti.

J'ai menti à ma femme.

J'ai menti à mes enfants.

J'ai menti à mes amis.

J'ai menti à mes parents.

Chez moi, c'était devenu une seconde nature.

Ce n'est pas que j'aimais ça mais je n'avais pas le choix.

Cela a commencé à la suite d'un bal costumé.

N'ayant pas eu le temps de trouver un costume de location, ma femme et moi avons décidé d'échanger nos identités.

Elle s'habillerait en moi et moi en elle.

C'était simple et bon enfant.

Nous avons pris plaisir à nous préparer.

Elle m'a coiffé et maquillé et je me suis senti parfaitement bien dans sa robe de satin et ses escarpins.

Quand je me suis vu dans le miroir c'était bluffant et assez déconcertant.

Même un peu gênant.

Je n'ai éprouvé aucune difficulté à marcher, à bouger ou à danser.

Nous avons passé une excellente soirée et en me déshabillant pour aller me coucher, je me suis senti un peu triste sans savoir pourquoi. J'étais envahi par un sentiment de frustration et d'abandon.

De vertige aussi.

Les jours qui ont suivi, j'ai eu beaucoup de mal à me concentrer. Je me revoyais en femme et, plus inquiétant, les sensations que j'avais éprouvées me manquaient terriblement.

Au bout de quelques jours, j'ai profité de l'absence de ma famille pour fouiner dans le dressing et essayer une robe de lycra noir.

Je me suis maquillé avec soin et j'ai déambulé dans la chambre.

Je me suis longuement regardé dans le miroir et une nouvelle fois, j'ai eu l'impression d'être enfin moi.

Je ne me sentais pas ridicule mais je me disais qu'aux yeux des autres, je le serais.

En me démaquillant, je me suis dit qu'il fallait arrêter tout cela.

J'étais un père et un mari. Ce comportement était indigne de moi.

J'ai décidé de le refreiner mais le reflet que j'avais rencontré dans le miroir revenait sans cesse me tarauder, allant même jusqu'à m'obséder.

Lors d'un déplacement, je suis entré dans un magasin pour y acheter une jupe et un chemisier.

Dans ma ville, je n'aurais pas osé, c'était beaucoup trop risqué.

En sortant de la boutique, j'étais un peu frénétique et il m'a pris l'envie de m'offrir aussi quelques sous-vêtements, une pochette de maquillage et des talons adaptés à mes pieds.

Le soir, j'ai dû aller dans un quartier un peu malfamé pour trouver, dans un magasin d'accessoires, ma première perruque à cheveux longs.

Le lendemain, j'ai essayé tous mes achats et en me voyant, j'ai eu à nouveau la même sensation d'être dans mon élément. De me ressembler enfin. D'être en accord avec mon moi profond.

Avant de rentrer, j'ai acheté une valise afin d'y cacher tous mes trésors. Je l'ai choisie très grande car je savais déjà que je n'allais pas en rester là.

Plus le temps passait, plus le besoin de me travestir m'envahissait. C'était devenu une nécessité. Je ne pouvais plus m'en passer.

J'ai prétexté que mes obligations professionnelles me forçaient à partir plus souvent en déplacement. Tout le monde l'a compris et cela m'a donné l'impression que je ne faisais rien de mal.

Au bout d'un moment, m'habiller, me maquiller et me mirer ne m'ont plus suffi.

Il fallait que je sorte de cette chambre d'hôtel. Que je rencontre du monde. Que je sache si dans les yeux des inconnus, j'étais aussi crédible qu'à mes propres yeux.

Je n'ai pas été déçu.
C'était merveilleux !

Je me fondais dans la masse.

Je n'étais pas un travelo, j'étais une femme à part entière.

Je me sentais si bien.

J'ai encore acheté des vêtements. Sans doute trop car ma valise ne pouvait plus les contenir.

Alors, j'ai fait comme toutes les femmes, j'en ai rangé une partie dans le grenier.

C'est sans doute là que j'ai commis une erreur ou peut-être était-ce un acte manqué ?

Lors d'une de mes absences, ma femme a décidé de ranger les combles de notre maison.

Elle a mis la main sur le carton.

En le fouillant, elle a trouvé quelques clichés que j'avais pris de moi durant les mois où je n'osais pas encore me promener dans les rues des villes où je n'étais qu'une inconnue.

Quand je suis rentré, elle était attablée.

Elle buvait un verre de vin. Il semblait que ce n'était pas le premier.

Elle avait étalé les huit clichés sur la nappe de la salle à manger.

Elle m'a regardé d'un air désespéré.

Elle s'est levée et elle a fait un geste auquel je ne m'attendais pas. Elle m'a prise dans ses bras et elle s'est mise à pleurer.

J'étais très étonné et surtout bouleversé par sa réaction.

Moi aussi, j'ai fondu en larmes.
Nous sommes restés comme ça très longtemps.
Je ne sais pas combien de temps...
Ensuite, je lui ai demandé pardon et une fois de plus
elle m'a surpris en me disant que je n'y pouvais rien.
Que c'était comme ça et qu'elle ne m'en voulait pas.

Je savais qu'elle était exceptionnelle mais je n'ai jamais
imaginé qu'elle portait en elle une telle intelligence
émotionnelle et une si grande générosité.
Tout l'amour qu'elle me portait lui a permis de me
pardonner.

Aujourd'hui, nous sommes devenues amies.
Elle est ma meilleure alliée et mon ambassadrice face à
tous ces gens qui auraient pu me détester.
C'est grâce à elle que je ne dois plus me cacher et que
nos filles, nos parents, nos amis ont compris qu'il ne
servait à rien de me rejeter.
J'étais ainsi et elle l'avait accepté.

C'est pour lui demander pardon et pour la remercier
de sa compréhension que je lui dédie ce message.
Je lui serai éternellement reconnaissante et quoi qu'il
lui arrive, je serai là.
Elle a été mon messenger.
Je serais son ange gardien... au féminin.

*

LES PERES BLANCS

Quand j'étais enfant, ma mère m'emmenait chez les Pères Blancs.

Elle se croyait envoutée et voulait se faire exorciser. Moi, je ne comprenais rien à tout ce charabia mais je n'avais pas le choix, il fallait que je l'accompagne car elle ne trouvait personne pour me garder.

Nous partions en début d'après-midi et prenions le tram 33.

Une fois que nous en descendions, il fallait encore marcher durant un très long moment.

Elle me tenait par la main et avançait d'un pas bien décidé et pressé.

Mes petites jambes avaient du mal à la suivre mais cela ne l'arrêtait pas.

Il était hors de question qu'elle arrive en retard.

Ce rendez-vous, elle ne pouvait le manquer.

Elle ne se préoccupait pas beaucoup des signaux de signalisation. S'ils passaient au rouge pour les piétons elle m'empoignait le bras pour me forcer à galoper.

J'étais essoufflée et transpirante quel que fut la saison.

La météo ne la faisait d'ailleurs jamais reculer.

Qu'il pleuve ou qu'il vente. Qu'il neige ou qu'il tonne.

A -12° ou à 40°, son pas n'était jamais différent.

Parfois j'essayais de me rebiffer mais cela ne l'empêchait pas de continuer sur sa lancée tout en me promettant une récompense si je me conduisais correctement.

Au début j'y ai cru, mais au bout d'un certain temps j'ai voulu savoir quelle serait cette récompense dont elle parlait si souvent.

Elle m'a répondu que chaque fois qu'elle allait là-bas, elle priait pour moi et que cela valait tous les jouets que je n'aurais jamais.

Evidemment cela ne représentait rien pour moi, mais elle le disait avec tant de conviction que je finissais par croire qu'elle avait raison.

Quand nous arrivions enfin, elle m'asseyait sur un petit banc de bois et me faisait promettre de ne pas en bouger.

Elle m'enlevait mon manteau et se recoiffait un peu avec les doigts.

Elle me faisait à nouveau lui promettre de rester là. Bien assise et bien sage quel que fut la durée durant laquelle elle serait dans la pièce d'à côté.

Je lui promettais. Sinon, gare à moi.

A un moment, une lourde porte de bois s'ouvrait sur un étrange monsieur habillé de blanc.

Il lui faisait signe d'entrer et elle s'empressait de s'exécuter.

Je n'ai jamais su ce qu'il se passait derrière cette porte fermée.

Je restais là, sur le petit banc à me demander combien de temps cela allait durer cette fois.

La pièce sentait l'encens, la poussière, le vieux livre, le bois et l'eau de bénitier.

Toutes ces odeurs qu'aujourd'hui je ne peux plus supporter.

Pour passer le temps, je cherchais dans les carrelages des figures dessinées.

J'en trouvais toujours des différentes.

Parfois effrayantes.

Parfois angéliques.

Parfois floues.

Parfois parfaites.

J'avais déjà recensé un ours aux dents acérées, une tête d'Indien avec un chapeau de plumes parfaitement positionné, un mouton et une tête de diable. Un clown et un profil de singe. Une baguette de magicien.

J'avais aussi vu un homme qui riait à gorge déployée et un lapin aux oreilles coupées.

C'était là ma principale occupation.

Il m'arrivait aussi de regarder un livre qui était posé sur une petite table de bois.

Il n'y en avait qu'un.

Il était très gros et ses pages étaient très fines. Si fines que j'avais peur de les déchirer et de me faire disputer.

De toute façon, je ne l'aimais pas tant que ça.

Dedans, il y avait des dessins très angoissants.

On voyait un homme au visage ensanglanté avec une couronne d'épines planté sur la tête.

Parfois, il était attaché sur une croix et des clous lui transperçaient les mains et les pieds.

C'était si effrayant qu'un après-midi en le refermant, j'ai décidé de ne plus jamais le toucher.

J'ai détesté cette période de ma vie.

Un jour elle a pris fin et cela me convenait très bien.

Je ne sais pas si les Pères Blancs l'ont aidée. Je n'ai jamais voulu en parler.

Peut-être allait-elle encore les voir à mon insu ?

Mais je ne comprends toujours pas pourquoi elle m'a fait vivre ça. Du haut de mes cinq ans, c'était vraiment choquant.

Aujourd'hui, quand je me sens seule, triste ou trop angoissée.

Inquiète aussi parfois. Je cherche des images dans les nuages.

Des images qui me feront oublier ma solitude et mes peurs du passé. Oublier ce temps où je n'étais encore qu'une enfant transie par ce monde d'adultes auquel je ne comprenais rien.

Quand je me concentre, je repère parfois un papillon géant, une poupée de chiffon, un petit cochon à la queue en tire-bouchon. Mais le plus souvent, je vois la mort et sa tête aux orbites défoncées. Le diable à la langue tirée. Une tête de sorcière au nez crochu. Un Père Blanc qui tranche la tête de ma maman.

Qui sait, maintenant, c'est peut-être moi qui suis envoûtée ?

*

PARTI SANS LAISSER D'ADRESSE

Je n'ai jamais cru qu'un jour il disparaîtrait.
Pas un seul instant cela ne m'a effleurée.
Je nous croyais heureux et sans difficulté.

Comment peut-on partir du jour au lendemain sans rien laisser ?

Pas un mot, pas une lettre, pas une confession.
Il n'avait rien emporté à part ses papiers d'identité et un peu d'argent mais pas assez pour tenir très longtemps.

Comment expliquer cela à deux adolescents qui prenaient parfois leur père pour un héros mais le plus souvent ces derniers temps pour un con ?
Cette nouvelle appellation était arrivée au même moment que leurs boutons d'acné.

Comment dire aussi à nos amis qu'il était parti et que je ne savais même pas si c'était pour refaire sa vie ?
Sa mère a même fait peser sur moi la possibilité que je l'aie assassiné. Heureusement, grâce aux caméras de surveillance d'un grand magasin, j'ai vite été disculpée.

Ensuite se sont mises à tourner en moi toutes les questions que je n'avais pas la possibilité de lui poser.
Quand avait-il pris cette décision ? Et pourquoi ?
Étais-je responsable de ce choix ?

Avais-je dit ou fait quelque chose qui l'aurait poussé à nous quitter ?

Avait-il effectivement rencontré quelqu'un ?

Ou peut-être rencontrait-il des problèmes d'ordre professionnel ?

Lui avait-on trouvé une maladie incurable ? Et si c'était le cas peut-être voulait-il nous protéger de la déchéance qu'il allait devoir endurer.

Etait-il suicidaire ou joueur invétéré ?

Peut-être était-il lié à la mafia ? Auquel cas, il n'osait sans doute plus rentrer de peur de nous mettre en danger.

J'ai tout imaginé.

Surtout des choses totalement insensées.

Ce qui m'a le plus détruite, c'est de constater qu'il avait laissé son portefeuille sur le buffet de la salle à manger.

Il en avait ôté le contenu mais les photos de moi et de nos enfants étaient toujours là.

Il nous avait abandonné.

Il était parti sans se retourner.

Comme si nous n'avions jamais existé.

Passée cette première phase de questionnement, la panique est montée d'un cran.

Et s'il était retenu quelque part contre son gré ?

Et s'il était tombé sur des gens mal intentionnés ?

Il gisait peut-être au fond d'un lac ou d'un étang..

Et s'il avait été pris d'une crise d'amnésie ?

Pourquoi pas ? On voit parfois cela.

Et si..., et si..., et si...

Puis les huissiers sont arrivés et m'ont demandé d'honorer des paiements pour des achats que j'ignorais totalement.

C'est là que la colère m'a envahie.

Je crois que c'est à peu près au même moment que j'ai appris qu'il s'était installé sur l'île du Levant.

On le disait heureux. Détaché de tout et surtout de nous.

Il s'était réinventé une vie dont nous ne faisons plus partie.

Etrangement, le savoir vivant m'a permis de le détester, puis de le haïr et finalement de faire le deuil de cet homme que j'avais tant aimé.

Il y a quelques mois, en me promenant au Jardin du Luxembourg, j'ai vu un indigent qui me semblait différent.

Il y avait son regard qui, même s'il ne me regardait pas, était un regard que je connaissais déjà.

Il y avait ses yeux que j'aurais pu dessiner tant je m'y étais noyée.

Il y avait aussi cette esquisse de sourire qui me rappelait mes vingt ans.

Il y avait ses mains qui avaient un jour touché mes seins.

Je savais que c'était lui mais je n'ai rien dit.

C'était triste à regarder.

Pourtant, je suis passée devant et je n'ai pas jeté une seule pièce de monnaie.

Mon cœur s'était refermé.

Il ne pouvait plus rien attendre de moi.
Ni compassion, ni compréhension.
Toutes les questions auxquelles je n'avais pas eu de
réponses resteraient à jamais dans un tiroir de ma
mémoire.
Il était parti trop longtemps. Je n'avais plus rien à lui
demander.

Il est resté là, sur le pavé, à mendier.
Moi, j'ai continué mon chemin et je m'efforce chaque
jour d'oublier que ce sans-abri a été un jour mon mari.

*

AU LARGE PLUS RIEN A SIGNALER

Combien de fois sommes-nous venus dans cette petite île de Méditerranée ?

Je ne sais plus exactement.

Neuf ou dix, j'ai cessé de compter.

Combien de fois t'ai-je proposé de nous y installer ?

Et combien de fois as-tu refusé ?

Moi, j'imaginai notre vie au soleil.

Heureux et sans contrainte.

Je me disais que nos métiers nous permettaient de vivre nos vies loin de toutes les banalités. Celles que d'autres étaient obligés de subir à longueur d'année.

Il me semblait qu'ici rien ne pouvait me manquer.

Je sentais que pour créer, nous étions exactement là où le vent nous avait portés.

J'ai mis plus de dix ans à te persuader et finalement tu as accepté.

A force d'y croire autant, je t'ai contaminé.

Tu t'es mis à te projeter dans notre exil non improvisé.

Mes espérances dans cette nouvelle aventure t'ont convaincu et nous étions certains de pouvoir nous réaliser loin de tous les besoins que nous nous étions créés.

Mes ports d'attaches avaient tous disparu et je pensais sincèrement que rien ne me manquerait vraiment.

Que nous nous suffirions à nous-mêmes.
Que nos œuvres s'en verraient magnifiées.
La première année nous a comblés.
Nous obtenions exactement ce que nous étions venus
chercher.
Le deuxième hiver fut plus compliqué, le froid venant
nous glacer.
Nous n'avions connu cet endroit que durant les mois
d'été.
Le moment où tout est beau et animé.
Rien à voir avec la solitude de l'hiver et le froid de cet
endroit une fois que les vacanciers s'en sont retournés
et que cette île est désertée.
A ce moment-là, nous ressentions un goût amer de les
savoir à nouveau tous dans leurs foyers.
Leur quotidien a commencé à nous manquer.
Mais septembre et octobre nous permettaient
d'imaginer que nous étions au bon endroit et maîtres
de nos destinées.
Que nos choix étaient toujours fondés.
Novembre et décembre voyaient notre moral s'étioler
et ne parlons pas de janvier et février où le cafard
venait nous crucifier.

Tu parlais de plus en plus souvent de notre retour au
pays.
Moi, je ne voulais pas y penser.
Peut-être par entêtement, par obstination démesurée,
par refus de la réalité, je ne voulais pas t'écouter.

Je ne sais exactement ce qu'il nous est arrivé mais un
beau matin nous n'avons plus regardé dans la même
direction.

Nos horizons avaient totalement changé.
Te voir partir m'a semblé une trahison à notre amour.

Je n'ai pas su me remettre en question.
Mon vrai problème était-il de ne pas reconnaître mes erreurs et mon manque d'objectivité ?
Mon amour pour toi ne pouvait-il pas passer au-delà de mon amour-propre ?
Je t'ai laissé partir et je suis restée là, sur ce petit bout de terrain au large de rien.
Pour le pire et pour ma perte.

Ici, sans toi, plus rien ne ressemble à rien.
Je ne suis plus personne.
Ma créativité est paralysée.
Mon art n'est plus qu'un ramassis de niaiseries.
Tu me manques tellement, pourtant je reste dans ce gouffre où je m'enlise, jour après jour, sans oser te dire que je me suis trompée.
Mon bonheur est finalement de l'autre côté de cet océan.
Mon bonheur c'était toi mais j'étais sans doute aveuglée par ce semblant de beauté. Par cette illusion d'un monde parfait qui n'existe évidemment que dans d'inaccessibles désirs d'idéaux.
Et finalement ici tout est faux.
Je me suis leurrée mais je n'ai pas la force de me l'avouer.
Alors, je resterai ici et j'attendrai qu'un jour tu viennes me chercher.
Mais, le feras-tu ?

*

LE COEUR EN VIAGER

Macha était le plus joli bébé que l'on puisse imaginer.
Quand je la regardais, je me disais que c'était
exactement le bébé que l'on voyait dans les publicités.
Des yeux immensément grands.
Un sourire de poupée à deux dents.
Des pommettes rosées.
Des cheveux blonds qui allaient certainement foncer.

Ce n'était pas un bébé difficile.
Elle était souriante et calme à la fois.
Elle aimait les câlins de notre chien.
Dès son arrivée, nous étions en pâmoison devant cette
petite perle douce et pleine de joie.

Un peu avant ses trois ans, j'ai commencé à la voir
changer.
Elle semblait éteinte.
Son sourire s'était effacé.
Ses traits étaient tirés et son regard terni par des cernes
anormalement marqués.
Je ne me suis pas trop inquiétée, mais au bout de
quelques jours, j'ai été consulter son pédiatre afin
d'être rassurée.

En l'examinant, il a diagnostiqué une légère anémie et
a décidé de programmer une batterie d'exams.
C'est là que le couperet est tombé.

Insuffisance cardiaque.

Le verdict était sans appel et nous l'avons reçu comme la foudre en plein désert.

Les éclairs venaient de s'abattre sur cette vie que nous avions imaginée telle une plage de sable blanc. Le soleil se levant et se couchant toujours à la même heure. Au même moment.

Sans surprise et sans peur.

En un instant notre belle embarcation venait de chavirer sur une mer que nous pensions calme, à peu agitée.

Ses pronostics de vie étaient fortement engagés même si le temps ne lui était pas encore compté.

Si ses traitements étaient correctement suivis nous pouvions espérer la garder à nos côtés jusqu'à ses seize ans et avec une greffe nous pouvions peut-être dépasser sa majorité et pourquoi pas la voir un jour se marier.

Il nous fallait cet organe.

Ce cœur était son seul laissez-passer.

Nous nous sommes accrochés à cette possibilité et la gravité de notre situation nous faisait parfois oublier que penser au cœur de notre enfant se résumait à espérer la mort d'un autre être vivant.

Pourtant, combien de nuits me suis-je dit qu'il fallait que mon téléphone sonne et que quelqu'un décède enfin.

Mais ce nouveau cœur n'arrivait pas.

Nous restions malgré tout confiants.
Les années se sont mises à passer avec toujours cette
épée suspendue au-dessus de nos têtes.
Mon regard sur elle était celui d'une mère angoissée.
Nous l'avons laissée grandir dans un cocon
d'acceptations.
Tout lui était permis.
Chaque étape franchie nous semblait un don des
dieux.
Comment lui refuser quoi que ce soit ?
Et si demain n'existait pas...

Mais le temps s'égrenait.
Il nous permettait d'imaginer que tout cela n'était
finalement qu'un sale cauchemar.
Au fond de moi, je savais bien qu'il n'en était rien et
qu'il fallait en permanence que je reste connectée à
mon téléphone pour ne surtout pas manquer l'appel
qui nous permettrait de la sauver.

Je l'ai laissée vivre comme elle l'entendait.
Sans contrainte, ni pression.
A treize ans, elle se maquillait et portait des sous-
vêtements affriolants. Elle se dandinait devant son
téléphone pour faire tourner la tête des matous de
notre quartier.

Mes amies déploraient ses comportements et me
trouvaient trop laxiste.
Certaines m'ont même reniée et ne voulaient plus que
leurs enfants viennent nous visiter.

Son père non plus n'était pas très content, mais il savait comme moi que sa vie pouvait à tout moment s'arrêter là.

Le 22 mai à 18h55 mon GSM a sonné.
Un donneur compatible venait d'être trouvé.
Il fallait que nous allions d'urgence au CHU où la transplantation serait opérée.
J'ai couru dans les escaliers pour prévenir Macha.
Pour lui dire que le grand jour était enfin arrivé.
Mais Macha n'était pas là...

J'ai immédiatement appelé son portable qu'elle avait l'obligation de ne jamais quitter.
Quand j'ai entendu résonner la sonnerie dans la poche de son blouson, j'ai cru que j'allais m'effondrer.

Elle était sortie sans permission et je n'avais aucune idée d'où elle pouvait bien se trouver.
J'ai appelé partout, sans résultat.
L'hôpital m'a également recontacté pour me signifier que notre retard ne pouvait être toléré.
Un autre receveur avait été choisi. Il était à présent inutile de nous dépêcher.
Un cœur cela n'attend pas.

Quand elle est enfin rentrée, je ne lui ai rien demandé.
C'était trop tard, à quoi bon la disputer...
Six mois plus tard, Macha nous a quittés.
C'est seulement là que je me suis rendue compte que la liberté que je voulais lui laisser l'avait tuée.

DANS CES YEUX

Dans les yeux d'Emilie, je voyais la fragilité, la douceur, l'inexpérience, la pureté.

Dans ceux d'Angèle, il y avait du désir, de l'envie, de la bestialité.

Ceux de Caroline me faisaient parfois sourire. Son strabisme divergent était plutôt amusant.

Les yeux gris d'Aline étaient perçants, parfois durs et intrigants.

Les rides de Katy m'ont fait comprendre que ses belles années l'avaient lâchée. Par contre, la chirurgie d'Emma avait été complètement ratée.

Les yeux profonds et noirs d'Evelyne étaient très inquiétants.

Les yeux trop maquillés de Laurence lui donnaient une certaine vulgarité mal assumée.

Les lunettes de Sandrine la rendaient sévère et lui donnaient des airs d'institutrice primaire.

Les yeux rougis par l'alcool, que consommait à longueur de journée Stéphanie, me donnaient parfois l'envie de dégueuler.

Quant aux yeux de cabillaud de Lucie, ils étaient tristes à pleurer.

Les yeux cernés d'Ariane évoquaient toutes les nuits blanches qu'elle avait passées.

Alors que le regard triste de Patricia me donnait parfois envie de la consoler, et que le regard pétillant d'Annie m'a laissé imaginer qu'un jour j'allais changer, mais le regard en coin que m'a lancé Virginie m'a fait comprendre qu'il n'en était rien.

Les faux cils d'Alicia me faisaient penser aux actrices de cinéma.

Dans les yeux d'Edwige, j'aurais pu me noyer et dans ceux de Louison, j'aurais pu tout avouer.

Ceux d'Annabelle n'ont pas fini de me hanter et ceux de Clothilde me poursuivent encore toutes les nuits.

Comment ne pas penser à ceux de Manon dans lesquels j'ai clairement vu la crainte, la peur et la douleur.

Les petits yeux de Marie-Cécile semblaient me supplier d'arrêter. Alors que ceux d'Amandine étaient confiants et ne se doutaient pas de ce qu'il allait se passer.

J'ai pensé que ceux de Marie allaient me sauver mais la méchanceté que j'ai lue dans le regard de Dora m'a fait à nouveau replonger.

Toutes ces femmes m'ont aimé.

Elles ont eu confiance en moi.

Elles m'ont suivi chez moi alors qu'elles ne me connaissaient pas.

Elles ne peuvent s'en prendre qu'à elles et à leur naïveté.

On ne suit pas un inconnu que l'on a croisé au coin de sa rue.

A cause d'elles, j'ai dû déménager plusieurs fois, jusqu'au jour où Vinciane m'a échappé.

C'est de sa faute si, aujourd'hui, je suis enfermé ici.

On dit que je suis un tueur en série, un détraqué, un malade mental.

Quand on me demande pourquoi j'ai fait tout ça, je réponds que moi, les femmes, je les aime les yeux fermés.

*

CHEZ EUX

Mon père pensait, qu'en me faisant monter dans cet avion, il me sauvait.

Il se disait qu'en survolant les océans j'atterrirais sûrement dans un endroit où ma vie serait plus belle et plus supportable.

Il pensait que mon pays n'avait plus rien à m'apporter. La famine, les maladies, le manque d'emploi le laissaient espérer que cet exil forcé me rendrait plus forte et mieux considérée.

Ma tante avait déjà procédé ainsi avec ses deux filles et cela semblait s'être bien passé. Tous les mois, elle percevait une rente qui dans mon pays représentait un montant important.

Mon père se disait, qu'en me faisant partir là-bas, il me rendait ma liberté. Cela lui permettait aussi de jouir d'une vie plus digne et moins pauvre à la fois. Grâce à cet argent, mes frères et sœurs n'auraient plus à se contenter d'un seul bol de riz pour toute une journée.

Je n'avais aucune envie de quitter ma famille, mon pays et le garçon que j'aimais en secret depuis quelques mois mais je n'avais pas le choix.

Dans mon pays, quand le père a décidé, il n'y a plus à discuter.

C'est comme ça que je suis arrivée un soir de décembre sur ce continent que je ne connaissais pas. Il faisait très froid et quelque chose de glaçant tombait du ciel pour former un tapis blanc.

C'était beau et intrigant à la fois. Jamais je n'avais vu ça.

Un homme m'attendait dans le hall des arrivées. Il avait écrit mon nom en thaï sur un bout de papier. Il était grand et élégant dans son costume bien coupé. Il semblait impressionnant et très peu souriant. C'était le chauffeur de la famille dans laquelle j'allais travailler.

Nous n'avons pas échangé un mot.

Ce n'était pas étonnant vu que je ne parlais pas l'anglais en arrivant.

Nous nous sommes arrêtés devant une belle demeure et j'ai immédiatement pensé à mon père. Je me suis dit qu'il avait été pertinent de l'écouter et de ne pas m'opposer à ses idées.

L'endroit était merveilleux dans son écrin blanc.

Tout me semblait doux et avenant.

Cela ne m'empêchait pas d'être transie de froid.

Une dame de la même origine que moi est venue m'accueillir. Elle n'était pas très souriante elle non plus et semblait surtout très fatiguée.

Elle m'a expliqué de quoi seraient faites mes journées. Je devais me lever à 6 heures afin de préparer le petit-déjeuner.

Ensuite, je devais réveiller les enfants, les laver, les habiller et les faire manger.

A 7h30, il fallait que je parte à pied les conduire à l'école et dès mon retour je devais repasser, nettoyer, ranger, cirer,... sans oublier de lancer les machines à laver et de préparer le déjeuner de mes nouveaux patrons.

Durant l'après-midi, je devais faire les courses au supermarché et sur la route du retour, je devais penser à récupérer les enfants. Je devais aussi veiller à les faire goûter puis à les occuper avant le souper pour qu'à 19h30 ils soient tous couchés.

Après seulement venait le repas des maîtres et de leurs invités suivi des mignardises, cafés et petits alcools servis à volonté.

Les soirées finissaient rarement avant une heure du matin et déjà, je devais penser au réveil qui allait invariablement sonner et à la nouvelle journée que j'allais entamer.

Ma chambre n'était pas plus grande qu'un débarras et je n'avais qu'un évier pour me laver et lessiver mes vêtements.

Je n'ai jamais reçu de salaire. Ils ont toujours prétendu que l'argent qu'ils envoyaient à mon père était mon dû.

Ce n'est qu'au bout de treize mois que j'ai compris ce qu'était devenue ma vie. J'étais une esclave à plein temps. Une esclave des beaux quartiers d'une ville réputée. Une esclave des temps modernes chez des gens respectés et admirés. Des gens qui pensent que l'argent et la notoriété leur permettent d'écraser leurs employés.

J'ai écrit à mon père pour qu'il me laisse rentrer.

Je n'ai reçu pour réponse qu'injures et méchancetés.
Il ne voulait pas croire à ce que je lui racontais et lui,
cet argent, maintenant il y comptait.
Alors, je me suis enfuie et j'ai vécu comme j'ai pu.

Aujourd'hui, j'ai fait ma vie dans le respect et la dignité
mais j'ai perdu ce qui comptait vraiment.
Ma famille, mes amis, mon pays.

*

TROP JEUNE POUR TOI

Que ce serait-il passé si tu étais née ?

Ma vie aurait évidemment été très différente de celle que je vis aujourd'hui.

J'aurais sans doute moins voyagé.

J'aurais dû apprendre tous les gestes qu'une mère prodigue à son enfant. Te langer, te nourrir, te bercer, t'endormir, te calmer.

J'aurais dû prendre soin de toi, te protéger, te soigner, te couvrir pour que tu ne prennes pas froid.

Les mercredis après-midi, je serais venue te voir danser et j'aurais été fière de mon petit rat.

Je t'aurais aussi épaulée dans tes devoirs et tes leçons. J'aurais pu t'apprendre à nager et à faire du vélo, mais bien sûr avant ça j'aurais été très émue de te voir faire tes premiers pas.

Je n'aurais jamais oublié de faire passer la petite souris sous ton oreiller et puis à Noël j'aurais cassé mon cochon pour t'emmener voir Mickey.

Peut-être que parfois j'aurais dû te gronder.

Il paraît que cela fait partie de l'éducation mais je ne t'aurais jamais giflée ou donnée la fessée.

Ça non ! C'est contre mes convictions !

Je t'aurais acheté de jolis vêtements et des robes qui dansent en tournant.

Le dimanche, nous serions parties nous promener sur la plage. Nous aurions acheté un cerf-volant et nous aurions mangé des glaces à la pistache ou au chocolat.

Je t'aurais fait apprendre plusieurs langues. Il paraît que les langues c'est important !

L'hiver, nous aurions pu faire de la luge ou du ski. Moi, j'adore ça.

Tu aurais pu jouer d'un instrument ou t'inscrire dans un cours de chant.

Un jour peut-être te serais-tu mariée...

Mais tout cela ne sera pas, vu que tu n'es pas là...

Jamais je ne saurai à qui tu aurais pu ressembler. Aurais-tu été blonde comme moi ou brune comme ton père ?

Et tes yeux, quelle couleur auraient-ils choisie ?

Bleu, brun, gris ?

Je sais bien que ma vie n'aurait pas été facile si tu avais été là.

Pourtant, je pense à toi souvent.

Parfois même, tout le temps.

J'en veux à ceux qui m'ont obligée à t'oublier.

A ceux qui n'ont pas cru que je t'aimais déjà.

A ceux qui ont voulu faire la loi et à ceux qui ont fait mon malheur en pensant sauver mon avenir.

A tous ceux-là j'en veux d'avoir brisé ma vie.
Ce n'est pas parce que je n'avais que quatorze ans que je n'étais pas capable de m'occuper de toi.
Y a-t-il un âge pour aimer son bébé ?

Moi, je reste persuadée que, toi et moi, on aurait pu leur prouver qu'ils avaient tort.
S'ils nous avaient laissé une chance, un peu de temps et beaucoup de confiance, ils auraient été épatés de ce qu'on leur aurait montré.
Mais voilà, tu n'es pas là et je continue ma route sur laquelle je n'ai plus aucune chance de te croiser.

*

LE THEATRE DES MARTYRS

Cela faisait des jours qu'on en parlait.

Il fallait que tout soit parfait.

Que rien ne soit laissé au hasard.

Plusieurs possibilités s'offraient à nous.

Nous en avons beaucoup discuté.

Chacun avait émis son avis, ses opinions, ses idées.

Chacun voulait trouver le meilleur plan, le meilleur lieu, la meilleure heure.

Il fallait aussi que le matériel soit à la hauteur de nos ambitions.

Qu'il ne nous manque rien.

Que rien ne vienne se glisser dans l'engrenage.

Que rien ne fasse échouer notre projet.

Nous n'avions pas droit à l'erreur.

Notre but était très clair et rien ni personne ne devait nous empêcher d'y accéder.

Un de mes frères avait opté pour un supermarché, mais un autre n'avait pas accepté car sa cousine venait d'y être engagée.

Un autre avait pensé à l'aéroport, mais là encore nous connaissions trop de bagagistes et d'employés.

Finalement, nous avons trouvé l'endroit parfait.

Un théâtre en plein centre de la ville.

Là, nous étions certains de viser les bonnes cibles.

Des mécréants avides de richesses, d'art, de luxure.
Des gens sans engagement dans nos luttes et nos combats, qui ne croyaient pas en nous et en nos idéaux.

Ils n'avaient d'ailleurs aucune conviction, aucune croyance, aucune religion.

Ils aimaient seulement sortir, boire, danser, fumer, rire, écouter de la musique et blasphémer.

Alors c'était décidé, c'est là qu'il fallait frapper.

Nous avions rendez-vous à midi afin de tout vérifier.
J'ai embrassé ma mère et mon père.

Je les ai félicités car aujourd'hui c'était leur anniversaire de mariage.

Je savais que j'allais leur faire le plus beau cadeau qu'un fils puisse faire à ses parents : la fierté.

Demain, je serai un héros, un martyr, un appelé.

J'ai embrassé mes sœurs en leur demandant de ne jamais me décevoir où que je sois.

En leur disant aussi qu'aucun mécréant ne devait jamais les toucher. Pas même les approcher, ni les regarder.

J'ai rejoint mes frères.

Nous avons beaucoup prié puis, nous nous sommes équipés.

Nous étions huit, armés jusqu'aux dents et prêts à nous faire exploser.

A 20h45, nous sommes entrés dans la salle après avoir descendu les portiers.

Quatre d'entre nous se sont postés devant les portes d'entrée afin qu'aucun mécréant ne puisse s'échapper. Moi et trois autres frères sommes montés sur la scène. Nous avons invoqué notre Dieu en criant « ALLAH AKBAR » et nous les avons tous dégommés. Nous avons tout lâché sans scrupule. Vite et bien. Nous avons tiré sans relâche. Nous avons balancé toute notre haine sans aucune hésitation. Nous avons vidé nos chargeurs. On ne les a pas ratés.

Ils gueulaient comme des porcs. Il y avait de la cervelle et du sang partout. Des bouts de corps aussi. C'était un moment parfait.

Quand les forces de l'ordre sont arrivées, six de mes frères s'étaient déjà fait sauter mais je ne sais pourquoi ma ceinture s'est bloquée et j'ai eu juste le temps de m'échapper par la sortie des artistes.

Dans la ruelle, je me suis débarrassé de mon matériel et puis j'ai marché le plus calmement possible. Je me suis arrêté dans un bar-tabac pour prendre une coca et pour me repasser le film de la soirée me demandant pourquoi je n'avais pas réussi à entrer au Paradis comme mes frères. J'étais un peu désappointé. Allah n'avait pas voulu de moi. Peut-être me destinait-il à une autre mission ? Alors, je suis rentré chez moi...

L'appartement était calme.
Tout le monde dormait déjà.
C'était bon de rentrer chez soi.
Ça sentait les épices.
Le curcuma, le curry, le paprika et toutes les choses de là-bas.
Ma mère avait certainement passé sa journée à cuisiner.
A mijoter de bons petits plats.
Ça m'a donné envie de manger.

Sur la table de la cuisine mon assiette était dressée et une petite lettre m'attendait juste à côté.

« Mon fils,
Si tu as faim, il y a du tajine aux olives.
Il faut juste le réchauffer.
J'ai aussi sauvé quelques cornes de gazelle que j'ai cachées sous ton oreiller sinon tes sœurs auraient tout mangé !
Nous rentrerons vers 23 heures.
Ton père nous a fait une merveilleuse surprise à tes sœurs et à moi.
Une soirée au théâtre !
Tu te rends compte ? C'est la première fois que je vais là-bas !

Je te souhaite un très bon appétit.
Ta maman qui t'aime. »

*

UN WEEK-END SUR DEUX

J'étais si heureuse depuis trois semaines.

Je ne m'étais plus sentie comme ça depuis des années.

J'avais à nouveau envie de sourire, de rire, de prendre soin de moi.

Je m'étais même permise une petite virée shopping et j'avais changé ma coupe de cheveux.

Mon nouvel appartement me convenait parfaitement.

Il fallait que je prenne un nouveau départ.

Que je tourne une page.

Cette page qui avait duré beaucoup trop longtemps.

J'étais sans doute responsable de tout ce temps perdu à t'aimer, à t'écouter, à te supporter.

J'aurais dû réagir beaucoup plus tôt.

Ne pas te laisser prendre du terrain.

Etre plus vigilante et voir clair dans tes manigances et tes manipulations.

Mais voilà, quand on aime on est aveugle et je me suis laissée envoûter par tes belles paroles, par tes fleurs et tes cadeaux dès que tu avais été trop loin, par tes vacances improvisées afin de me faire rêver, par tes mots doux après tes injures, tes menaces et tes cruautés.

Je pense que j'ai très vite compris ton manège et cela me rend inexcusable.

Je suis rentrée dans ton jeu par peur de ne plus te
plaître, par peur de te perdre, par peur que tu ne
m'aimes plus, par peur que tu m'abandonnes comme
d'autres l'avaient fait avant toi.

Par peur, j'ai tout accepté.

Les contrôles téléphoniques à longueur de journée.

Ma démission du poste que j'occupais depuis sept ans.

Notre déménagement pour ce village retiré.

Mon éloignement de ma famille, de mes amis, de la
société.

Cet isolement total dans lequel tu m'as enfermée.

Au fond, j'étais consciente de tout cela, mais je n'ai pas
bougé.

Comme hypnotisée.

Mon amour pour toi envahissait tout, supportait tout.

Pourtant, il n'était jamais assez grand à tes yeux.

Il te fallait toujours de nouvelles preuves et cette fois
la preuve que tu attendais passait par la naissance d'un
enfant.

Cela te donnait une impression de sécurité.

La sécurité que je reste à tes côtés et que jamais je ne
puisse te quitter.

Tu venais de refermer le cadenas et de jeter la clé dans
le trou que tu m'avais creusé.

Trop occupée par ma maternité, je ne voyais pas le fil
que tu tissais jour après jour autour de moi.

Plus le temps passait, plus l'étau se resserrait.

Quand Lili a eu deux ans, j'ai eu une sensation
d'étouffement.

Un besoin d'air.

C'était vital, mais je ne me suis pas écoutée et très vite je me suis retrouvée enceinte d'Arthur.

Je me suis à nouveau oubliée pour me consacrer à toi et à nos bébés.

Coupée de tous.

Seule.

Retirée dans ma campagne.

A mon grand étonnement, c'est Arthur qui m'a ouvert les yeux.

Par ses pleurs et ses cris, je me suis rendue compte que je n'avais plus la patience de l'écouter, de le consoler, de m'occuper de lui.

J'étais tellement enfermée dans mon rôle de mère que je leur devenais nuisible, néfaste... voire dangereuse.

Tu n'as rien vu venir.

Mais c'est à ce moment-là que j'ai décidé de te quitter.

J'ai tout organisé.

Il fallait que je me sauve et que je sauve nos enfants.

J'ai profité d'une de tes absences pour rencontrer une avocate.

Elle m'a rassurée et ensemble nous avons mis en place la procédure de séparation et de garde alternée.

Je me suis à nouveau sentie forte.

Je reprenais le contrôle de ma vie.

Etrangement, tu as très vite compris que tu ne pourrais pas me faire reculer, que ma décision était prise et que rien ne pourrait y changer.

Cela t'a d'abord déstabilisé puis tu es passé par différentes phases : la douleur, le chagrin, les cris, les larmes, les lamentations, les menaces, les chantages, les vulgarités, le mépris, les attaques, les scènes, les insultes encore et toujours.

Tu ne supportais pas de me perdre et tu n'acceptais pas l'idée de ne voir les enfants qu'un week-end sur deux.

Mais, petit à petit tu as eu l'air de te résigner et de te calmer.

Tu semblais même comprendre ma décision et accepter que nos chemins allaient se séparer.

Cela m'a soulagée et m'a permis de commencer à me projeter dans ma nouvelle vie.

Cette vie pleine de promesses et de nouveautés.

Cette vie d'espoir et de tranquillité.

Cette vie où j'allais pouvoir me recentrer.

Vendredi, quand tu es venu chercher les enfants, tu paraissais serein et reposé.

Tu m'as dit que tu avais envie de les emmener faire un tour en Normandie.

Prendre l'air sur les plages du Nord.

Tu m'as même demandé si je voulais vous

accompagner avec un petit sourire au coin des lèvres.

Bien sûr, j'ai refusé.

J'ai habillé Arthur pendant que tu enfilais son blouson à Lili.

Je les ai embrassés et je vous ai regardés descendre l'escalier.

Arthur sur ton ventre et Lili te tenant par la main.
Des témoins ont rapporté vous avoir vu déjeuner le
samedi midi sur une aire d'autoroute près d'Honfleur.
On vous a aussi vu vous promenant sur le pont de
Normandie.

La dernière fois que l'on t'a identifié, tu mettais Lili sur
tes épaules. Arthur était dans sa poche kangourou.

Tu as enjambé le parapet et tu as sauté.

Tu ne m'as rien laissé.

Tu as tout emporté.

Je reste seule et désespérée avec ma culpabilité de ne
pas avoir cerné ta folie.

De ne pas avoir su les protéger.

Et ça, je ne pourrai jamais me le pardonner.

*

GRACILE

Dès que j'ai croisé son regard, je me suis sentie déconcertée.

Comment une enfant de quatre ans seulement pouvait-elle avoir un regard aussi vil, aussi méprisant, aussi terrifiant ?

Rien que son prénom était déjà une contraction.

Une mésentente entre ses parents.

Elle voulait l'appeler Grâce.

Lui Cécile.

Ne pouvant se mettre d'accord Gracile est devenue Gracile.

Par ce premier désaccord, les parents venaient d'amorcer le déséquilibre qui était visible dès l'instant où vos yeux se posaient sur cette petite fille née pour crier, se rebiffer, taper des pieds, invectiver, hurler, ruer telle une jument folle, frapper de ses petits poings, mordre comme un chien.

Une enfant capricieuse faute de parents compétents.

Gracile était née dans une famille de nantis.

Elle vivait entourée d'une multitude de jouets qu'elle oubliait aussi vite qu'ils lui avaient été achetés.

C'était bien là le jeu qu'elle avait instauré.

Supplier, demander, implorer puis pleurer auprès de sa mère pour obtenir l'objet tant convoité. Si celle-ci résistait, c'est que le jeu avait bien commencé.

Alors Gracile ne lâchait plus rien. Pas un seul petit bout de terrain.

Elle allait user son père pour qu'enfin son désir devienne réalité.

C'est vraiment « ça » que Gracile venait chercher.

Cette confrontation entre ses parents mais aussi ce plaisir de les voir en désaccord permanent.

Chacun de ses caprices devaient marquer cette famille.

Cette famille qui n'avait aucune imagination.

Cette famille qui était censée être la sienne mais qui n'avait pas trouvé le mode d'emploi pour l'emmener vers demain.

Cette famille qui n'avait pas trouvé la clé de l'éducation qui ferait d'elle ce qu'elle était en droit d'espérer.

Eux, tout ce qu'ils voulaient c'est qu'elle cesse de pleurer, de hurler, de se jeter par terre, de piquer des colères au point de suffoquer, parfois de s'étouffer et, si la crise durait longtemps, de vomir son déjeuner et son quatre heures dans la foulée.

Gracile avait très vite compris le fonctionnement du couple d'incapables que formaient sa mère et son père.

Ils n'étaient encore eux-mêmes que des enfants. Des enfants de riches, mais des enfants pourtant.

Gracile n'était-elle pas elle aussi née d'un caprice ?

Il fallait bien faire comme tout le monde...

Avoir une belle maison près du lac, de belles voitures, un berger allemand, du personnel à demeure et surtout il fallait se marier et faire un enfant.

Les neuf mois de grossesse avaient été un rêve pour la mère.

Elle pouvait se conforter dans l'idée de ne pas devoir travailler et dans son plaisir de jouer à la future maman en parcourant les plus jolis magasins du quartier à la recherche des vêtements qu'elle allait ensuite ranger dans les armoires de la superbe chambre qu'elle avait décorée avec tout le soin que l'on réserve à un nouveau-né. Ce petit être merveilleux sur lequel elle fantasmaient si souvent.

Seulement voilà... une fois qu'il était là, que faire de lui ?

De ses grands yeux qui vous scrutent, de ses nuits blanches à ne pas réussir à le calmer, de ses otites à répétition, de ses rejets du sein, de ce désir de premier pas qui ne vient pas,...

La déception est grande, le goût est amer, l'envie de revenir en arrière est présente mais totalement impossible et vous le savez bien.

Il ne vous reste plus qu'à faire bonne figure.

Vous ne pouvez plus reculer.

Vous allez bien être obligé de le prendre par la main et de lui indiquer le chemin. Ce chemin vers le futur alors que votre présent vous échappe complètement.

Vous n'avez ni la force, ni le courage et encore moins l'envie de vous préoccuper de lui.

Vous êtes perdus et vous vous demandez ce qu'il a bien pu se passer.

Pourquoi votre vie si douce et si pleine de joie a périclité le jour où il est arrivé ?

Pourquoi vous n'arrivez pas à lui donner un soupçon d'éducation ?

Pourquoi « Bonjour », « Merci », « S'il vous plaît », « Au revoir » ne font pas partie de son répertoire ? Pourquoi vous n'obtenez que grimaces, dérisions, tirages de langue et beuglements ?

Ce petit être empoisonne chaque instant de vos jours et peut-être pour toujours.

Alors après avoir trop pleuré sur votre triste sort vous vous décidez à pousser la porte de mon cabinet.

Vous êtes prêts à payer très cher pour démêler cette grande toile d'araignée que vous avez jour après jour tissée.

Pour résoudre ce marasme dans lequel vous vivez depuis maintenant quelques années.

Si vous pouviez, vous abandonneriez Gracile là, sur cette chaise où vous venez vous installer deux fois par semaine.

Vous espérez toujours et continuellement que je rectifie toutes vos erreurs. Que je vous donne la solution à tous vos tourments.

En professionnel de la santé, je vous promets d'essayer mais quand je referme la porte derrière vous, je me dis que vous n'avez rien compris. Que vous vous leurrez toujours autant.

On ne peut pas tout acheter.

Mais vous n'êtes toujours pas prêts à changer de comportement.

Table des matières

A L'OMBRE DU VIEUX TILLEUL	1
LE DERNIER JOUR AVANT LA NUIT	7
NAISSANCE	13
LES NUITS SANS ELLE	17
CHARLES	22
CHAMBRE 316	26
EN SECRET	29
DOMMAGE COLLATERAL	32
ENTRE NOUS	35
FEMME AU FOYER	38
POUR ELLE	41
VIVRE SANS TOI	44
L'ACCIDENT	47
LA NUIT DU LOUP	51
PERE TIMEO	56
LE DERNIER REGARD	61
LE 31 DECEMBRE	65
RETOUR A L'EXPEDITEUR	68
LA CAVE DE MON PERE	74
PRESUME COUPABLE	78
UNITE 812	82
ZOLA	87
DE BETON ET DE FER	90
C'EST MA VIE	95
LA DIFFERENCE	99
LA VILLA	103
SOMBRES RETROUVAILLES	108
VOIE SANS ISSUE	113
CE MATIN-LA	119
L'ETRANGER	124
PIRE QUE LA MORT	128
ZONE DE NON DROIT	132
LA LIGNE DU TEMPS	136
UNE VIE SANS HISTOIRE	139

ELLE	143
MADE IN JAPAN	147
L'IDIOT DU VILLAGE	150
LE VELO DE MA MERE	154
LA MAISON DE PAPIER	158
MAMIE GATEAU	162
RURAL	165
A TROIS, TU PARTIRAS	168
QUELQUES NOTES DE MUSIQUE	171
MAUDIT MANEGE	175
SUR LA ROUTE DES ANGES	182
PARDONNEZ-MOI	186
LES PERES BLANCS	191
PARTI SANS LAISSER D'ADRESSE	195
AU LARGE PLUS RIEN A SIGNALER	199
LE COEUR EN VIAGER	202
DANS CES YEUX	206
CHEZ EUX	209
TROP JEUNE POUR TOI	213
LE THEATRE DES MARTYRS	216
UN WEEK-END SUR DEUX	220
GRACILE	225

Sylvie Roge © 2021

Toute reproduction ou publication, même partielle,
de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation préalable
de l'auteur.

Olivier Grenson © Illustration de couverture
Marie-Hélène Tercafs © Photographe

